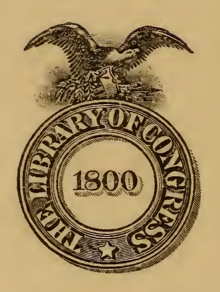



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

LECTURES GRADUÉES

pour

l'étude de la langue française;

OUVRAGE

destiné aux élèves de l'âge de 12 à 14 ans.

par

F. Haas,

Conseiller aulique; chargé d'enseigner les langues et les littératures modernes au Gymnase grand-ducal de Darmstadt.

Darmstadt, 1859.

Gustave Jonghaus.

Imprimerie de L. C. Wittich.

Introduction.

L'expérience acquise durant une longue série d'années, vouées à l'instruction des langues, m'a guidé dans le choix des morceaux contenus dans ce petit volume. J'ai cherché à présenter aux élèves de l'âge de douze à quatorze une lecture qui pût à la fois les intéresser et les instruire, agir sur le coeur aussi bien que sur l'esprit. J'ai cru devoir commencer ce cours de lecture par des sentences qui, une fois bien comprises et souvent répétées, resteront à jamais gravées dans la mémoire des jeunes gens. Je n'ai point exclu les anecdotes de ce recueil; mais j'ai écarté les anecdotes trop rebattues et même triviales, qui figurent trop souvent, comme de rigueur, dans des ouvrages de ce genre. J'ai abordé les matières les plus diverses, voulant habituer les élèves aux divers genres de style dont se compose la langue française. En admettant dans ce recueil quelques pièces, soit en prose, soit en vers, qui, au premier abord, présenteront aux jeunes gens quelques difficultés, que, du reste, ils ne

tarderont pas à vaincre, j'ai voulu les préparer de bonne heure à comprendre les auteurs modernes, dont le langage, soit sous le rapport des expressions, soit sous celui des tournures et des locutions, diffère essentiellement de la langue des époques antérieures. Du reste, j'aime à croire que les morceaux que j'ai choisis plairont, autant pour la matière que pour le style, aux jeunes élèves auxquels ils sont destinés, et leur feront oublier le travail que quelques difficultés pourront leur causer.

Mars 1859. **F. Haas.**

Aphorismes; maximes et sentences proverbiales.

Le travail est un trésor.

La fin couronne l'oeuvre.

Les paroles agréables sont des rayons de miel.

L'homme propose et Dieu dispose.

La paresse fait venir le sommeil, et l'âme insouciante aura faim.

On n'est pas toujours sage.

Les cheveux blancs sont une couronne d'honneur, et cette couronne se trouve dans la vie de la justice.

On est heureux, quand on est content.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

L'enfant diligent fait le bonheur de ses parents.

Une hirondelle ne fait pas le printemps.

L'appétit vient en mangeant.

Le sommeil est l'image de la mort.

La meilleure vengeance est celle de ne pas ressembler à celui qui nous fait du mal.

Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

La réponse douce apaise la fureur, mais la parole fâcheuse excite la colère.

En toute chose il faut considérer la fin.

L'esprit, non plus qu'un arc ne saurait être toujours tendu.

Quand on ne peut pas faire comme on veut, il faut faire comme on peut.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

Les fous font les modes et les sages les suivent.

Les pauvres gens vivent de ce qu'ils ont.

On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien.

Nous ne croyons d'ordinaire le mal que quand il est venu.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Bienheureux ceux qui ont le coeur pur, car ils verront Dieu.

Bienheureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu.

Il ne faut jamais se moquer de ceux que le malheur accable: qui peut se vanter d'être toujours heureux?

À chaque jour suffit sa peine.

L'enfant sage écoute l'instruction de son père, mais le moqueur n'écoute point la répréhension.

Jésus a dit: Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés.

Demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, heurtez et il vous sera ouvert.

Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les-leur aussi de même.

Jésus a dit: Quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon père qui est aux cieux.

Quand Dieu donne le mal, il donne aussi le remède.

À l'impossible nul n'est tenu.

Un peu d'aide fait grand bien.

Hâte-toi lentement.

Ce qu'on apprend au berceau dure jusqu'au tombeau.

On attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

Les paroles sont des flèches: qu'elles frappent ou manquent le but, tu n'en es plus le maître, une fois décochées.

Préfère le silence à l'écho.

Point de roses sans épines; point de plaisir sans peine.

Il faut casser le noyau pour avoir l'amande.

À force de forger on devient forgeron.

Plus l'oiseau est vieux, moins il veut se défaire de sa plume.

À l'oeuvre on connaît l'artisan.

Bon chien chasse de race.

Qui se ressemble s'assemble.

Une maison se dégrade beaucoup plus vite, quand elle est déserte; il en est de même d'une âme oisive.

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

De l'abondance du coeur la bouche parle.

Celui qui est lent à la colère vaut mieux que l'homme fort, et celui qui est le maître de son coeur vaut mieux que celui qui prend les villes.

Mon fils, écoute l'instruction de ton père et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère.

Ne retiens pas le bien à ceux à qui il appartient, encore qu'il fût en ta puissance de le faire.

Celui qui creuse la fosse y tombera, et la pierre retournera sur celui qui la roule.

Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse avant que les jours mauvais viennent, et avant que les années arrivent, desquelles tu dises : Je n'y prends point de plaisir.

Il vaut mieux un peu de bien avec justice qu'un gros revenu là où l'on n'a point de droit.

Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car, en faisant cela, tu retireras des charbons de feu qui sont sur sa tête.

La force des jeunes gens est leur gloire ; et les cheveux blancs sont l'honneur des hommes âgés.

Remets tes affaires à l'Eternel et tes pensées seront bien ordonnées.

Jésus a dit : Où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve au milieu d'elles.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni rage.

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

Il n'est de pire eau que celle qui dort.

Laissez dire les sots ; le savoir a son prix.

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,

Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Il faut s'entr'aider, c'est la loi de la nature.

Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres.

Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent; faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent.

Dieu fait lever son soleil sur les méchants et sur les justes, et il envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes.

Quand tu fais une aumône, que la main gauche ne sache point ce que fait la main droite.

Soyez parfaits, comme votre père qui est aux cieux est parfait.

Veux-tu ne point craindre la puissance? agis bien, et tu en recevras des éloges.

Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et les puissances qui subsistent sont ordonnées de Dieu.

La voie des méchants est comme l'obscurité; ils ne savent point où ils tomberont.

Ce que le méchant craint lui arrivera, mais Dieu accordera aux justes ce qu'ils désirent.

Chacun a son défaut où toujours il revient
Conte ni peur n'y rémédie.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être
Le plus simple animal nous y tient leçon de maître
Une morale nue apporte de l'ennui
Le conte fait passer le précepte avec lui.

Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose:
Rien n'est plus commun que ce nom
Rien n'est plus rare que la chose.

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre;
Le dédale des coeurs en ses détours s'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les choses que dans l'ombre il croit faire.

Un „Tiens" vaut mieux que deux „Tu l'auras"
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant
Je tiens pour moi que c'est folie.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts;
En convenir, c'est autre chose.

Les sots savent tous se produire
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

Souvenez vous que dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.

Jupiter et Minos.

Mon fils, disait un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos:
Quel est de la vertu le fatal adversaire
Qui corrompt à ce point la faible humanité?
C'est, je crois, l'intérêt — L'intérêt? Non, mon père.
— Et qu'est-ce donc? — L'oisiveté.

Florian.

Voici quelques sentences des sept sages de la Grèce:

Solon — L'excès est nuisible dans tout.

Evite le mensonge.

Quiconque veut commander un jour doit apprendre à obéir.

Ne sois jamais trop prompt à contracter une amitié; mais n'abandonne jamais celui que tu as appelé ton ami.

Fie-toi à la probité plus qu'aux serments.

Ne fréquente point les méchants.

Thalès — La chose la plus belle, c'est le monde; car c'est l'oeuvre de Dieu.

La chose la plus grande, c'est l'espace; car il embrasse tout.

La chose la plus rapide, c'est la pensée; car elle se transporte sur tous les lieux.

Rien de plus puissant que le destin, car il soumet tout sous sa loi.

Rien de plus intelligent que le temps, car il découvre tout.

Bias. Celui-là surtout est malheureux, qui ne sait pas supporter son malheur.

Dans le voyage que tu feras de la jeunesse à la vieillesse, que la sagesse accompagne toujours tes pas; c'est un bien moins périssable que les autres.

Pittacus. Il n'est pas facile d'être vraiment vertueux.

Ne parle jamais d'un projet que tu veux réaliser; car si tu ne réussissais pas, on se rirait de toi.

Quand un homme est dans l'adversité ne lui fais jamais de reproches; car tu pourrais un jour être frappé du même malheur.

Il ne faut jamais dire du mal de ses amis, et pas même de ses ennemis.

Rendez toujours le bien qui vous a été confié.

Il faut s'exercer à la piété, s'accoutumer à être sobre, et rester fidèle à la probité et à l'honneur.

Le début fait connaître l'homme.

Le pardon vaut mieux que la vengeance.

Périandre: Il ne faut pas punir seulement ceux qui font le mal, mais aussi ceux qui ont l'intention de le faire.

Soyons toujours les mêmes pour nos amis, qu'ils soient heureux ou malheureux.

Quiconque veut régner en toute sécurité doit avoir pour garde l'amour de ses sujets, et non point des hommes armés.

L'exercice fait le maître, ou à force de forger on devient forgeron.

Cléobule: Il faut faire du bien à ses amis aussi bien qu'à ses ennemis: aux amis, pour se les attacher davantage; aux ennemis, pour gagner leur amitié.

Quand on sort de chez soi, il faut songer à ce que l'on veut faire; et quand on rentre il faut songer à ce que l'on a fait.

La fortune ne doit pas nous rendre orgueilleux, et l'adversité ne doit pas nous décourager.

Chilon: N'exigeons jamais l'impossible.

Maîtrisons notre colère.

Il existe une pierre de touche pour reconnaître l'or; mais l'or est lui-même une pierre de touche pour reconnaître la vertu.

Honore la vieillesse.

Quand il est arrivé un malheur à notre ami, il est de notre devoir de nous rendre auprès de lui, et même avec plus d'empressement que si nous avions à le féliciter sur quelque heureux événement.

Anecdotes, Fables, Allégories, Historiettes.

1.

Socrate avait coutume de dire que les autres gens vivaient pour manger, mais que lui mangeait pour vivre.

2.

On demanda à Anacharsis comment on devait s'y prendre pour ne jamais s'enivrer. Le sage répondit: „Vous n'avez qu'à regarder ceux qui sont ivres."

3.

Diogène, voyant un enfant puiser de l'eau dans le creux de sa main pour la boire, jeta le vase qu'il avait dans sa besace, en disant: „Cet enfant me surpasse en économie."

4.

Un jour que Platon s'était mis en colère contre un de ses esclaves, il dit à Xénocrate: „Prends cet esclave et châtie-le; car, moi, je suis en colère et je ne puis le châtier, ni ne le dois."

5.

Quelqu'un disait à Diogène: „Vraiment c'est une triste chose que la vie!" Diogène répondit: „Ce n'est pas la vie qui est triste, mais c'est une vie inutile qui est une triste chose."

6.

Diogène portant une lanterne allumée en plein jour, on lui demanda ce qu'il entendait faire avec sa lanterne. Il répondit: „Je cherche un homme."

7.

On demanda à Antisthène quel avantage il retirait de la philosophie. — „Un très-grand avantage, répondit-il; celui de converser avec moi-même."

8.

La même question fut adressée au philosophe Aristippe, qui répondit: „La philosophie m'enseigne à vivre en bonne intelligence avec tout le monde."

9.

Un homme riche vint présenter son fils à Aristippe afin que ce philosophe se chargeât de son instruction. Aristippe demanda une somme de cinq cents drachmes *) pour les soins qu'il donnerait à ce jeune homme. Mais le père, trouvant la somme exorbitante, dit qu'avec cet argent il pourrait acheter un esclave. „Eh bien, dit Aristippe, achetez-en un, et vous en aurez deux."

10.

Polycrate, tyran de Samos, avait fait présent à Anacréon d'une somme de cinq talents **); mais le poète, que cet argent avait empêché de dormir plusieurs nuits, le rendit à Polycrate en lui disant: „Je ne veux point d'un présent qui me cause des insomnies."

11.

Platon voyant que les habitants d'Agrigente dépensaient des sommes énormes pour la construction de leurs magnifiques demeures aussi bien que pour leurs repas splendides, dit: „Les citoyens d'Agrigente bâtissent leurs maisons, comme s'ils ne devaient jamais mourir, et ils préparent leur repas comme si c'était le dernier de leur vie."

12.

Pendant qu' Epaminondas commandait les Thébains, il apprit que son écuyer avait vendu la liberté d'un captif. „Rends-moi mon bouclier, lui dit-il; depuis que l'argent a souillé tes mains, tu n'es plus fait pour me suivre dans les dangers."

---

*) À peu près cent vingt écus.
**) Un talent équivaut à 1350 écus, ou 5400 francs.

13.

Avant sa première campagne du Péloponèse, Épaminondas engagea quelques Thébains à lutter contre les Lacédémoniens: les premiers eurent l'avantage; et dès ce moment ses soldats commencèrent à ne plus craindre les Lacédémoniens.

14.

Épaminondas campait en Arcadie; c'était en hiver. Les députés d'une ville voisine vinrent lui proposer d'y entrer, et d'y prendre des logements. „Non, dit Épaminondas à ses officiers; s'ils nous voyaient assis près du feu, ils nous prendraient pour des hommes ordinaires. Nous resterons ici, malgré la rigueur de la saison. Témoins de nos luttes et de nos exercices, ils seront frappés d'étonnement.“

15.

Socrate, condamné à mort, était sur le point d'avaler la boisson fatale qui allait terminer ses jours, lorsqu'un de ses disciples s'écria en versant un torrent de larmes: „Faut-il donc que tu meures innocent?“ — „Voudrais-tu donc, reprit Socrate, „que je mourusse coupable?“

16.

Pendant que les Lacédémoniens étaient aux Thermopyles, un Trachinien, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil: „Tant mieux, répondit le Spartiate Diénécès, nous combattrons à l'ombre.“

17.

Archélaüs, roi de Macédoine, donnait un jour un grand festin. Un des conviés, qui mettait tout son bonheur à recevoir des présents, admirait une belle coupe d'or, et il eut l'indiscrétion de la demander au roi. Mais Archélaüs fit don de cette coupe à Euripide et dit au convié qui l'avait de-

mandée: „Toi, tu étais digne de la demander, mais Euripide était digne de la recevoir, bien qu'il ne l'ait point demandée.“

18.

Alexandre, roi de Macédoine étant sur le point de mourir, les grands de sa cour lui demandèrent à qui il laissait l'empire. Il répondit: „Au plus digne.“ — „Ce prix,“ ajouta-t-il, „sera bien disputé et me prépare d'étranges jeux funèbres.“

19.

Porus, roi des Indes, défendit courageusement son pays contre l'agression d'Alexandre-le-Grand, mais son armée peu disciplinée ne put résister à la tactique savante des Macédoniens. Un combat sanglant fut livré sur les bords de l'Hydaspe; le sort trompa le courage de Porus; il fut blessé et fait prisonnier. „Comment veux-tu,“ lui dit Alexandre, „que je te traite?“ — „En roi!“ répliqua le fier Indien. Cette noble réponse lui valut la restitution de ses états et l'amitié d'Alexandre.

20.

Lorsque le roi Philippe de Macédoine faisait la conquête de quelques villes, son fils Alexandre, loin de s'en réjouir, disait: „Hélas, mes amis, mon père ne nous laissera rien à faire.“

21.

L'admiration d'Alexandre pour Homère allait jusqu'à l'enthousiasme; il le préférait à Hésiode. „Celui-ci, disait-il, est le poète des bergers et l'autre celui des rois.“

22.

Après la perte de la bataille d'Issus, le roi de Perse, Darius Codoman, s'aperçut qu'il serait prudent de se soumettre au vainqueur. Il offrit à Alexandre une forte rançon pour sa famille, et lui proposa de lui céder l'Asie jusqu'à l'Euphrate, s'il

voulait lui accorder la paix. Le roi de Macédoine consulta son vieux général Parménion sur les propositions de Darius: „Je les accepterais, dit Parménion, si j'étais Alexandre“ — „Et moi aussi,“ répondit Alexandre, si j'étais Parménion.“

23.

Denys, tyran de Syracuse, ayant lu un jour au poète Philoxène une pièce de vers, celui-ci la critiqua librement. Le poète irrité, l'envoya dans une prison qu'on nommait *les carrières*. Quelques grands ayant intercédé pour lui, Denys le remit en liberté et l'invita même à dîner. Pendant le repas, le roi lut encore des vers, et demanda à Philoxène son avis. Celui-ci répondit en souriant: „Qu'on me ramène aux carrières“. Denys eut cette fois le bon esprit de ne point se fâcher de cette sortie.

24.

Damon et Phytias.

La crainte, inséparable de la tyrannie, inspirait à Denys une méfiance qui le rendait plus malheureux que ses victimes. Il était loin de goûter les plaisirs de l'amitié; néanmoins il en sentait le prix. Ayant condamné à mort un citoyen nommé Damon, celui-ci demanda un sursis et la permission de faire, avant de mourir, un voyage nécessaire. Phytias, son ami intime, offrit de se mettre en prison a sa place et répondit de l'exactitude de son retour. Le temps prescrit était presque entièrement écoulé; l'instant fatal approchait; Damon ne revenait point. Tout le monde tremblait pour la vie de Phytias. Celui ci, calme et serein, ne témoignait aucune inquiétude et disait que son ami arriverait au moment fixé. L'heure sonna; Damon parut et se jeta dans les bras de Phytias. Denys, versant des larmes d'attendrissement, accorda la vie à Damon, et demanda comme faveur aux deux amis d'être reçu en tiers dans leur amitié.

25.

L'épée de Damoclès.

Denys le tyran ne s'aveuglait point sur sa position. Un de ses courtisans, Damoclès, exaltait sans cesse le bonheur du prince, sa richesse, sa puissance, la magnificence de son palais et la variété des plaisirs dont il jouissait. „Puisque vous enviez mon bonheur, lui dit Denys, je veux vous mettre à portée de le goûter“. Il le plaça sur un lit d'or, lui fit servir un festin magnifique, et l'environna d'esclaves prêts à exécuter tous ses ordres. Damoclès respirant les parfums les plus exquis, voyant à sa disposition les mets les plus délicats, paraissait dans l'ivresse de la joie. Tout-à-coup, en levant les yeux, il aperçoit la pointe d'une lourde épée suspendue sur sa tête, et qui ne tenait au plafond que par un crin de cheval. Le plaisir disparaît; la terreur le remplace; il ne voit plus que la mort et demande pour unique grâce qu'on le délivre promptement d'un bonheur si menaçant et si périlleux.

26.

Le palais de Néron.

Le palais d'or que Néron s'est fait construire à Rome a été sans doute l'édifice le plus vaste et le plus magnifique qui ait jamais existé dans le monde. L'historien Suétone nous en fait une légère description. Tout l'intérieur de ce palais était doré, orné de pierres précieuses, et revêtu de nacre de perles. De vastes galeries et des chambres innombrables, dont les murailles étaient incrustées de marbre fin; des colonades qui s'étendaient à un mille de distance; des vignes, des bosquets, des prés, des bains, des étangs remplis de poissons, des parcs peuplés de toute espèce de gibier et d'animaux rares; un lac immense entouré de maisons qui paraissaient former une ville; devant le palais, un colosse de bronze ayant cent vingt pieds de hauteur et représentant l'empereur

Néron : tel était ce palais qu'on ne se lassait d'admirer. Lorsque ce magnifique palais fut achevé et que Néron s'y rendit pour l'habiter, il dit : „Mais oui, je commence à habiter une demeure telle qu'elle convient à un homme.

27.

La comète de 1556.

L'empereur Charles-Quint avait une très haute idée de son talent de gouverner les peuples; mais d'un autre côté il était très sujet à la superstition. Lorsqu'on vit paraître, au commencement de l'année 1556, une comète d'une grandeur extraordinaire, il crut qu'il était le seul grand homme au monde pour qui ce phénomène était de mauvais augure; aussi s'empressa-t-il de se démettre de toutes les dignités mondaines et de se retirer dans un monastère au fond de l'Espagne, où il pût se livrer à une vie pieuse. Lorsque, plus tard quelqu'un dit en présence de Philippe II : „Voilà bientôt deux années que l'empereur Charles-Quint a abdiqué;“ Philippe II répliqua : „Voilà bientôt deux années qu'il s'en repent“.

28.

Le trompette.

Un trompette, après avoir sonné la charge et excité les soldats au combat, fut fait prisonnier. „Ne me tuez pas, je vous en conjure, criait-il aux ennemis qui allaient l'immoler, car moi je n'ai fait mourir personne; je n'ai pas d'autres armes que cette trompette que vous voyez“. Mais on lui répondit : „Va, va, tu n'en mérites pas moins la mort; parce que tu ne sais pas combattre, tu excites les autres au combat et au carnage“. — Celui qui porte les autres à faire le mal, est aussi coupable que celui qui fait le mal lui-même.

29.

La flatterie est nuisible.

Un roi voulait faire donner une bonne éducation à son fils; mais il s'était trompé dans le choix des maîtres

qu'il lui donna; car il avait confié le jeune prince à des hommes légers et qui ne songeaient qu'à flatter leur élève au lieu de l'instruire. Aussi leur élève n'avait-il fait aucun progrès; il était resté ignorant dans les sciences, dans la musique, dans tout. Il n'avait réussi que dans une seule chose: il avait appris à bien monter à cheval. Quelqu'un s'en étonna, et demanda comment ce jeune prince, qui n'avait rien appris, était parvenu à bien monter à cheval. Un homme d'esprit répondit: „C'est que les chevaux ont été les seuls maîtres qui n'ont pas flatté le prince, quand ce dernier faisait une faute, ils se fâchaient et le jetaient à terre.“

30.

Le Faon et le vieux Cerf.

Un faon adressa un jour la parole à un vieux cerf de la manière suivante: „Comment se fait-il, mon père, qu'étant beaucoup plus grand que tous ces chiens de chasse et armé de cornes si aiguës, avec lesquelles vous pourriez vous défendre, comment se fait-il que vous craigniez tant les chiens?“ Le cerf répondit: „Tout ce que tu me dis là, mon fils, est parfaitement juste; je le reconnais bien; malgré cela, je ne sais comment il arrive que toutes les fois que j'entends de loin la voix des chiens, je me mets aussitôt à prendre la fuite.“ — Cette fable nous apprend qu'il est inutile d'exhorter à avoir du courage ceux qui sont poltrons de leur nature.

31.

Les Singes et les deux Voyageurs.

Un menteur et un homme véridique, qui voyageaient ensemble, arrivèrent dans un pays habité par des singes. Un de ces singes, qui était parvenu à la royauté, ayant vu arriver nos voyageurs, ordonna qu'on les retînt, afin qu'il pût apprendre ce que les hommes disaient de lui. Il

voulut en même temps que tous les singes, ses sujets, fussent placés sur deux rangs, à droite et à gauche, et qu'à l'extrémité de cette avenue, on plaçât son trône, comme il l'avait vu faire aux hommes, lorsqu'il séjourna parmi eux. Ayant ensuite fait avancer les étrangers, il leur demanda ce qu'ils pensaient de lui, et quel air il avait. Le menteur prit la parole et dit: „Sire, vous avez tout-à-fait l'air d'un roi.“ — „Et que penses-tu de ceux dont je suis entouré?“ — „Ce sont vos comtes, vos ministres, les généraux de vos armées.“ — Le singe, flatté de ce mensonge, fait donner de riches présents au menteur. Alors, s'adressant à l'homme véridique, il lui dit: „Et toi, tu vas me dire aussi quel air j'ai, et ce que tu penses de mon cortége.“ L'homme véridique répondit: „Toi, tu n'es qu'un singe, et ceux qui t'entourent sont des singes comme toi.“ Le roi, furieux, ordonne qu'on le déchire à belles dents pour avoir dit la vérité. La vérité ne plaît pas à tout le monde.

32.

Le roi de Macédoine, Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, avait coutume de dire qu'il estimait les Athéniens heureux de pouvoir trouver chaque année dix habiles généraux, tandis que lui n'avait trouvé, dans l'espace de plusieurs années, qu'un seul général distingué, savoir: Parménion.

33.

Un des amis de Thémistocle lui demanda ce qu'il eût préféré, s'il avait eu le choix, d'être Achille ou Homère. „Et toi,“ lui demanda Thémistocle à son tour, „que préfèrerais-tu? d'être vainqueur aux jeux Olympiques ou d'être le héraut qui proclame les vainqueurs?“

34.

Agis, roi de Lacédémone, disait que les Spartiates ne demandaient jamais quel était le nombre

des ennemis, qu'ils se contentaient de demander où ils étaient; et un jour que quelqu'un demandait quel était le nombre des Lacédémoniens, il répondit: „Ils sont assez nombreux pour mettre en fuite des lâches."

35.

On demanda à l'épouse de Phocion pourquoi elle seule ne portait pas de joyaux, quand elle paraissait dans les sociétés; elle répondit: „Les vertus de mon époux sont des ornements qui me suffisent."

36.

Socrate avait invité quelques amis à venir souper avec lui, mais Xantippe, son épouse, rougissait de ne leur offrir qu'un repas par trop mesquin. Socrate la consola en lui disant: „Si nos convives sont des hommes de bien et aimant la frugalité, ils seront satisfaits et contents de nous; mais s'ils sont d'un caractère méchant et adonnés à l'intempérance, peu nous importe leur opinion."

37.

Un chasseur qui n'avait pas trop de courage dit à un bûcheron qu'il voudrait voir les traces d'un lion marquées sur le sol, le priant de les lui faire voir s'il en apercevait. „Je ferai mieux encore," dit le bûcheron; „je vous ferai voir le lion lui-même ... Tenez, le voilà; ... le voyez-vous?" Le chasseur, effrayé à la vue du lion, dit en tremblant au bûcheron: „Mais ce n'est point le lion que j'ai demandé à voir; je n'ai voulu observer que ses traces."

38.

Orgueil déplacé.

Un homme ayant appris qu'un de ses amis avait été revêtu d'une haute dignité s'empressa de se rendre auprès de lui pour le féliciter. Le nouveau dignitaire, enflé d'orgueil et feignant de ne pas

connaître son ancien ami, lui demanda qui il était. Le visiteur, prompt à la repartie, répondit: „Je viens t'exprimer la part bien vive que je prends au malheur qui t'est arrivé; car j'ai appris que tu étais monté en grade; or un pareil accident fait perdre la vue et l'ouïe à ceux à qui il arrive, de sorte qu'ils deviennent incapables de reconnaître leurs anciens amis."

39.

Modestie d'un prince.

Agathocle, roi de Sicile, était d'un caractère bien différent; nous allons le faire voir. Le père d'Agathocle avait été potier de sa profession, et lorsque son fils fut parvenu au pouvoir suprême, il voulut que, dans les grands festins, des vases de terre fussent placés parmi les vases d'or, avouant ainsi publiquement que, jadis, il avait fabriqué lui-même des vases pareils.

40.

Alexandre dompte Bucéphale.

Un jour on amena à Philippe, roi de Macédoine un cheval de Thessalie, dont le prix devait être de treize talents. Ce cheval, que l'on appelait Bucéphale, paraissait indomptable; les meilleurs cavaliers essayèrent de le monter, mais tous furent aussitôt désarçonnés. A la fin Philippe ordonna de l'emmener comme ne pouvant servir de monture. Mais Alexandre, fils de Philippe, s'écria: „Quelle perte qu'un cheval pareil! et cela uniquement parce que personne ne s'entend à le manier." Le jeune prince obtint la permission de faire une nouvelle tentative pour dompter ce sauvage coursier; il saisit l'animal par la bride, et, s'étant aperçu qa'il avait peur de son ombre, il tourna sa tête du côté du soleil, le flatta longtemps de la main; puis laissant tomber à l'improviste son manteau, il s'élança sur son dos. Le cheval partit avec

la rapidité d'un trait, et Philippe tremblait pour son fils. Mais voyant Alexandre diriger le sauvage animal, le ramener au lieu d'où il était parti, et le faire obéir à toutes ses volontés, le roi Philippe versa des larmes de joie, et, embrassant tendrement son fils, il lui dit: „Mon fils, il faudra que tu trouves un autre royaume; la Macédoine est trop petite pour toi!"

41.

Alexandre et la Pythie.

Alexandre-le-Grand, avant de partir pour faire la conquête de l'Asie, voulut consulter l'oracle de Delphes. Il se présenta dans le temple un jour où la loi défendait à la prêtresse de répondre aux questions des profanes. Alexandre, peu habitué à un refus, saisit la Pythie par le bras et l'entraîna dans le sanctuaire. „O mon fils! rien ne peut te résister" s'écria la Pythie. Alexandre, plein de joie, assura qu'il ne demandait pas d'autre oracle, et qu'il avait obtenu la réponse qu'il demandait.

42.

Alexandre au tombeau d'Achille.

En traversant l'Hellespont, Alexandre fit une libation en l'honneur du dieu des mers, comme jadis Xerxès avait fait une libation pareille; puis il mit le premier pied à terre sur le rivage de l'Asie; il offrit un sacrifice expiatoire aux mânes de Priam, de même qu'aux mânes des héros de Troie qu'il regardait comme les modèles qu'il allait imiter, et posa une guirlande sur le tombeau d'Achille en disant: „Bienheureux Achille, qui as trouvé durant ta vie un ami comme Patrocle, et à ta mort, un panégyriste comme Homère, pour célébrer tes exploits!"

Le premier Grenadier de France.

I *Le pauvre aveugle.*

Le 15 mai 1756, le soleil s'était levé radieux sur les plaines de la Bretagne, et les toits de la

maison de la petite ville de Carbaix resplendissaient aux reflets de ses rayons. C'était un dimanche, et ce jour-là les écoles étaient fermées. Plusieurs enfants appartenant aux meilleures familles de la ville s'étaient réunis, et, profitant de cette belle matinée, étaient partis comme une volée d'oiseaux échappés de leurs cages, pour s'ébattre sur l'herbe dans les champs. Alors il faisait beau les voir avec leurs moustaches peintes, à cheval sur leurs bâtons, habillés de papier et armés de sabres de bois, courir au plus grand galop de leurs fantastiques montures, criant et se poursuivant l'un l'autre, et au milieu de la poussière soulevée sous leurs pas, on entendait les pif, paf, boum, et les cris de ralliement qu'ils prononçaient de leur voix fraîche et enfantine qu'ils essayaient de grossir.

Cependant nos amis s'étaient enfin assis.

„A quoi allons-nous jouer maintenant?“ dit un des plus animés, qui, bien que rouge et essoufflé, voulait encore recommencer la bataille, tant il craignait de voir déjà arriver la fin de la journée.

— C'est ennuyeux, toujours la même chose, dit un autre.

— Tenez, prononça un troisième, voyez donc là-bas ce vieil aveugle qui vient de notre côté Voyez donc son caniche!

— Est-il laid! s'écrièrent les enfants.

A ce moment, le pauvre vieillard, qui n'était plus qu'à quelques pas, s'approcha tout-à fait, et s'adressa à eux d'une voix suppliante:

„La charité, s'il vous plaît, mes chers petits seigneurs; la charité!“

Et le chien lui-même, avait su prendre une physionomie dolente et résignée. Mais une idée traversa le cerveau d'un des enfants.

„Si nous coupions la corde du caniche!“ s'écria-t-il en se relevant et en tirant un couteau de sa poche.

Tous les enfants avaient répondu sans réfléchir, avec des hourras unanimes. Seul, un d'entre eux se leva pâle de colère et d'indignation:

„Tu ne le feras pas; tu ne commettras pas cette action indigne.

— „Et qui m'en empêchera?“ reprit l'autre; et au même moment il coupe la corde.

L'aveugle, ne se sentant plus guidé, poussait des cris lamentables; et le pauvre chien, regrettant la liberté qu'on venait de lui donner malgré lui, léchait tristement la main de son maître.

„Tu es un lâche, tu t'attaques aux aveugles!“ s'écria l'autre enfant. Et s'élançant sur son camarade, il le renversa et le contint sous ses genoux.

„Maintenant,“ lui dit-il, „répare ta faute, et donne à ce vieillard l'argent de tes menus plaisirs; j'entends sonner les écus dans ta poche.“

Il était impossible de refuser; — force fut au méchant garçon de livrer son argent, qui passa de ses mains dans les mains de l'autre enfant; alors celui-ci laissa son camarade se relever, rouge de honte et de dépit, et s'avançant vers le pauvre aveugle, il renoua les deux bouts de corde; puis prenant dans sa poche deux fois plus d'argent que n'en avait donné son camarade:

„Tenez, brave homme, lui dit-il d'une voix douce, voici qui pourra vous donner du pain pendant quelque temps. Mon ami est content de pouvoir réparer sa faute en vous faisant un peu de bien.“

Et puis quand l'aveugle se fut éloigné de quelques pas, les enfants s'approchèrent en cercle autour de leur généreux ami.

„Mais, lui dirent-ils, Maurice n'a pas donné la moitié de l'argent que tu as offert au vieillard en son nom?“

„Eh! qu'importe, reprit-il avec un superbe dédain; je ne voulais pas qu'on pût taxer justement mon camarade à la fois de lâcheté et d'avarice.“

Quelques pièces qui tombèrent de la poche de ce dernier prouvèrent qu'il n'avait pas voulu tout donner.

Alors ce fut pour le héros de la journée un enthousiasme universel.

„La Tour d'Auvergne, s'écrièrent-ils en choeur, tu es un brave; nous te nommons général, et tu nous commanderas.“

Mais la Tour d'Auvergne répondit en souriant: „J'aime mieux rester simple soldat.“

II. *Un héros.*

Nulle vie n'a été mieux remplie que celle de cet enfant, plus tard devenu homme. Nulle âme ne fut plus belle, plus généreuse; nul coeur plus courageux, plus désintéressé. — Héros des temps modernes, il égala par sa simplicité les héros anciens; comme Polybe et Eschyle, à la fois écrivains et soldats, la Tour d'Auvergne sut tour à tour prendre la plume et l'épée, et la main qui le matin avait tenu un sabre, le soir venu, écrivait des ouvrages pleins de talent et d'érudition.

En 1781, il est reçu comme volontaire dans l'armée espagnole qui assiégeait Mahon, alors au pouvoir des Anglais, et ne veut accepter aucun grade, aucune récompense; et pourtant, il avait puissamment contribué au succès de l'entreprise; il s'était signalé par des actes d'une bravoure éclatante; mais la Tour d'Auvergne ne cherchait dans une belle et courageuse action, qu'une satisfaction intérieure, et non pas la célébrité et les applaudissements de la foule.

Une autre fois surpris et fait prisonnier par les Anglais, ceux-ci veulent lui arracher sa cocarde; mais la Tour d'Auvergne, l'enlevant de son chapeau et l'enfilant au bout de son épée:

„C'est là, dit-il, qu'il faudra la venir chercher.“

A l'époque de la révolution française il est nommé capitaine; sa simplicité et sa modestie lui font refuser le grade de colonel, qui lui est offert.

C'est à la tête de sa compagnie, plus tard surnommée *la colonne infernale*, qu'il monte à l'assaut, et que tant de fois il enfonce les bataillons ennemis.

Enfin, vieux et fatigué, il quitte l'armée et revient à Paris, quand il apprit que le fils de son

ami doit partir, enlevé par la conscription. La Tour d'Auvergne n'hésite pas un instant, s'engage à sa place, et, enrôlé comme volontaire, va rejoindre, simple soldat et le sac sur le dos, l'armée dans laquelle il avait combattu comme capitaine.

On était alors en guerre avec l'Autriche, et la Tour d'Auvergne, quoique âgé de cinquante ans, trouve encore moyen de montrer son audace et son énergie.

Des grenadiers hongrois voulaient s'emparer d'un moulin, dans lequel on avait placé un magasin d'armes et plusieurs centaines de livres de poudre. — Mais de nombreux coups de fusils tirés des fenêtres du moulin, et qui chaque fois atteignaient sûrement, faisaient reculer les plus audacieux.

Au bout de quelques heures d'une héroïque défense, la garnison assiégée dans le moulin demande à capituler: une fenêtre s'ouvre, et un homme se présente à l'ouverture; c'est la Tour d'Auvergne:

„Nous voulons, dit-il en s'adressant à l'ennemi, sortir de cette place avec tous les honneurs de la guerre, avec armes et bagages, tambours battant, enseignes déployées."

Le chef autrichien accepte la condition, fait ranger ses hommes en haie sur deux rangs. — Et alors la Tour d'Auvergne descend lentement l'escalier du moulin, le sac sur l'épaule et le fusil au bras, passe entre les deux rangées de baïonnettes et se présente devant le chef ennemi.

„Eh bien, dit celui-ci, où donc est la garnison?"

— „La voilà," reprit la Tour d'Auvergne en portant militairement la main à son chapeau.

— „Mais où donc est-elle?"

— „La voilà," répéta une seconde fois la Tour d'Auvergne.

— „Mais vous êtes seul?"

— „J'étais seul au moulin; c'était moi la garnison."

Ce fut alors que Bonaparte, admirateur de ce courage et ne sachant comment le récompenser dignement, lui fit décerner le titre de *Premier Grenadier de France,* et lui envoya en même temps un sabre d'honneur.

La Tour d'Auvergne voulut encore se montrer digne de ce titre, et quoique vieux et souffrant, resta à l'armée.

„Je ne dois pas mourir dans mon lit, disait-il à ses amis qui le retenaient; je dois expirer sur un champ de bataille et au milieu de mes braves camarades.“

En effet, le 25 juin 1800, il tombait frappé d'un coup de lance; sa prédiction était réalisée.

Les vieux soldats aux longues moustaches grises, qui n'avaient pas versé de larmes depuis bien des années, pleurèrent leur illustre camarade et voulurent en porter le deuil; son sabre d'honneur fut déposé aux Invalides; son nom resta sur les cadres du régiment; son coeur, enfermé dans un étui d'or, fut confié au plus vieux sergent, dont le poste était à côté du porte-drapeau de la 46e demi-brigade, et tous les jours à l'appel du nom de: **Théophile Malo Corret de la Tour d'Auvergne!** le plus ancien grenadier répondait: **mort au champ d'honneur!**

Donato.

44.

Les Sept Sages de la Grèce.

On comptait parmi les *sept sages* de la Grèce: *Solon* d'Athènes, *Thalès* de Milet, *Bias* de Priène, *Pittacus* de Mitylène, *Périandre* de Corinthe, *Cléobule* de Lindos, et *Chilon* de Sparte. L'histoire nous rapporte un fait qui prouve que ces sept hommes ont su se rendre dignes d'être honorés du beau titre de sage, ne fût-ce que par leur modestie. Quelques pêcheurs de l'île de Cos s'étaient embarqués pour tendre leurs filets dans la mer, et quelques habitants de

Milet leur avaient acheté d'avance, moyennant une certaine somme d'argent, le coup de filet qu'ils allaient faire. Les pêcheurs ayant retiré leurs filets, on s'aperçut qu'ils avaient pêché, en outre des poissons, un superbe trépied en or, meuble dont on se servait dans les sacrifices solennels. Les Milésiens ayant acheté d'avance le coup de filet sans aucune restriction, prétendaient que le trépied leur appartenait également; mais les pêcheurs de répliquer qu'ils n'avaient vendu que les poissons qu'ils prendraient, et nullement les autres objets qui pourraient se trouver dans le filet. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât à ce sujet une guerre entre les habitants de Milet et ceux de Cos; car les deux villes avaient pris fait et cause pour leurs concitoyens et s'étaient chargées de défendre leurs prétentions. Toutefois, avant d'avoir recours aux armes, ils consultèrent l'oracle de Delphes afin de savoir à qui appartenait de droit le trépied; la réponse de l'oracle fut qu'il fallait le remettre au plus sage. Alors les deux partis convinrent d'en faire présent à Thalès de Milet, qu'ils regardaient comme l'homme le plus sage de tout le pays. Mais Thalès envoya le trépied à Bias de Priène, qu'il regardait comme étant plus digne que lui, et du nom de sage et de l'honneur d'un présent pareil. Bias, porté par les mêmes motifs, envoya le trépied à un troisième des sept sages; celui-ci le fait passer à un quatrième et ainsi de suite, de sorte que le trépied fut envoyé à la ronde sans que nul d'entr'eux se crût digne du nom de sage. Thalès, à qui le trépied était revenu, le fit transporter dans le temple d'Apollon, comme un don offert à la divinité.

45.

Zeuxis et Parrhasius.

Zeuxis, peintre grec fort célèbre, avait exécuté un superbe tableau qui représentait une corbeille de raisins qu'une femme portait sur sa tête. Les

raisins étaient si bien exécutés que les oiseaux venaient les becqueter, les croyant des raisins naturels. Or ce tableau avait été exécuté par suite d'une noble lutte, qui s'était engagée entre ce peintre et son rival Parrhasius. Déjà le tableau de Zeuxis avait obtenu tous les suffrages, et chacun de s'écrier que la nature ne saurait être mieux imitée, puisque les oiseaux eux-mêmes y étaient trompés. Zeuxis, fier d'un tel succès, demanda à Parrhasius où était son tableau de concours. „Le voilà, dans ce coin,“ dit modestement Parrhasius, en montrant un cadre recouvert d'un rideau de laine. Zeuxis s'approche du cadre, veut écarter le rideau . . . . . mais ce rideau, c'était le tableau même, et Zeuxis, tout peintre distingué qu'il était, y fut pris. Toutefois il eut la générosité de s'avouer vaincu: „Car, dit-il, je n'ai trompé que des animaux, moi; mais Parrhasius a su tromper des hommes, des êtres intelligents, même un homme de l'art, . . . un peintre!“ Il avait raison: le mérite de Parrhasius était plus grand que le sien, d'autant plus que la femme qui portait la corbeille de fruits n'était guère animée dans le tableau de Zeuxis, sinon les oiseaux n'eussent point osé approcher de la corbeille.

46.

Le meilleur piédestal.

Les députés d'une ville ayant demandé à l'empereur Vespasien la permission d'ériger en son honneur une statue dont les frais se monteraient à vingt-cinq mille dragmes, l'empereur, qui, de sa nature, tenait fort à l'argent, et qui voulait faire entendre aux députés qu'il aimerait mieux une somme pareille en argent monnayé, ouvrit sa main et la tendit en disant: „Voici le piédestal sur lequel vous pouvez ériger votre statue.“

47.

Chiffres arabes.

L'illustre moine Gerbert, précepteur du roi de France Robert I et de l'empereur d'Allemagne

Othon III, qui vivait vers la fin du Xme siècle, a été le premier membre du clergé chrétien, qui ait osé s'adresser aux sectateurs de Mahomet pour puiser chez eux des connaissances qu'à cette époque on eût cherché en vain dans le monde chrétien. Ce héros littéraire, comme il peut être appelé à juste titre, avait reçu sa première éducation dans le monastère d'Aurillac; mais s'apercevant de l'incapacité et de l'ignorance de ceux qui l'instruisaient, et dévoré d'un désir ardent d'augmenter ses connaissances, il quitta son monastère et se rendit en Espagne, et séjourna plusieurs années à Cordoue, parmi les Sarrazins. Il apprit la langue des Arabes et s'initia dans toutes les connaissances en vogue parmi eux, surtout dans l'astronomie, la géométrie et l'arithmétique. Il introduisit dans les pays chrétiens l'usage des chiffres arabes; avant cette époque, ceux qui enseignaient les sciences exactes n'avaient d'autres signes, pour indiquer les nombres, que les sept lettres suivantes de l'alphabet romain: M, D, C, L, X, V, I, ou bien les vingt-sept lettres de l'alphabet grec. Gerbert, dit un ancien historien, a été le premier savant qui ait dérobé aux Sarrazins la science de l'arithmétique arabe et qui en ait enseigné les règles aux Européens. De retour en France, on lui confia l'éducation du prince Robert, fils de Hugues-Capet; plus tard, l'empereur Othon II l'appela à sa cour et le chargea d'instruire son fils qui régna sous le nom d'Othon III. En 999, Gerbert fut élevé à la dignité pontificale; et durant les quatre années qu'il exerça cette haute dignité sous le nom de Sylvestre II, il déploya des talents et des vertus bien rares dans ce siècle d'ignorance et de barbarie. Il mourut en 1003.

48.

Intelligence précoce.

Un enfant âgé de six ans, d'une intelligence précoce, fut présenté comme tel dans une société.

Un ecclésiastique de haut rang, voulant mettre ses capacités à l'épreuve lui dit: „Mon enfant, si tu me dis où Dieu se trouve, je te donnerai une orange.“ L'enfant répond au prélat: „Monseigneur, je vous en donnerai deux, moi, si vous me dites où Dieu n'est pas.“

49.

Soupçon mal fondé.

Un cultivateur, qui était allé réparer la haie qui servait de clôture à ses champs, vit à son retour que le berceau où reposait son unique enfant était renversé, que le lit était en lambeaux et plein de sang. Son chien, couché à côté du berceau, portait également des taches de sang. Le cultivateur ne douta point que son chien n'eût fait périr son enfant, et, dans son désespoir, il fendit la tête au malheureux animal d'un coup de hache. Lorsqu'ensuite il releva le berceau, il trouva son enfant sain et sauf, et un énorme serpent sans vie gisait à côté de lui. Ce serpent avait été tué par le chien, dont le courage et la fidélité eussent mérité une plus belle récompense. Le laboureur plein de repentir, s'aperçut trop tard qu'il est bon de ne pas s'abandonner à la passion de la colère.

50.

Le Ver-luisant.

Un ver-luisant, peu soucieux du brillant éclat qu'il jetait autour de lui, reposait mollement sur le gazon au fond d'un bois sacré. Un être immonde, un crapaud, sortant d'une mousse fangeuse, se glisse vers l'insecte lumineux et lance contre lui son venin. „Ah! que t'ai-je donc fait?“ s'écria la luciole tout effrayée. — „Tu brilles, toi,“ répondit le reptile, „et cela me suffit pour te punir.“

51.

Le pouvoir de la religion.

Le calife Hussein, fils du grand Ali, étant un jour à table, un de ses esclaves laissa tomber sur

sa tête un plat de riz bouillant. Le calife regarda l'esclave d'un air courroucé, et celui-ci, tout tremblant, se jeta aux pieds de son maître et prononça ces paroles de l'Alcoran: *Le paradis est à ceux qui savent réprimer leur colère et s'en rendre maître.* Hussein répondit d'un air calme: „Je ne suis point en colère.“ L'esclave continua de citer le même verset: *et à ceux qui pardonnent à ceux qui les ont offensés.* Hussein lui répondit sans le regarder: „Eh bien, je te pardonne.“ L'esclave ajouta: *et Dieu aime ceux-là surtout, qui rendent le bien pour le mal.* Hussein lui tendit la main avec bonté: „Eh bien, lève-toi; je te donne la liberté et j'ajoute à cela un présent de quatre cents drachmes d'argent.“ Touché de tant de clémence et de bonté, l'esclave embrassa les pieds de son maître. „O Hussein, s'écria-t-il, tu ressembles au plus noble des arbres, qui prête son ombre, qui fait don de ses fruits même au téméraire qui jette des pierres contre lui.

Traduit des *Feuilles de Palmier.*

52.

Piété filiale.

Diagoras, grec appartenant à une famille de l'île de Rhode, avait été jadis couronné vainqueur aux jeux Olympiques. Lorsqu'il fut avancé en âge, il amena ses deux fils à Olympie, qui, à leur tour, eurent la gloire de remporter des couronnes dans les jeux. Ces jeunes gens déposèrent les guirlandes qu'ils venaient de gagner sur la tête de leur père, levèrent ce vénérable vieillard sur leurs épaules et le portèrent en triomphe au milieu des spectateurs. Le peuple grec versa des larmes de joie; de toutes parts on félicita l'heureux père, on lui jeta des fleurs; quelques-uns, dans leur enthousiasme, allèrent jusqu'à lui crier: „Diagoras, tu peux mourir maintenant, car il ne te reste plus rien à désirer sur la terre.“ Et en

effet le vieillard, trop faible pour tant de bonheur, tomba sans vie aux yeux de l'assemblée, qui était attendrie d'un tel spectacle et qui bénissait les enfants qui avaient su rendre leur père si heureux.

53.

Un paysan autrichien refuse de montrer le chemin aux troupes françaises.

Lorsqu'en 1809 les Français marchèrent sur Vienne, un paysan autrichien avait été requis pour servir de guide à un détachement de troupes, qui, au moyen d'une marche nocturne, allait exécuter un plan très-important; mais le paysan refusa d'obéir. L'officier qui commandait l'avant-garde de l'expédition le pressa vivement de faire ce qu'on exigeait de lui; le paysan persista dans son refus. Alors l'officier eut recours aux promesses, et lui offrit enfin sa bourse garnie d'or; mais tout fut inutile. Cependant le corps du détachement était arrivé, et le général qui le commandait était fort étonné de voir que l'avant-garde n'était point encore partie; il en demanda la cause d'un ton courroucé. L'officier lui dit que le seul homme qui connaissait les chemins refusait de servir de guide, bien qu'on eût employé tous les moyens pour l'y engager. On amena le paysan récalcitrant. „Ou bien, lui cria le général, tu vas nous montrer les chemins, ou bien tu seras fusillé sur-le-champ.“ — „Tout comme il vous plaira, répondit le paysan; je mourrai du moins en homme d'honneur, et je ne subirai pas la honte d'être traître à ma patrie.“ Le général français lui tendit la main et lui dit, „Retourne-t'en dans tes foyers, brave homme; nous saurons trouver notre chemin sans guide.“ Traduit de *Stern.*

54.

Le Géant et le Nain.

Fable.

Une alliance contractée entre des personnes de force inégale tourne toujours au désavantage du

parti le plus faible: c'est ce que nous allons prouver. Un jour un Géant et un Nain s'étaient liés d'amitié et faisaient cause commune. Ils avaient l'un et l'autre la manie de courir après des aventures; ils partirent après être convenus de ne jamais se quitter. Dans le premier combat qu'ils eurent à soutenir, ils eurent pour adversaires deux Sarrazins, et le nain, qui, certes, ne manquait pas de courage, porta un coup terrible à l'un des ennemis. Le Sarrazin n'en fut pas ému autrement; il leva son cimeterre et coupa gentiment le bras du pauvre nain. Celui-ci se trouvait alors dans un piteux état, mais le géant vint à son secours; il tua les deux Sarrasins, et le nain furieux coupa la tête à l'un des deux cadavres. Là-dessus ils continuèrent leur route, à la recherche d'une autre aventure. Ils rencontrèrent trois Satyres qui allaient donner la mort à une dame qu'ils avaient enlevée. Le nain avait un peu rabattu de son humeur chevaleresque; néanmoins, pour faire voir qu'il savait protéger les dames, il voulut porter le premier coup; un des Satyres lui riposta et lui creva un oeil; mais le Géant attaqua à son tour les ennemis, et s'ils n'avaient pas pris la fuite, il les eût massacrés l'un après l'autre. Chacun fut heureux de la victoire qu'on venait de remporter; le géant plut à la dame à qui l'on avait sauvé la vie, et il devint son époux. On se remit en route; et nos deux champions s'aventurèrent dans des contrées lointaines et inconnues; enfin ils rencontrèrent une troupe de brigands. Cette fois, ce fut le Géant qui, le premier, affronta l'ennemi, mais le Nain ne resta pas en arrière. L'affaire fut chaude et dura longtemps. Dès que le Géant se montrait, la terre était jonchée de cadavres; mais le pauvre Nain faillit être tué plus d'une fois. À la fin la victoire se déclara pour nos chevaliers errants. Mais le Nain avait perdu une jambe dans la bagarre. Voilà donc ce pauvre nain avec un bras, une jambe et un oeil de moins, tandis que le Géant n'avait pas reçu la plus légère

égratignure. Le grand chevalier dit alors à son chétif compagnon : „Mon petit héros, nous acquérons de la gloire; une victoire de plus, et notre nom vivra jusqu'à la postérité la plus reculée.“ — „Non, non,“ s'écria le Nain, qui s'était enfin ravisé, „plus de combats! ... je déclare que j'en ai assez; d'ailleurs je m'aperçois qu'il vous revient de chaque escarmouche de l'honneur et des récompenses, tandis que moi, je n'ai que des coups en partage.“

Traduit de l'anglais d'*Oliver Goldsmith.*

55.

La Récompense.

Le calife Haroun-al-Rechyd, se trouvant un jour à la chasse, vit un homme fort âgé qui plantait un arbre fruitier. „Vraiment, cet homme paraît avoir perdu sa raison, dit le calife à ceux qui l'entouraient; il agit comme s'il était encore jeune homme et comme s'il pouvait jouir des fruits de cet arbre.“ Les courtisans du calife ne manquèrent pas d'être de son avis, et Haroun, s'approchant du vieillard, lui demanda quel âge il avait. „Seigneur, j'ai passé les quatre-vingts, répondit l'agriculteur, mais grâces à Dieu, je me porte aussi bien que si je n'avais que trente ans.“ — „Combien de temps penses-tu donc vivre encore,“ continua le calife, „que tu plantes à un âge si avancé de jeunes arbres, qui portent des fruits si tardifs? Pourquoi te donner tant de peine inutilement?“

„Seigneur, répondit le vieillard, j'éprouverai une véritable satisfaction d'avoir seulement planté ces arbres, sans m'inquiéter si c'est moi qui en recueillerai les fruits, ou si d'autres auront cet avantage. Il est juste que nous fassions ce que nos pères ont fait. Ils ont planté des arbres, dont nous mangeons les fruits. Puisque nous avons joui des fruits des labeurs de nos pères, pourquoi ferions-nous voir moins de sollicitude pour nos descen-

dants que l'on ne nous en a témoigné. Ce dont le père ne jouira pas, augmentera la récolte du fils.“

Le généreux Haroun, satisfait de cette réponse, donna au vieillard une poignée de pièces d'or. „Comment dira-t-on maintenant, que j'ai fait aujourd'hui un travail inutile, puisque le jeune arbre que je plante porte, dès le premier jour, des fruits aussi précieux.“

Traduit des *Feuilles de Palmier.*

56.

La première tasse.

Le roi de Prusse Frédéric II avait un page auquel il confiait souvent des missions importantes. Ce page avait coutume d'entrer de très-grand matin dans la chambre du roi et de rendre compte des ordres qui lui avaient été donnés. Souvent le roi s'entretenait avec lui avec beaucoup de bonté. Un jour le monarque se fit apporter deux tasses de chocolat, une pour lui, et l'autre pour le page. Le hussard de service qui l'apportait offrit au roi la première tasse. Le roi était ce jour-là de fort belle humeur; il n'accepta point cette première tasse, et dit au hussard: „Allons-donc, tu n'as pas le moindre usage du monde! Ne vois-tu pas que Monsieur (indiquant le page) est étranger, et que moi, je suis son hôte; il me semble qu'en pareil cas on commence par servir les invités.

57.

Dévouement d'un animal pour ses petits.

L'exemple suivant de sollicitude maternelle, donné par une ourse qui voulait sauver ses petits, pourrait être proposé à l'imitation de la race humaine.

„Une ourse fut aperçue avec ses deux oursons à un demi mille environ de l'endroit où le vaisseau avait jeté l'ancre. Nos chiens esquimaux leur donnèrent la chasse, et l'intrépide animal, voyant que sa retraite à terre lui était coupée, se

dirigea le long des glaces, vers l'entrée de la baie, qui n'en était encore que partiellement dégagée. Mais la rapidité des chiens, dépassant de beaucoup celle des jeunes oursons, la mère se tint à l'arrière-garde, restant sur la défensive et disputant courageusement chaque pouce de terrain, jusqu'à ce qu'elle eût couvert leur retraite. Lorsqu'ils se furent jetés à l'eau, elle retint encore avec sagacité ses ennemis vers la baie, jusqu'à ce que les petits fussent hors de leur portée. Elle continua quelque temps ce manége, puis se jeta à la mer et nagea après eux.

Mais la pauvre mère avait encore d'autres ennemis à combattre. Tandis qu'elle était ainsi occupée avec nos chiens, quelques-uns de nos marins, après avoir traîné une chaloupe sur la glace, l'avaient lancée à l'eau, mais non avant que les ours eussent gagné au moins un mille d'avance. La chasse devint alors si intéressante que pas un de ceux qui étaient restés à bord ne put être indifférent à ses résultats. La scène était animée au plus haut point; l'ourse s'était presque élevée aux sentiments de notre nature: elle avait combattu avec un courage désespéré pour le salut de ses petits, et j'avoue que j'espérais qu'elle réussirait à s'échapper avec eux.

Comme la chaloupe approchait des ours, la mère parut exaspérée à la vue des dangers qui les menaçait. Sans aucun égard pour sa propre conservation, elle plongeait continuellement, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, les aidant et les poussant. Quand ils furent blessés, elle plongea encore et reparut sur la surface de l'eau en les portant tous deux sur son dos. Elle nagea ainsi presqu'accablée de leur poids, jusqu'à ce qu'elle eût reçu le coup de mort.“

58.

L'oeuf de Christophe Colomb.

Le cardinal Mendoza avait donné une grande fête en l'honneur du célèbre Christophe Colomb.

Durant le repas, ce vénérable prélat exprima dans les termes les plus flatteurs toute l'admiration que lui inspiraient les découvertes que cet habile et intrépide navigateur venait de faire dans le Nouveau-Monde, ajoutant que cette découverte était à ses yeux la plus grande victoire que le génie d'un homme seul eût jamais remportée. Les seigneurs de la cour, invités à cette fête, trouvèrent mauvais qu'un étranger, et, qui plus est, un roturier, fût traité avec tant de distinction. „A mon avis,“ dit un des chambellans du roi, „il n'était pas si difficile de trouver le chemin de ce qu'on appelle le Nouveau-Monde; l'Océan est ouvert sur tous les points; et assurément il ne serait arrivé à aucun navigateur espagnol de ne pas trouver cette route.“ Tous les seigneurs s'empressèrent d'approuver cette observation et plusieurs voix s'écrièrent: „Oh, bien certainement, chacun de nous l'eût trouvée, cette route.“ — Alors Christophe Colomb prit la parole et dit: „Je suis loin d'attribuer à mon propre mérite ce que je ne puis regarder que comme un effet de la volonté céleste; cependant, pour bien des choses de ce monde, qui nous paraissent faciles à exécuter, il ne s'agit que de trouver un prédécesseur qui les exécute. Oserais-je bien,“ ajouta-t-il en s'adressant au chambellan qui avait parlé, „prier Votre Excellence de poser cet oeuf sur la pointe, de manière qu'il ne tombe pas?“ Le chambellan essaya de mille manières de faire tenir l'oeuf debout; mais en vain. Celui qui était assis à côté de lui, voulant faire voir à son tour son adresse, n'y réussit guères mieux. Alors tous les courtisans s'approchèrent; chacun d'eux voulait remporter le prix; mais, malgré l'empressement des uns, malgré le calme et la patience des autres, aucun d'eux ne parvint à exécuter le tour d'adresse que l'on demandait. „C'est impossible,“ s'écrièrent-ils tous, „vous demandez une chose qui ne saurait se faire!“ — „Et néanmoins,“ répliqua Colomb, „ces messieurs vont s'écrier: voilà ce que chacun de nous est également capable

de faire!" Alors Colomb prit l'oeuf, en cassa la pointe sur la table, de manière à le faire tenir debout. Les courtisans de s'écrier: „Ce n'est que cela? Assurément, cela n'est pas difficile!" — Depuis lors, l'oeuf de Christophe Colomb a passé en proverbe, dès qu'il s'agit d'une heureuse découverte que chacun pense avoir pu faire.

59.

Le Seigneur des Seigneurs.

Le landgrave de Hesse, surnommé le Magnanime, chevauchait un jour dans la campagne, revêtu de son armure et ceint de sa redoutable épée; il était suivi des braves qui l'accompagnaient dans tous les combats. Tout-à-coup un orage s'élève à l'horizon et ne tarde pas à devenir menaçant. Au moment où les cavaliers cherchaient un refuge dans une forêt voisine, la foudre tombe avec fracas sur un chêne, à quelques pas du landgrave. Le cheval du prince s'abat tout effrayé et le landgrave tombe à terre. Les serviteurs du prince coururent à lui en s'écriant: „Ah, Monseigneur, seriez-vous blessé? Vous serait-il arrivé du mal, très-gracieux Seigneur?" — Mais le pieux landgrave se releva, étendit sa main vers le ciel, en disant: „Pourquoi donc m'appelez-vous gracieux Seigneur? C'est celui qui fait gronder le tonnerre au-dessus de nos têtes qui, seul, est le Seigneur, et c'est lui qui a passé près de moi dans le tourbillon de l'orage!"

60.

Deux transfuges Grecs s'étaient rendus dans le camp des Perses; on leur demanda de quoi les Grecs s'occupaient. „Ils assistent à des jeux où des prix sont décernés aux vainqueurs" fut la réponse. „Et quel est le prix du combat?" — „Une couronne de feuilles d'olivier." — „Oh! Mardonius," s'écria l'un des chefs de l'armée persane,

„à qui nous fais-tu faire la guerre? à un peuple qui ne demande que la vertu pour prix du combat, et non point des trésors!“

61.

Jouissance de l'avare.

Un riche avare fit voir un jour à un philosophe tous les trésors qu'il possédait. „Je vous remercie, dit le philosophe d'avoir bien voulu me donner tous ces beaux joyaux.“ — Vous les *donner!*“ s'écria l'avare; „qui vous a parlé de cela?“ — „Eh mais, certainement vous me les avez donnés, puisque vous m'avez procuré la jouissance que vous éprouvez vous-même en les regardant.“

62.

Le Merle et la Chauve-souris.

Un merle, enfermé dans une cage que l'on avait accrochée devant une fenêtre, chantait à tue-tête, mais seulement de nuit. Une chauve-souris survient et lui demande pourquoi il chantait la nuit au lieu de chanter le jour. „C'est, dit-il, parce qu'ayant parfois chanté de jour, je me suis trahi et que l'on m'a pris et mis en cage!“ — „Certes,“ reprit la chauve-souris, „ta précaution est par trop tardive; tu aurais dû savoir te taire avant d'être prise.

63.

Le Maître et son Valet.

Un gentilhomme voyageait accompagné de son valet; ce dernier, qui était grand causeur, entretint son maître des voyages qu'il avait faits dans des pays étrangers, des choses merveilleuses qu'il avait vues dans les contrées qu'il avait parcourues, ne manquant point d'exagérer toutes ses descriptions.

Tout-à-coup un renard vient à traverser le chemin. Le maître dit: „Voilà un beau renard;

comme il est grand !“ — „Oh ! mon maître, j'ai vu des renards bien plus grands que cela; ils étaient de la taille d'un boeuf.“ Le lendemain le maître, à cheval qu'il était, prononça une prière à haute voix, demandant au Seigneur qu'il voulût ne pas permettre qu'il dise un mensonge ce jour-là. Le valet, étonné de cette prière, en demanda la cause à son maître. Celui-ci lui répondit en poussant un soupir: „Nous traverserons aujourd'hui une rivière dans laquelle se noient immanquablement tous ceux qui ont la conscience chargée d'un mensonge. Peu d'instants après, nos voyageurs rencontrèrent un ruisseau, et le valet demanda si c'était là la rivière qui avait cette redoutable vertu. „Car, ajouta-t-il, je crois que j'ai un peu exagéré en vous parlant de mon renard; je me souviens maintenant qu'il n'était pas plus grand qu'une vache de moyenne grandeur.“ — „Ce n'est point ici la rivière en question,“ dit le maître. Ils ne tardèrent pas à trouver un second ruisseau; et le valet de s'informer de nouveau si c'était là cette fatale rivière. „Car, dit-il, j'ai quelques scrupules à l'égard des dimensions de mon renard, qui n'était pas plus grand qu'un veau.“ — „C'est toujours un assez beau renard“ dit le maître, mais ce n'est point encore la rivière dont je t'ai parlé; je l'aperçois là-bas, nous allons y arriver.“ A mesure qu'ils approchaient du bord de la terrible rivière, le valet tremblait de tout son corps et pouvait à peine se tenir sur son cheval. Il refusa même de suivre son maître pour passer sur l'autre bord.

64.

Monsieur Touche-à-tout.

„Tu seras donc toujours désobéissant, Olivier?“ disait M. de Lormoy à son fils qu'il venait de surprendre dans son cabinet, où l'enfant, grimpé sur une table, s'amusait à retourner tous les papiers qui s'y trouvaient. Vois ce que tu as fait, et ce qui te mérite une sévère pénitence, dont je

ne te gracierai certainement pas; car il te faut, je le crains, de dures leçons pour corriger le malheureux défaut qui t'a fait surnommer *monsieur Touche-à-tout.*"

En disant ces paroles, M. de Lormoy, montrait au pauvre Olivier tout confus une magnifique carte de géographie sur laquelle il venait, par sa maladresse, de répandre toute une bouteille d'encre. — Olivier fut puni; pendant quelques jours, il garda la chambre au moment des récréations, et les devoirs qu'il devait faire lui furent donnés doubles. — Puis lorsqu'il eut rempli la pénitence qui lui était imposée, il partit pour la campagne avec son père et ses autres frères. — Des petits voisins vinrent fêter leur arrivée. — Pendant que ses amis et ses frères se livraient à la joie, Olivier suivait pas à pas le jardinier, auquel il avait trouvé un air de mystère qu'il voulait expliquer. Il se cache derrière un arbre au moment où Jacques s'arrête, s'éloigne un peu et revient comme par hasard auprès du jardinier.

„Bonjour, Jacques," dit-il, que fais-tu donc là, mon ami?"

— „Oh! mon Dieu! rien du tout," dit le villageois en s'éloignant; puis il revint immédiatement sur ses pas. „Dites donc," monsieur Olivier," continua-t-il, „faut toucher à rien dans le parc, surtout aux bouts de cordes que vous verrez par terre, car c'est dangereux; n'oubliez pas, entendez-vous?"

A peine le jardinier fut-il tout-à-fait éloigné, que le petit curieux se mit à la recherche de ce qu'avait dû faire là le jardinier, et il aperçut promptement, presque au pied de l'arbre derrière lequel il s'était caché, un des bouts de cordages auxquels il lui avait été recommandé de ne pas toucher; tout auprès un tas de feuillage semblait cacher quelque chose. Olivier tourne autour, s'approche, se baisse pour mieux voir, se met à genoux, écarte avec ses mains le feuillage; à ce moment, une espèce de craquement semblable au brut

d'un ressort se fait entendre, il voit briller comme deux lames de fer, pousse un cri déchirant et tombe évanoui. Le malheureux enfant s'était pris par les deux poignets dans un piége tendu pour les renards . . . Le cri d'Olivier avait été entendu par ses camarades; ils accourent et restent glacés d'effroi au spectacle qui s'offre à leurs yeux. Ils appellent et vont chercher du secours. On délivre enfin le pauvre patient; on le porte dans son lit, le médecin est obligé de lui faire subir une opération douloureuse, pour qu'il ne soit pas estropié; mais toute sa vie il doit en conserver la cicatrice. — Sa convalescence fut longue; M. de Lormoy espérait qu'une leçon si cruelle avait dû entièrement corriger son fils.

Cependant Olivier était depuis un an au collège, prenant les plus sages résolutions et retombant toujours malgré lui dans ses fautes. Un jour on vient le demander pour le conduire auprès de son père, qui était au plus mal. Olivier, tout éploré, entre dans la chambre de douleur et tombe à genoux auprès du lit où M. de Lormoy était étendu sans connaissance.

Mon père! mon père!" s'écriait le malheureux Olivier, „nous serez-vous donc enlevé? Abandonnerez-vous vos pauvres enfants? Répondez-moi, oh! répondez-moi, jo vous en prie . . ."

On voulut le faire sortir de sa chambre, mais il demanda en grâce de rester auprès du cher malade. Le médecin y consentit; seulement il y mit une condition expresse, ce fut de ne toucher à rien, car une quantité de fioles contenant des médicaments étaient sur la cheminée et sur la commode, et il ne fallait pas les confondre. Olivier s'y engagea formellement.

„Eh bien!" lui dit la garde quand le docteur fut sorti, „puisque vous voulez être bien sage, monsieur Olivier, comme je suis très-fatiguée, je vais dormir dans ce fauteuil; vous me réveillerez exactement toutes les heures, pour que je fasse

prendre la cuillerée de potion à mon malade; mais surtout, ne touchez à rien.“

Le petit collégien promet, et fier de cette confiance, il s'installe auprès du lit. Comme l'heure va sonner, il se dispose à réveiller la garde.

„Mais, se disait-il, suis-je donc un enfant? ne puis-je pas servir mon père aussi bien que cette femme?“

Alors il prend une bouteille, verse de son contenu dans une cuillère, soulève la tête du malade, approche la potion de ses lèvres et se dispose à la verser, lorsque la garde-malade, réveillée heureusement, s'approche, et s'emparant vivement d'Olivier elle le rejette en arrière, en s'écriant:

„Malheureux! ceci est du poison, vous alliez tuer votre père!“

A ces paroles, Olivier s'enfuit avec épouvante. Le soir même: une fièvre cérébrale se déclare, et il reste pendant plus d'un mois entre la vie et la mort. Enfin il fut heureusement sauvé, et retrouva à son chevet son excellent père et ses frères, qui lui prodiguaient les plus tendres caresses.

„Je suis corrigé, s'écria-t-il aussitôt; oh! oui, mon père, je suis corrigé! dites-moi que vous me pardonnez?“

M. de Lormoy, pour toute réponse, le serra tendrement sur son coeur.

— Olivier tint parole; jamais il ne retomba plus dans son ancien péché.

La comtesse de Basanville.

65.

Jacques, le petit mousse.

Vers l'année 1836, un brick français revenait de Toulon au Hâvre avec une riche cargaison et de nombreux passagers, quand il fut surpris à la hauteur de la Bretagne, par la tempête qui causa tant de sinistres. Au premier abord, le capitaine P***, marin expérimenté, comprit le danger que courait le navire sur des côtes semées de rochers,

et donna l'ordre de gagner la haute mer. Sa prudence fut sans effet; les vents et les flots portaient le brick avec violence du côté du rivage, et malgré tous les efforts de ceux qui le montaient, il resta engagé dans ces terribles parages.

Parmi ceux qui s'employaient avec le plus de zèle à cette besogne fatiguante était le petit Jacques, enfant d'environ douze ans, qui servait comme mousse à bord de ce navire. Il fallait le voir, avec sa chemise bleue et sa calotte grecque, grimper agilement au sommet des mâts, pendant que le vaisseau penchait d'un manière effrayante, et que le vent sifflait avec fureur dans les cordages rompus. Bien souvent, quand il disparaissait pour un moment derrière les plis d'une voile, les marins crurent qu'il était tombé dans l'abîme; bien souvent, quand une lame d'eau salée venait s'abattre sur le pont, ils regardèrent autour d'eux, pour voir si elle n'avait pas emporté avec elle le pauvre petit Jacques. Et pourtant, la raffale passée et la lame éloignée, on revoyait le mousse, tantôt suspendu en l'air à un bout de corde, tantôt accroché au bastingage du navire, mais travaillant toujours, ici à resserrer un noeud, plus loin à rattacher une voile, toujours intrépide, obéissant au moindre signe.

Et puis, il était si naif, si gai, si peu douillet! il riait à voir ses mains déchirées par le frottement des cordages, son corps meurtri contre les vergues, et sa chemise bleue toute trempée de l'eau froide de l'Océan. Quand il passait près des vieux matelots que l'aspect du danger avait rendus graves, il trouvait moyen de les dérider par quelque plaisanterie enfantine, et, dans les moments où il s'exposait le plus, il ne savait que dire avec un sourire d'espiègle: „Ma mère aurait bien peur, si elle me voyait là!“

Sa mère, qu'il avait laissée au Hâvre, était fort pauvre, et chargée de famille: c'était sur elle que se reportait toutes ses joies, toutes ses craintes, toutes ses espérances. C'était pour la revoir

plus tôt qu'il travaillait avec tant d'ardeur. Il avait gagné deux pièces de cinq francs dans son voyage, et il se faisait une fête de lui donner ce petit trésor.

Le brick resta une journée entière battu par la tempête, sans que tant d'efforts réunis fussent parvenus à l'éloigner des rochers qui bordent la côte. Le soir, on était si près de la terre, qu'on pouvait apercevoir ce qui se passait sur le rivage. Les habitants du pays, qui avaient remarqué le vaisseau en détresse, allumaient de grands feux pour servir à diriger les malheureux marins: mais il était impossible de leur porter secours; aucune embarcation n'aurait osé lutter contre les vents et les vagues pour arriver jusqu'à eux; elle eût été infailliblement mise en pièces au premier coup de mer. Le capitaine, qui était debout sur le pont, observait dans un morne silence l'horrible situation où il se trouvait, ainsi que son équipage, et ceux qui l'entouraient reconnurent, à la sombre douleur qui brillait dans ses yeux, que tout était perdu.

Ces fatales prévisions se réalisèrent. La nuit était venue et ses ténèbres ajoutaient encore au péril. Tout-à-coup une violente secousse, suivie d'un craquement horrible, se fit sentir; une épouvantable clameur s'éleva en même temps de toutes les parties du navire. On venait de toucher sur un rocher.

En ce moment suprême, les passagers se jetèrent à genoux, et firent leurs prières; les marins levèrent les yeux au ciel, et invoquèrent Notre-Dame-de-Bon-Secours, patrone des matelots.

„Qu'on mette les chaloupes à la mer!“ s'écria le capitaine d'une voix forte, qui retentit par-dessus le fracas de la tempête.

On obéit aussitôt. Mais à peine les embarcations avaient-elles touché l'eau, qu'arrachées par la violence des flots, elles furent emportées et disparurent.

Un nouveau cri de douleur accueillit cette catastrophe.

„Il ne nous reste plus qu'un moyen de salut, dit le capitaine, il faut que quelqu'un se dévoue, pour aller à la nage porter un câble à ces gens qui sont là-bas sur la rive. On attachera un bout de ce câble au grand mât du vaisseau, et l'autre à quelque rocher de la côte, et l'on pourra se sauver avec cet appui!"

— „Mais, capitaine, cela est impossible, dit le lieutenant du brick, en montrant par un geste énergique l'horrible tableau qu'ils avaient sous les yeux; celui qui se risquera à la nage sera inévitablement broyé contre les écueils. Ce sera un sacrifice inutile."

— „Nous mourrons tous ensemble," murmura le capitaine avec une froide résignation.

En ce moment une légère rumeur se manifesta parmi les matelots, qui attendaient en silence les ordres de leur chef.

„Qu'y a-t-il?" demanda M. P*** d'un air distrait.

— „Capitaine," répondit un mâtelot, „c'est ce petit mousse qui demande à aller porter un bout de ficelle pour amarrer le câble; il est têtu comme un mulet."

Et il poussa le petit Jacques au milieu du cercle que formaient les marins. L'enfant, tout confus de se trouver ainsi exposé au regard de ses supérieurs, retournait sa calotte grecque entre ses deux mains, sans oser prononcer une parole.

„Qu'il nous laisse!" dit brusquement le capitaine.

Mais Jacques n'était pas de caractère à se décourager si facilement.

„Capitaine, dit-il avec timidité, vous ne voulez pas exposer de bons marins comme ceux-là; mais moi qui ne suis qu'un chétif petit mousse, je n'ai à perdre que ma pauvre vie, et ce n'est pas grand'chose. Faites-moi donner un paquet

de ficelle, qui se déroulera à mesure que je m'avancerai; je vous promets qu'avant une heure de temps le câble sera assez solidement amarré à la côte, ou bien les poissons souperont de mon corps."

— „Sait-il bien nager?" demanda le capitaine.

— „Il est souple et léger comme une anguille," répondit un homme de l'équipage.

— „Et je remonterais la Seine du Hâvre à Paris sans m'arrêter," dit le petit Jacques avec sa gaieté ordinaire.

Puis il représenta à M. P*** qu'il était habitué à de semblables périls, qu'il était souvent tombé à la mer pendant les tempêtes, et qu'il avait toujours trouvé moyen de regagner le navire. Il appela tous ceux qui étaient présents en témoignage de son adresse et de son agilité; il semblait sûr de réussir. Le capitaine hésitait; mais la vie de plus de trente personnes en dépendait, et il céda.

Aussitôt que Jacques eut l'autorisation qu'il sollicitait avec tant d'instances, il bondit de joie sur le pont, et se prépara à faire son épouvantable trajet. Tout-à-coup il s'arrêta et se rapprocha du capitaine d'un air préoccupé.

„Capitaine," dit-il avec naïveté, „comme il n'est point impossible que je n'en revienne pas, je voudrais vous charger d'une petite commission.

— „Parle, mon enfant," dit M. P***, qui se repentait déjà d'avoir cédé à ses prières.

— „Tenez, capitaine," reprit Jacques, en lui tendant deux pièces de cent sous soigneusement enveloppées dans un chiffon, „si je viens à être mangé par les marsouins, et que vous vous sauviez, ayez la bonté de faire remettre cela à ma mère, la vieille Suzanne, qui demeure au Hâvre, sur le port. Et puis, ajouta-t-il avec plus d'attendrissement qu'il ne voulait en montrer, vous lui direz que je l'aime bien, ainsi que mes frères et mes soeurs."

— „Sois tranquille, mon enfant,“ dit M. P*** avec douceur; „si tu meurs pour nous et que nous échappions, ta mère ne manquera jamais de rien.“

— „En ce cas, je vais bien vite me faire avaler,“ s'écria Jacques, en courant avec toute la rapidité de ses pieds nus vers l'autre bout du navire, où tout était préparé pour son départ.

Le capitaine resta un moment pensif.

„Nous ne devons pas souffrir que cet enfant se dévoue ainsi,“ dit-il enfin; „j'ai eu tort; il faut le retenir.“

— „Oui, oui, il est honteux pour nous que ce *moussaillon* nous donne l'exemple du courage,“ reprirent les marins; „et il serait dommage qu'un si brave petit gars pérît pour de vieux loups de mer comme nous, qui avons fait notre temps: arrêtons-le!“

Ils s'élancèrent vers le côté où Jacques s'était enfui; mais il était trop tard. En ce moment le petit mousse sautait dans la mer, et ils ne trouvèrent plus que le matelot qui l'avait aidé dans ses préparatifs, et qui déroulait tristement la corde dont une extrémité était attachée au bras de l'héroïque enfant. Tous se penchèrent sur le bord pour voir ce qui allait arriver, et quelques-uns essuyèrent en cachette une larme qui roulait dans leurs yeux.

D'abord on n'aperçut rien dans la vague obscurité de la nuit que d'énormes tourbillons d'écume blanche, des montagnes d'eau, qui s'élevaient jusqu'au haut des mâts, et retombaient avec fracas sur le brick presqu'entrouvert. Et puis l'oeil exercé des matelots crut voir flotter, par moments, un petit point noir à la cime des flots. Enfin l'éloignement ne permit plus de rien distinguer au milieu de l'immensité.

Alors tous les gens de l'équipage se mirent à étudier avec anxiété les fluctuations de la corde; ils cherchaient à deviner par le mouvement plus

ou moins rapide du peloton quel était le sort de celui qui le déroulait.

Quelquefois la corde filait avec rapidité.

„Oh! le brave enfant!“ disaient les naufragés, „voyez avec quelle ardeur il doit nager, pour avancer si vite!“

D'autres fois elle se détendait tout-à-coup.

„Pauvre petit Jacques, murmuraient-ils, il est sans doute épuisé de fatigue, ou peut-être a-t-il été écrasé contre les écueils!“

„Ces angoisses durèrent près d'une heure entière; la corde s'allongeait toujours, mais à des intervalles inégaux. Vers la fin, elle glissait lentement sur le bordage du navire, et elle revenait souvent sur elle-même. L'enfant devait avoir bien de la peine à franchir les barres de la côte.

„Peut-être est-ce le cadavre du pauvre mousse que la mer ballotte ainsi,“ disaient quelques marins.

Le capitaine éprouvait un affreux désespoir d'avoir permis, dans un moment de précipitation, cette audacieuse entreprise; et tous les gens de l'équipage, dans la funeste position où ils se trouvaient, s'intéressaient plus encore à l'enfant qu'à eux-mêmes.

Tout-à-coup une violente secousse fut donnée à la corde; elle fut bientôt suivie d'une seconde, puis d'une troisième. C'était le signal convenu pour annoncer que Jacques était arrivé à la côte. Un cri de joie s'éleva à bord du navire.

On s'empressa d'attacher à la corde un gros câble, qui fut aussitôt attiré à terre par les gens du rivage, et ils s'en servirent comme d'un soutien pour venir apporter du secours. Plusieurs des naufragés gagnèrent les rochers en se tenant d'une main à cet appui, et en nageant de l'autre; presque tous furent sauvés ainsi. A peine avaient-ils quitté le vaisseau qu'il s'abîma.

Le petit mousse fut longtemps malade des suites de la fatigue, et surtout des contusions qu'il avait reçues contre les écueils. Aujourd'hui il est

peut-être à bord de quelque autre navire, où il raconte en riant son action sublime, comme d'autres racontent une prouesse d'écolier.

Les Romains accordaient une couronne civique à celui qui avait sauvé la vie à un citoyen: quelle récompense pourrait-on accorder à un jeune enfant, qui, par son courage et son dévouement, a sauvé la vie à une trentaine de personnes?

Nous ne savons quelle a été la rémunération du petit Jacques. On dit que sa mère a reçu une pension qui lui assure l'aisance pour le reste de ses jours. Si cela est, petit Jacques doit être bien heureux; il aime tant sa mère! Ce sera sa plus douce récompense.

Le contre-amiral G.

66.

L'Arabe et son cheval.

Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas; la victoire était complète et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. *Abou-el-Marsch*, c'est le nom de cet Arabe, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Japhad; l'Arabe blessé avait les jambes liés ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par les douleurs de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux en-

través autour des tentes, selon l'usage des Orientaux; il reconnut sa voix et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier. „Pauvre ami,“ lui dit-il, „que feras-tu parmi les Turcs? tu seras emprisonné sous les voûtes d'un Kan avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha: les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau, l'orge ou le douza dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent d'Egypte; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre! Tiens, va, retourne à ta tente que tu connais, va dire à ma femme qu'*Abou-el-Marsch* ne reviendra plus, et passe ta tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants.“ En parlant ainsi *Abou-el-Marsch* avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et l'animal était libre; mais voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer: il baissa la tête, flaira son maître, et l'empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur la table aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré: les poètes l'ont chanté et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

Alph. de Lamartine.

67.

Le Moniteur.

Théodore Leverd, a treize ans; il est assez grand pour son âge; sa figure est belle, mais déjà

sérieuse; ses gestes et sa démarche ont quelque chose de calme, et qui tranche fortement sur la manière d'être en général des enfans de son âge; si vous lui parlez, il sait vous écouter avec attention, preuve d'esprit; s'il vous répond, il le fera avec cette précision, cette netteté d'expressions qui prouvent que l'on a écouté et compris. Il aime encore à jouer; mais, dans ses jeux mêmes, il est facile de voir qu'il ne cherche qu'une distraction. La modération qu'il y apporte, la facilité avec laquelle il s'arrache au plaisir pour passer au travail sans hésitation, sans regret, tout prouve qu'il exerce sur lui-même, l'habitude qu'il a prise de bonne heure de maîtriser ses volontés. Sa tenue est d'accord avec son caractère; sa blouse, car il porte encore la blouse, lui servira des mois entiers, et quinze jours après l'époque où il aura commencé à la porter, vous croirez qu'elle sort de la lessive et qu'il la met propre pour la première fois, tant elle est bien conservée. Sa chemise est toujours d'une blancheur irréprochable. Remarquez encore que ses coudes ne sont ni percés, ni même rapiécés. Je suis tenté de croire qu'il ne s'appuie que fort rarement sur son coude. Son pantalon est propre, toujours en bon état, et, chose remarquable, point usé à l'endroit des genoux. Il paraît que Théodore s'est aperçu que rien n'usait plus vite un pantalon que de se traîner constamment sur les genoux, et contrairement à presque tous les enfans, il a renoncé à cette bonne habitude. Aussi conserve-t-il ses pantalons présentables, trois fois plus longtemps que ses camarades! Ses souliers sont toujours proprement cirés; en un mot, sa tenue est bonne et bien d'accord avec son caractère; c'est un enfant essentiellement plié à l'ordre et à la discipline. Mais comment donc a-t-il atteint cette perfection si rare dans les enfans; je vais vous le dire: Théodore est *moniteur général* dans une école mutuelle ..... *Moniteur!* savez-vous bien ce que cela veut dire? Le moniteur est, entre cent enfans, un élève choisi

comme le plus sage, le plus appliqué, le plus studieux, après le maître, il est le premier dans sa classe, il le supplée, et pourrait le remplacer au besoin. Mais pour bien apprécier l'espèce d'honneur et de considération dont il est entouré, ainsi que le prix qu'il doit y attacher et l'influence que ses fonctions ont dû avoir sur son caractère, il faut connaître en détail sa vie et la nature de ses occupations, et tout cela serait encore incomplet, si, d'abord, je ne vous disais ce que c'est qu'une *École d'Enseignement mutuel.*

„Les connaissances humaines, a dit Fréville, ne doivent être qu'un acheminement à l'accomplissement de nos devoirs.“ D'où il faut conclure que plus l'homme est instruit, plus il doit être honnête et vertueux; telle a été l'opinion des législateurs; ils ont admis, comme principe, qu'éclairer les hommes c'est les rendre meilleurs. En partant de ce point, ils sont arrivés à cet axiôme, que le premier devoir d'un gouvernement est de répandre l'instruction dans le peuple: ce point était facile à résoudre pour les classes riches et aisées de la société; il suffisait d'autoriser pour celles-là l'ouverture d'un nombre non limité de maisons d'éducation, sous la protection et la direction d'un conseil supérieur. Telles sont les institutions, les pensions et les écoles de tout degré: le choix devait en rester aux familles, la route était ouverte, et toutes s'y pressèrent à l'envi.

Mais, pour les classes gênées et souffrantes de la nation, la difficulté était moins facile à résoudre. En effet, si vous avez lu avec quelque attention *les Enfans peints par eux-mêmes,* vous avez dû remarquer que les classes pauvres de la société utilisent leurs enfans dès leur plus bas-âge. Il leur fallait donc des classes gratuites. Les Écoles de Charité ou Écoles des Frères leur étaient bien ouvertes, mais l'orgueil de beaucoup se révoltait contre ce titre d'École de Charité, et le bon sens d'un très grand nombre leur faisait com-

prendre que cent enfans, et souvent beaucoup plus, ne pouvaient recevoir que des soins bien imparfaits et une instruction bien bornée dans ces écoles, puisqu'ils n'avaient, pour les diriger et les instruire, qu'un seul maître ou deux au plus; ces écoles étaient donc peu fréquentées.

Il était cependant impossible d'attacher à une école gratuite le nombre de professeurs qui se trouvent dans les écoles rétribuées; le désir de faire le bien, le zèle de l'humanité, toujours si fécond en merveilles quand il est sincère, inspira aux chefs du gouvernement un moyen qui résolut la difficulté.

On remarqua que les enfans se comprenaient parfaitement entre eux; que ce qu'ils savaient bien, ils se le transmettaient aisément et s'instruisaient ainsi l'un l'autre quand ils le voulaient, aussi bien que peut le faire un professeur exercé. Cette remarque créa tout un système d'éducation, aussi nouveau que juste, et fertile en résultats. C'est le système de transmission ou *d'enseignement mutuel.*

Ce mode consiste à faire instruire un certain nombre d'enfans par un autre enfant mieux instruit qu'eux, et qui ne doit leur transmettre absolument que ce qu'il sait parfaitement lui-même; ainsi, pour la lecture, par exemple, l'élève qui sait déjà assembler les syllabes de deux lettres, deviendra le précepteur, *le moniteur* de ceux qui ne savent encore que l'A, B, C, D, et ainsi de suite, graduellement depuis les plus petits qui ne savent rien, jusqu'aux plus avancés. Vous comprenez bien que ce mode de transmission est applicable également à l'écriture, aux calculs, à la géographie, etc. Le point important est de ne donner pour moniteur à une classe inférieure que l'élève le mieux instruit (je ne dis pas le plus instruit) de la classe supérieure. Il fallait encore, pour rendre ce moyen praticable, graduer l'enseignement et le diviser en classes bien distinctes les unes des autres; cette difficulté fut prompte-

ment surmontée. La lecture se divisa en dix ou douze classes, dont la dernière prenait l'enfant complètement ignorant, et la première le recevait sachant déjà lire couramment. Aussi vous voyez marqués, autour de la vaste salle qui contient une centaine d'enfans, un certain nombre de cercles dont chacun reçoit une classe conduite par un moniteur.

Pour l'écriture et les autres facultés, ils sont encore divisés par classes, et chaque table porte un télégraphe avec son numéro d'ordre, par lequel on l'appelle pour lui commander les diverses exercices. Je dis des *exercices*, et, en effet, rien ne ressemble plus à la manoeuvre militaire que les mouvemens d'une École mutuelle.

Mais comme ces moniteurs sont toujours ceux qui ont le mieux réussi dans la classe supérieure, pendant la semaine précédente, l'amour-propre de leurs camarades piqués d'émulation (c'est à qui sera moniteur), les laisse rarement plus d'une semaine dans leurs fonctions; ils varient donc toutes les semaines à peu près; ce sont les moniteurs particuliers.

Au-dessus de tous ces moniteurs, et leur commandant à tous, au haut de l'estrade, se trouve le moniteur-général, et, au dessus de lui, le maître, qui lui donne ses ordres, et le charge de les faire exécuter rapidement et méthodiquement. Pour mieux vous faire comprendre ceci, je comparerai les élèves d'une École mutuelle aux soldats d'un régiment: les moniteurs particuliers représentant les officiers; le moniteur-général le lieutenant-colonel, et le maître le colonel.

Pour maintenir la discipline au milieu d'un nombre si considérable d'enfans, la plus grande sévérité est indispensable: aussi, le moniteur-général doit-il être inflexible dans les punitions qu'il est de son ressort d'infliger, ou dans les rapports qu'il fait au chef suprême de l'Ecole. Il contracte donc ainsi l'habitude d'une grande fermeté de ca-

ractère. Chaque exercice a son heure réglée, à la minute, toutes les heures de la journée sont comptées, et tout doit se faire avec une exacte précision, aussi le moniteur-général est-il dans toutes ses actions, d'une exactitude méthodique et rigoureuse. Mais comme tout autre enfant, il a ses camarades de choix, ses sympathies; et lorsqu'il lui arrive, dans l'exercice de ses fonctions, d'être obligé de punir un ami, il faut qu'il le fasse sans partialité aucune; il faut qu'il refoule dans son âme son chagrin, et qu'il punisse son ami aussi sévèrement que s'il lui était étranger. Il faut aussi qu'il se tienne en garde contre toute répugnance, toute antipathie, et qu'il ne soit pas plus sévère envers un ennemi qu'envers tout autre; il prend donc en même temps qu'un grand empire sur ses passions, une idée rigoureuse de la justice. Malheur à lui s'il est partial ou injuste! la haine de ses camarades offensés ou opprimés lui rendra ses fonctions aussi pénibles que dangereuses. Il passe sa vie à commander; ne vous étonnez pas de trouver dans sa tenue et dans le ton de ses paroles quelque chose d'un peu raide, de bref et d'impératif.

Ses occupations étant constamment les mêmes, nous vous les dirons en quelques mots: il doit être arrivé le matin avant tous les autres; il commence par mettre en état le cahier d'appel, puis le cahier des bons points; il prépare les livres du maître, règle les cahiers des élèves; et, quand l'heure de l'appel est venue, c'est encore lui qui est chargé de marquer les élèves absens. A lui appartient le soin de vérifier le nombre et l'état des porte-crayons en main, ainsi que des ardoises; à tenir fournie chaque classe des objets qui lui sont nécessaires; enfin, quand les exercices sont commencés, il n'a plus qu'à répéter les commandements du maître, et à voir que la discipline et l'application soient bien maintenues dans chaque classe; à obliger les moniteurs particuliers à bien accomplir leurs devoirs; quand le soir est

arrivé, et que les élèves se sont envolés comme une troupe d'oiseaux, il reste le dernier, et ne sort pas de la classe que tout n'y soit en ordre.

C'est une vie pénible, croyez-le, et qui demande une activité constante et une intelligence précoce. Aussi se trouve-t-il des Écoles mutuelles où ils reçoivent par mois une certaine somme, non seulement à titre d'encouragement, mais encore à titre de rétribution.

Les moniteurs-généraux sont des enfans distingués, et par leur caractère et par leur aptitude. Presque tous les élèves qui ont été revêtus de cette dignité, deviennent quelque chose dans la vie, et s'élèvent au-dessus de la condition de leurs parens.

C'est ce que fit Théodore, dont nous vous parlions en commençant cet article : né de parens bien obscurs et bien pauvres, il ne devait espérer, comme le but le plus heureux qu'il eût à se proposer, que de vivre un jour aux dépens de ses bras en maniant la scie et le marteau; mais il s'est tellement distingué à l'Ecole mutuelle, il a été si souvent moniteur particulier, qu'il est enfin devenu *moniteur-général;* et, après avoir pendant deux ans rempli ses fonctions à la satisfaction de ses camarades et de son chef, il a eu le bonheur de trouver un protecteur dans celui-ci, qui, voulant utiliser au profit de son élève ses heureuses dispositions, et lui préparer un avenir plus heureux et plus doux que celui qui lui était réservé par sa naissance et la condition de sa famille, l'a fait entrer comme petit-clerc chez un avoué de ses amis.

68.

Le Requin.

Ce formidable squale parvient jusqu'à une longueur de plus de dix mètres; il pèse quelquefois plus de cinquante myriagrammes (mille livres), et il s'en faut de beaucoup que l'on ait prouvé

que l'on doit regarder comme exagérée l'assertion de ceux qui ont prétendu qu'on avait pêché un requin du poids de plus de cent quatre-vingt-dix myriagrammes.

Mais la grandeur n'est pas son seul attribut; il a reçu aussi la force et des armes meurtrières; et, féroce autant que vorace, impétueux dans ses mouvements, avide de sang, insatiable de proie, il est véritablement le tigre de la mer. Recherchant sans crainte tout ennemi, poursuivant avec plus d'obstination, attaquant avec plus de rage, combattant avec plus d'acharnement que les autres habitants des eaux, plus dangereux que plusieurs cétacés, qui presque toujours sont moins puissants que lui, inspirant même plus d'effroi que les baleines, qui, moins bien armées, et douées d'appétits bien différents, ne provoquent presque jamais ni l'homme ni les grands animaux; rapide dans sa course, répandu sur tous les climats, ayant envahi, pour ainsi dire, toutes les mers, paraissant souvent au milieu des tempêtes, aperçu facilement par l'éclat phosphorique dont il brille au milieu des ombres des nuits les plus orageuses, menaçant de sa gueule énorme et dévorante les infortunés navigateurs exposés aux horreurs du naufrage, leur fermant toute voie de salut, leur montrant en quelque sorte, leur tombe ouverte, et plaçant sous leurs yeux le signal de la destruction, il n'est pas surprenant qu'il ait reçu le nom sinistre qu'il porte et qui, réveillant tant d'idées lugubres, rappelle surtout la mort dont il est le ministre. Requin est, en effet, une corruption de *requiem,* qui désigne depuis longtemps en Europe la mort et le repos éternel, et qui a dû être souvent, pour des passagers effrayés, l'expression de leur consternation à la vûe d'un squale de plus de trente pieds de longueur, et des victimes déchirées ou englouties par ce tyran des ondes. Terrible encore lorsqu'on a pu parvenir à l'accabler de chaînes, se débattant avec violence au milieu de ses liens, conservant une grande puissance,

lors même qu'il est déjà tout baigné dans son sang, et pouvant d'un seul coup de sa queue répandre le ravage autour de lui, à l'instant même où il est près d'expirer, n'est-il pas le plus formidable de tous les animaux auxquels la nature n'a pas départi des armes empoisonnées? Le tigre le plus furieux au milieu des sables brûlants, le crocodile le plus fort sur les rivages équatoriaux, le serpent le plus démesuré dans les solitudes africaines, doivent-ils inspirer autant d'effroi qu'un énorme requin au milieu des vagues agitées?

Lacépède.

(Nous ajouterons à cette description du requin par M. de Lacépède, le récit suivant, que nous traduisons de l'anglais; nous aimons à croire qu'il intéressera nos jeunes lecteurs.)

Le Requin de l'île de St.-Vincent.

Il y a quelques années que les habitants de l'île de St.-Vincent, une des Petites-Antilles, se trouvaient fort inquiétés par un énorme requin, qui exerçait de grands ravages parmi ceux qui ne savaient pas que ce monstre sous-marin habitait dans ces parages; souvent il se jetait sur les matelots assez imprudents pour se livrer au plaisir de se baigner dans les ondes transparentes du golfe du Mexique.

Pierre-Bleu, — c'est ainsi que les habitants appelaient ce requin — se mettait à l'ordinaire en embuscade derrière un rocher, d'où il se précipitait sur sa proie. Il arrivait rarement que ses victimes pussent sauver leur vie; ou bien, si elles étaient assez heureuses pour ne point périr, elles ne se retiraient des horribles mâchoires du monstre qu'avec un bras ou une jambe de moins.

A la fin Pierre-Bleu devint si audacieux dans ses attaques, que le gouverneur mit sa tête à prix, en faisant proclamer dans l'île que quiconque tuerait Pierre-Bleu, obtiendrait une belle récompense et que si un esclave noir exécutait cet exploit, lui, sa femme et ses enfants seraient déclarés li-

bres. Toutefois, en attendant que ce haut fait pût s'accomplir, le gouverneur défendit à chacun de se baigner près du lieu où l'on savait que séjournait le requin; car c'était justement un endroit de prédilection où les jeunes nègres aimaient à montrer leur adresse à nager et à plonger, et, où, malheureusement, plus d'un de ces infortunés avaient payé de sa vie cette témérité. Cependant personne n'eut le courage de se mettre en guerre ouverte avec Pierre, qui continua ses ravages, à la terreur inexprimable des habitants de l'île.

Personne n'était plus effrayé du voisinage du requin que Mr. Annesley de la Terre-des-Palmiers; aussi avait-il enjoint de la manière la plus expresse à ses deux fils, Henri et Guillaume, de se soumettre à l'ordre du gouverneur et d'éviter de s'approcher de ce dangereux ennemi. Henri, aimable adolescent d'à-peu-près seize ans, obéit gaîment aux ordres de son père, tandis que Guillaume, plus jeune de deux ans, n'aimait guère à être gêné dans ses exercices de natation; il trouvait que c'était une lâcheté que d'avoir peur de Pierre-Bleu. Ces deux jeunes gens se promenaient un jour sur le rivage de la baie, s'amusant à ramasser des coquillages de toutes les couleurs et de toutes les formes, qui se trouvaient en quantité sous leurs pas; enfin, se sentant fatigués, ils s'assirent sur un roc, pour se reposer et contempler les vaisseaux qui étaient à l'ancre dans la baie. „Vois-tu ce vaisseau là-bas, dit Henri à son frère, il est arrivé d'Angleterre hier soir; je crains bien qu'un des matelots de ce navire ne s'avise de se baigner; et si Pierre-Bleu venait à le rencontrer, il lui ferait une mauvaise affaire. Je ne conçois pas que personne n'ait essayé d'en finir avec ce vilain requin, après la belle récompense offerte par le gouverneur.“ — „Quel plaisir pour moi ce serait de tuer Pierre-Bleu!“ s'écria Guillaume en se levant à demi de son siége, „non point pour obtenir la somme d'argent, tu peux m'en croire, Henri, mais pour prouver à papa

quel hardi nautonnier je serai un jour; car je brûle d'être marin, moi.“ — „La plaisanterie est bonne!“ dit Henri, „un petit garçon comme toi voudrait exécuter ce que les hommes faits les plus courageux de l'île n'oseraient entreprendre; vraiment, Guillaume, tu es par trop ambitieux.“ — „Je n'ai pas cru,“ répliqua Guillaume d'un air piqué, „que le courage dépendît d'un certain nombre d'années, comme tu parais vouloir me l'apprendre.“ — „Je ne mets nullement ton courage en question,“ dit Henri, „mais je ne puis m'empêcher de sourire en songeant que toi, Guillaume, tu iras faire une guerre à mort à Pierre-Bleu; j'ai du courage aussi, moi; personne ne me le refusera j'espère, mais je ne me vanterai jamais d'être capable d'une action aussi téméraire.“ — „Je vais t'en donner la preuve sur-le-champ,“ dit Guillaume avec une extrême vivacité et se hâtant de se dépouiller de ses vêtements. „Je vais nager par là, et je braverai Pierre jusque dans son repaire; Mungo m'a appris à plonger sous l'eau, de sorte que je n'ai pas peur de lui.“ — „As-tu donc perdu la tête?“ s'écria Henri en retenant son frère par le bras, et que dira papa, quand il saura que tu désobéis à ses ordres?“ — „Lâche-moi,“ dit Guillaume en colère, „crois-tu donc pouvoir me gouverner, parce que tu es l'aîné?“ En disant ces mots, il se dégage de l'étreinte de son frère et se jette à la mer, tandis que Henri, consterné et stupéfait de l'obstination et de l'imprudence de son frère, reste pour ainsi dire cloué à sa place. Plein d'agitation et d'anxiété, il suivit des yeux le jeune téméraire. Mais qui pourrait décrire l'horreur dont il fut saisi quand il vit le monstre marin s'approcher du malheureux enfant, qui revenait et s'efforçait de gagner le rivage? Les cris déchirants de Henri furent entendus de Mungo, le plus fidèle des esclaves de Mr. Annesley. „Le requin! . . . Guillaume!“ . . . cria Henri, aussitôt que Mungo put l'entendre. Mungo se jeta à l'instant même à la mer; il ne tarda pas

à atteindre Guillaume qu'il enlaça dans ses bras. „Tenez-vous près de moi, mon jeune maître, et ne faites aucun mouvement,“ s'écria Mungo; mais Guillaume voulant aider Mungo à nager étendit ses bras, et au même instant le requin lui enleva le bras droit, justement au-dessus de l'épaule. Guillaume poussa un cri perçant, et Mungo, redoublant ses efforts, espérait gagner le rivage sans autre danger; mais Pierre-Bleu, plus agile que nos nageurs, ouvrit une seconde fois ses mâchoires, happa la jambe du pauvre Mungo, et ce ne furent que les cris et le bruit que firent les gens accourus sur la plage qui parvinrent à effrayer le terrible requin et à lui faire lâcher sa proie.

Cependant M. Annesley avait appris le danger que courait son fils; il courut hors d'haleine vers la baie et arriva au moment où Mungo, tenant Guillaume évanoui dans ses bras, avait atteint le rivage. „Ne pleurez pas, maître!“ dit le fidèle nègre en regardant M. Annesley avec un sourire plein d'affection. Il put à peine déposer Guillaume sur le sable aux pieds de son père que la perte de son sang le plongea dans un profond évanouissement. M. Annesley se hâta de faire donner à ces infortunés tous les secours nécessaires. On transporta Mungo avec les plus grandes précautions dans sa cabane, tandis que Guillaume fut transféré dans la maison de son père. Le docteur, après avoir pansé son bras, lui donna une potion soporifique, et le laissa reposer, en recommandant la plus grande tranquillité. M. Annesley après avoir, par une fervente prière, remercié Dieu d'avoir sauvé la vie à son fils, ordonna au vieux Phillis de ne pas quitter le patient d'une seconde; puis il se retira sans bruit pour aller s'informer de l'état de son fidèle esclave, à qui il avait fait prodiguer tous les soins avec la plus grande sollicitude.

„Phillis“ dit Guillaume d'une voix faible, „y a-t-il quelqu'un d'autre que toi dans la chambre?“ — „Non, maître; mais le docteur a dit: „chut, chut;“ et papa ne veut pas que Guillaume parle,

il l'a défendu.“ — „Mais il faut que je parle“ dit Guillaume, „mon père est-il bien fâché contre moi?“ — „Non, Mr. Guillaume, papa n'est point fâché contre vous; mais il verse beaucoup de larmes; il ne veut voir personne d'autre que son vieux Phillis; il ne veut pas qu'on le voie pleurer; il ne convient pas de pleurer à son âge.“ — „Mais dis-moi, Phillis, je t'en prie, Mungo, n'a-t-il pas été tué par Pierre-Bleu?“ „Non, non, mon maître; Pierre-Bleu n'a attrapé que sa jambe, il n'a pas mangé Mungo tout entier. Mais je vous en prie, Mr. Guillaume, ne parlez plus, vous feriez de la peine à monsieur votre père et à Mr. Henri.“ Guillaume, voyant que Phillis ne répondait à aucune de ses questions, garda le silence, et bientôt après il s'endormit.

Lorsque le nègre Mungo eut recouvré ses sens, il se trouva étendu sur son lit; Letty, son épouse, était assise auprès de lui et pleurait; le docteur venait de panser sa jambe; et bien que le pauvre Mungo se sentît faible et exténué, il ne laissa pas de consoler Letty. „Ne pleure pas, Letty, Mungo sera bientôt rétabli; mais j'espère que M. Guillaume ne mourra pas; Mungo en serait bien affligé.“ — „Non, non, cher Mungo,“ dit Letty, „le docteur a dit que M. Guillaume n'est pas si mal que nous l'avons cru; — mais, je t'en prie, ne dis pas un mot de plus; tiens-toi bien tranquille, sinon tu vas encore te trouver mal.“ Au même instant, M. Annesley entra dans la cabane. „Ah, mon cher et bon maître,“ dit Mungo, „Letty vient de me dire que M. Guillaume ne mourra pas; oh! Mungo est si heureux de ce que Letty lui a dit.“ — „Mon fidèle Mungo,“ dit M. Annesley ému jusqu'aux larmes, „je n'ai pu me livrer au repos avant de venir te remercier d'avoir, au risque de ta propre vie, sauvé celle de mon fils.“ — „Pierre-Bleu n'a pris que ma jambe,“ dit Mungo, qui essayait de sourire; mais au même instant sa blessure lui causait des douleurs aiguës. „Si Mr. Guillaume se rétablit,“ continua-t-il, „Mungo ne

tardera pas non plus à être guéri, et il priera son bon maître d'ordonner à Jean, le charpentier, de lui faire une jambe de bois; car Mungo ne saurait marcher avec une jambe." — „Oui, Mungo, tu auras ce que tu demandes, et tu recevras une preuve plus marquante de ma reconaissance, à laquelle peut-être tu es loin de t'attendre." — „Oh, je vous remercie, mon bon maître," dit Mungo dont les yeux brillaient de joie; „ayez la bonté de dire à Mr. Guillaume de ne pas s'affliger à cause de moi, car je serai bientôt en état de sauter sur une jambe pour aller le voir. — „Je l'espère et le désire bien sincèrement" ajouta M. Annesley. Puis, craignant que le malade ne se fatiguât en parlant trop longtemps, il se leva et quitta la cabane, non sans recommander à Letty d'avoir bien soin de son mari.

Dès que Guillaume fut en état de quitter le lit, M. Annesley, qui lui avait prodigué ses soins avec toute la tendresse d'un père, regarda comme un devoir de rappeler sérieusement à son fils la faute qu'il avait commise, et de lui faire sentir les fâcheuses conséquences qui résultent toujours de la désobéissance aux ordres d'un père. „Tu vois, mon fils, combien de douleurs tu t'es attirées; et ce n'est pas tout, mon enfant; tu seras obligé de renoncer à la carrière de ton choix qui te promettait un si bel avenir. . . . Puis ce pauvre Mungo! je frémis en songeant que tu pouvais avoir à te reprocher sa mort!" Guillaume versa un torrent de larmes; il promit de ne plus jamais se montrer désobéissant et obstiné; après quoi son père lui pardonna sa faute; même, aidé de Henri, il fit tout ce qu'il put pour le calmer, car ce pauvre Guillaume était inconsolable.

La guérison de Mungo fut également rapide; et dès qu'il fut en état de quitter le lit et que le charpentier Jean lui eut fabriqué une jambe de bois, le fidèle nègre sortit appuyé sur son fils César et s'en vint clopin-clopant faire visite à son

jeune maître, à qui l'on n'avait point encore permis de quitter la maison.

L'entrevue fut triste de part et d'autre. Mungo jeta un regard sur le pauvre Guillaume, et apercevant une manche d'habit sans bras, il fondit en larmes. De son côté Guillaume ne put voir la jambe de bois de Mungo sans éprouver des remords terribles. „Ne pleurez pas, Mr. Guillaume," dit Mungo, „Mungo n'est pas si malheureux; voyez, il marche aisément." Et il se mit à clopiner dans la chambre. „Sans doute, nous ne serons guère capable de danser à Noël, mais c'est égal." . . . „Je joue le tambourin, comme vous savez; je ferai danser les autres, je me régalerai d'un verre de grog, nous rirons et je serai aussi heureux que les autres." — „C'est une grande satisfaction pour nous," dit Mr. Annesley, „de te voir supporter ton malheur avec tant de gaieté." — „Oh mon bon maître, je me soucie fort peu de la perte de ma jambe; voyez un peu, je marche aussi bien que si j'avais mes deux jambes. En disant cela, il se promena clopin-clopant dans la chambre, jusqu'à ce que, sa jambe de bois s'étant embarrassée dans la natte, il trébucha et tomba de tout son long sur le plancher. Henri et Guillaume coururent à son secours et le relevèrent. Après l'avoir comblé de présents, ainsi que Letty et leurs petits négrillons, Mr. Annesley renvoya son fidèle nègre et sa famille dans leur demeure.

Dès qu'ils furent partis, Mr. Annesley apprit à ses enfants qu'il avait l'intention de donner la liberté à Mungo et à toute sa famille; c'était, disait-il, la meilleure récompense qu'il pût offrir à cette âme généreuse et intrépide; il ajouta qu'il annoncerait cette nouvelle à Mungo aux fêtes annuelles qui ont lieu après la récolte des cannes à sucre, fêtes qui correspondent à celles que nous célébrons après la moisson des blés ou après les vendanges. Henri et Guillaume étaient ravis de cette communication et attendaient avec impatience

le jour où le brave nègre allait être au comble de la joie.

„Mr. Annesley, mon bon maître,“ dit un jour Mungo à son ami Jean le charpentier, „Mr. Annesley pense que j'ai oublié Pierre-Bleu, parce que je n'en parle plus; mais Mungo va tirer une vengeance éclatante de ce vilain animal.“ — „Eh mais!“ dit Jean, „il est plus furieux que jamais, ce monstre; hier encore il a attrapé un matelot anglais; je voudrais que nous pussions trouver un moyen de nous en débarrasser.“ Mungo garda le silence quelques instants et parut réfléchir; tout-à-coup il s'écrie avec transport: „Maître Jean, je crois avoir trouvé un moyen d'en venir à bout; — — oui, ce moyen est bon . . . — Ah! maître Pierre, vous y passerez! je vous le promets.“ Puis Mungo se lève et se promène en se frottant les mains dans le transport de sa joie. „Allons donc!“ s'écria Jean, „mais de quelle manière t'y prendras-tu?“ Mungo ne voulut pas s'expliquer là-dessus; il pria seulement le charpentier de lui permettre de travailler dans un coin retiré de son chantier; ce que Jean lui accorda avec plaisir. Le nègre se mit aussitôt à l'oeuvre, et quand il eut terminé ses préparatifs, il alla en clopinant trouver M. Annesley, qui le reçut avec son affabilité ordinaire. „Mon maître,“ dit Mungo, „je m'en vais tuer Pierre-Bleu, parce qu'il a enlevé le bras de M. Guillaume et que moi, il m'a privé d'une jambe.“ — „Toi, Mungo, tu veux tuer le requin? je crains bien que ce ne soit une entreprise au-dessus de tes forces. — „Je viens,“ dit Mungo, „supplier mon bon maître de ne pas abandonner Letty et mes pauvres petits enfants, si je venais à périr dans cette entreprise.“

Ce fut en vain que M. Annesley chercha à le détourner de son projet; le nègre voulait absolument tirer sa vengeance du requin et M. Annesley se vit à la fin contraint de lui permettre cette périlleuse entreprise. „Demain,“ dit Mungo, dont les yeux étincelaient de joie, demain si vous des-

cendez sur la plage avec les jeunes maîtres, vous verrez Mungo partir pour son expédition.“

Ce fut avec la rapidité de l'éclair que la nouvelle de la reprise des hostilités entre Mungo et le requin Pierre se répandit dans l'île; et, dès l'aube du jour, une foule immense de curieux, tant noirs que blancs, couvraient le rivage; chacun voulait être témoin du combat. Des acclamations bruyantes retentirent, lorsque Mungo parut avec Jean-le-charpentier; ce dernier roulait devant lui un énorme tonneau, tandis que Mungo, tenant d'une main un grand coutelas et de l'autre un gros paquet de corde, ouvrait la marche.

L'aspect du tonneau excita la plus vive curiosité, et plus d'une tête à chevelure laineuse s'avança pour plonger un regard scrutateur dans l'intérieur de ce grand vase de bois, et ceux qui y réussirent, s'aperçurent qu'il était rempli de harpons, de clous armés de pointes fort aiguës, où étaient accrochées des pièces de porc très grosses et d'autres appas friands, destinés à leurrer le requin.

Mungo, différant à regret le moment de commencer ses opérations, entra dans une petite chaloupe, à laquelle Jean attacha le tonneau; et le nègre, qui dit en souriant qu'il allait donner à Pierre-Bleu son déjeûner, s'éloigna du rivage au milieu des acclamations de la multitude. Mungo, après avoir ramé assez longtemps, regarda autour de lui pour découvrir son ennemi, et l'appelant d'un ton moqueur: „Où êtes-vous donc, maître Pierre? Mungo a une jolie pièce de porc pour vous!“ Mais le requin ne se faisait point voir, et Mungo continua de ramer dans toutes les directions autour de son repaire. Sur le rivage, Mr. Annesley, muni d'un télescope, observait avec anxiété tous les mouvements de son fidèle esclave. Tout-à-coup il s'écrie: „Voilà Pierre-Bleu qui s'avance! . . . Le ciel préserve le pauvre Mungo! . . . maintenant Mungo allonge le câble, il tourne sa chaloupe vers le rivage; . . . le requin le suit avec

rapidité. — „Ah! papa," s'écria Guillaume, tout en larmes, „je ne puis plus rien entendre. — „Du courage, mon cher enfant." . . . Ah! Mungo brandit son grand couteau de chasse . . . il est debout dans sa chaloupe! . . . il se dirige vers nous . . . Saluons-le d'un triple hourrah!" — Guillaume se jeta dans les bras de son frère, tandis que le rivage retentissait d'applaudissements, de salutations et de battements de mains, qui redoublaient à mesure que Mungo approchait du rivage. Le nègre traînait en triomphe le requin derrière lui, tandis que la mer se teignait du sang qui coulait des blessures du monstre. Les mâchoires du requin avaient été percées par les harpons et les pointes de fer du tonneau, dans lequel cet horrible animal, attiré par l'odeur du porc, avait fourré sa tête; et tandis que le léviathan cherchait à se dégager, Mungo avait fait usage de son couteau de chasse avec tant d'adresse, qu'il ne tarda pas à mettre fin à cette lutte. Lorsque l'intrépide nègre fut près d'atteindre le rivage, les spectateurs l'entourèrent en foule pour le féliciter de sa victoire, et ses camarades de même couleur n'étaient pas peu orgueilleux de pouvoir dire qu'un tel acte de bravoure avait été accompli par un des leurs. On vit alors de grands yeux noirs briller d'une joie peu commune et un nombre inouï de rangées de dents, blanches comme des perles, s'étaler d'une oreille à l'autre. „Tu as bien travaillé, Mungo!" s'écria Jean le charpentier. — „Mungo aura sa liberté," ajouta le nègre Pompée. — „Me voici de retour, mon cher maître," dit Mungo, lorsque sa barque toucha le bord; „ah, Mr. Guillaume! Pierre-Bleu ne viendra plus happer nos jambes et nos bras, car le voilà étendu raide mort; il ne bougera plus. Le voyez-vous fixé sur les clous? il ne saurait se mouvoir. Savez vous bien, Mr. Guillaume, que Pierre-Bleu est très friand de la chair de porc? ha! ha!" Et Mungo d'éclater de rire, pour avoir réussi à prendre son ennemi personnel dans un piége.

„Sois le bien-venu, mon brave Mungo,“ dit Mr. Annesley en lui tendant la main, „tu as doublement gagné ta liberté; — toi, ta femme et tes enfants, vous avez cessé d'être esclaves, et c'est moi qui me charge de pourvoir à votre avenir.“ — „Oh mon bon maître!“ s'écria Mungo dans l'effusion de sa reconnaissance, et des larmes de joie sillonnaient ses joues, „oh mon bon maître! vous n'êtes point cruel envers les hommes noirs, vous leur parlez avec bonté, quand ils font une faute; moi je resterai toujours auprès de vous, et mes chers enfants apprendront à lire et ils deviendront de braves garçons et d'aimables jeunes filles. Mais pourquoi pleurez-vous, Mr. Guillaume? Pierre-Bleu est bien mort, croyez-m'en.“

„Je ne veux pas qu'on pleure,“ dit M. Annesley, „car j'entends qu'aujourd'hui soit un jour de congé. Mungo sera le héros de la fête; et bien que tu ne puisses pas danser, mon brave, tu joueras du violon et tu feras danser les autres. Allons! que chacun s'en retourne chez soi et mette ses habits de fête; puis vous viendrez tous dans ma maison, grands et petits, et nous jouerons et danserons toute la nuit.“ Et c'est ce qu'ils firent. Mungo, placé sur une chaise de bambou fort élevée, mania son archet avec une ardeur et une persévérance sans égale, tandis que ses camarades de même couleur faisaient des cabrioles autour de lui, riant et poussant des cris de joie, et se jouant mille tours les uns aux autres, tout en conservant entr'eux un accord, une harmonie parfaite.

Le lendemain M. Annesley fit voir à Mungo la chaumière dont ce dernier allait être l'unique possesseur, et qui contenait tout ce qui pouvait contribuer à son bonheur. Son petit jardin abondait en manioc, en bananes; le champ de riz se trouvait dans l'état le plus florissant; et le porc avait l'air aussi gras et aussi dodu que les petits nègres qui gambadaient autour de la cabane. Mungo continua d'habiter dans le voisinage de

M. Annesley, à qui ce fidèle nègre fut encore redevable du bienfait inestimable d'être instruit, lui et sa famille, dans la religion chrétienne, dont les divins préceptes, auxquels ils obéirent avec joie, leur apprirent à jouir en paix du bonheur qui leur était échu en partage.

Traduit de *Old Volume.*

69.

L'apprenti-imprimeur.

Victor Dutuy, grand et gros garçon de quatorze ans, apprenti compositeur depuis deux ans chez M. Fiéville, imprimeur à Rouen, n'était pas moins franc gamin que tous ses honorables collégues de la même partie. Je ne vous dirai pas non plus que sa toilette était plus soignée, ses manières plus choisies, sa conversation plus recherchée que celle de tous ses camarades. C'était un vrai „*diable de l'imprimerie*" (que les anglais appellent „*printer devil*") dans toute l'acception du mot; cependant, sous cette rude et assez grossière écorce, battait un coeur sensible. Victor s'enthousiasmait à la lecture d'un beau trait; un acte de générosité le transportait; tout ce qui était noble et beau trouvait facilement le chemin de son âme. Ne vous figurez pas pourtant que Victor épanchât ses émotions en phrases plus ou moins sentimentales; le garçon était fort peu exclamatif et phraseur encore moins. „*C'est beau ça!*" s'écriait-il, et là s'arrêtait son expansion. Ou bien: „*Voilà un gaillard qui peut se vanter d'avoir mon estime!*" . . . Et c'était tout. Mais pour ne pas parler beaucoup, Victor ne pensait pas moins. Or, vous saurez que les parents de Victor, sans être riches, étaient de laborieux ouvriers qui vivaient assez bien, et laissaient à leur fils le produit de son travail, produit bien mince encore, avec la seule recommandation d'en faire un bon usage; ils avaient assez de fois éprouvé leur enfant, pour lui donner, sans danger, cette honorable marque de confiance.

Dans la maison qu'habitait la famille de Victor, et dans une chambre, dont les fenêtres donnaient juste en face des croisées de celui-ci, vivait un pauvre jeune homme, dont l'existence singulière, la tournure et les manières étaient de nature à exciter une curiosité moins prompte à s'allumer que celle de notre garçon. Léon, le jeune homme en question, sortait régulièrement tous les jours vers neuf heures du matin, et s'absentait jusque vers cinq heures de l'après-midi; alors, il rentrait chez lui et ne sortait plus que le lendemain à la même heure que la veille. D'un aspect sérieux, quoique doux, d'une politesse constante, mais froide, vis-à-vis de tous ses voisins, Léon ne s'était lié avec aucun d'eux, ce qui contribuait davantage encore à lui attirer leur attention; car les gens du peuple sont généralement communicatifs; ils aiment à se lier entre eux; ils savent qu'à tout instant, ils peuvent avoir besoin l'un de l'autre, et il est mille circonstances où la bonne volonté d'un voisin obligeant n'est pas à dédaigner. La conduite de Léon devait donc leur sembler étrange, et ils se demandaient ce que pouvait être et faire le pâle et sévère jeune homme. Victor n'était pas un des moins empressés de soulever le voile qui couvrait la vie du voisin mystérieux; mais plus naïf et plus hardi que les autres, il ne manquait pas une occasion de s'en approcher. S'il le voyait paraître un moment à sa fenêtre: „Bon jour, M. Léon; vous vous portez bien?“ lui disait-il aussitôt. Si, par hasard, il le rencontrait le dimanche, sortant ou rentrant, il ne manquait pas de phrases toutes faites pour chercher à entamer la conversation: „Il fait bien beau aujourd'hui, M. Léon, est-ce que vous n'irez pas promener un peu: vous restez toujours enfermé chez vous, cela doit nuire à votre santé.“ Le jeune homme souriait avec bienveillance aux avances amicales de Victor, lui répondait en peu de mots, et remontait chez lui, ou quittait sa croisée. Il était évident que ce

jeune homme tenait à ne pas se lier avec aucun de ses voisins.

Plus d'une fois, à une heure avancée de la nuit, Victor avait vu la chambre de Léon encore éclairée, et, à travers les légers rideaux de mousseline, il avait cru l'apercevoir assis à sa table et travaillant. Il n'en fallait pas davantage pour porter au plus haut degré l'intérêt que lui inspirait déjà le jeune homme studieux et rangé; d'autant plus que rien dans sa personne ne respirait l'aisance: „C'est un pauve diable,“ s'était dit Victor, „qui se tue le corps et l'âme à travailler, et qui ne m'a pas l'air du tout bien calé, faudra voir ça un peu“ . . . — Mais comment arriver à la découverte de ce qui l'intéressait si fort; car malgré son éducation imparfaite, il sentait bien qu'il y aurait eu de la bassesse à commettre une indiscrétion, et qu'il pouvait par une imprudente curiosité, se rendre importun à celui qui en était l'objet, et peut-être même lui causer une peine réelle; il se creusait donc inutilement l'esprit et désespérait d'arriver à son but; les circonstances le servirent mieux que ses petits calculs.

Un jour vint où le jeune homme ne sortit pas; chacun s'en étonna; puis un autre jour suivit celui-ci, et un troisième encore; depuis trois jours, on n'avait pas vu Léon, et le coeur de ces bonnes gens s'émouvait d'inquiétude pour le pauvre isolé. Victor, plus que les autres, en éprouvait une véritable peine; il avait pressenti que quelque grand malheur accablait son voisin. Le soir du troisième jour venu, il résolut de mettre un terme à son incertitude: quand toutes les lumières furent éteintes aux divers étages de la maison, il prit sa chandelle et se dirigea vers son voisin. Il frappe . . . Point de réponse . . . Il frappe encore . . . . Même silence . . . Il regarde . . . La clef n'est point sur la porte . . . Quelque chose dit à Victor qu'il ne doit point s'arrêter à la vaine crainte d'affliger le jeune homme; il pousse fortement la porte, dont la serrure, vieille et usée,

cède à ses premiers efforts . . . Il s'avance dans l'intérieur de la chambre . . . Un spectacle affreux s'offre à sa vue . . . Léon est étendu sans connaissance sur son mauvais grabat, et, à la pâleur de ses joues, à la froideur de tout son corps, il est facile de voir qu'il est depuis longtemps dans un dangereux état. Victor sent qu'ici sa bonne volonté est impuissante; il rentre précipitamment chez lui, et avertit son père de ce qu'il vient de faire et de voir. Celui-ci n'hésite pas; en deux minutes, il est habillé et bientôt un médecin, amené par lui, vient donner des soins au pauvre jeune homme. A la première inspection, il déclare que le malade est tombé de faiblesse et d'inanition . . . . D'inanition! s'écrie Victor, lorsqu'il n'avait qu'à parler pour nous voir tous venir à son secours: ce que c'est que l'orgueil! . . . Après une heure de soins empressés, Léon revient à lui; mais il divague; il a le délire . . . . Et des mots, entrecoupés et sans suite, se pressent sur ses lèvres. — „La gloire . . . Vain songe! Mourir si jeune . . . sans avoir rien fait . . . Repoussé partout . . . Pas un éditeur . . . Une oeuvre si complète . . . Le fruit de tant de veilles . . . Périr avec moi . . . Sans avoir vu le jour . . . Et pour être placée au rang des plus belles, . . . il ne manque peut-être à mon oeuvre que de pouvoir être appréciée du public.“ . . . Tels sont les lambeaux de phrases que prononce le jeune homme. — Victor a tout compris. — Léon est un de ces jeunes amants de la gloire, qui la recherchent à tout prix; c'est un auteur, un poète peut-être, qui meurt de faim parce qu'il n'a pas un nom illustre, et qu'aucun éditeur ne veut se donner la peine de lire son oeuvre, ni courir le risque de l'éditer . . .

Le lendemain, le malade va mieux; on peut espérer son retour à la santé; mais la convalescence sera longue et pénible . . . Cependant Victor rentre toujours une heure plus tard et part un heure plus tôt; la famille remarque avec plaisir cet accroissement d'activité et croit que

son enfant songe à augmenter ses petits profits.

Les jours ont fait place aux semaines, et les semaines aux mois; Léon ne s'est pas encore levé de son lit; le premier jour est enfin convenu où il va lui être permis de se remettre peu à peu à ses travaux; ses bons voisins sont venus à son secours, et il ne manque de rien . . . Ils sont tous présents, lorsqu'appuyé sur les bras de madame Dutuy, il se lève et se dirige vers son bureau . . . . Il s'assied, et remue des papiers entassés les uns sur les autres; il cherche avec agitation . . . . Enfin, lorsqu'il semble avoir acquis la preuve que l'objet dont il s'inquiète est disparu; il penche sa tête sur sa poitrine, et des pleurs rares et brûlans coulent le long de ses joues; on s'empresse autour de lui . . . On le questionne . . . Il se lève enfin, et d'une voix forte, quoique pleine de larmes il s'écrie: „J'avais composé un ouvrage, c'était tout mon espoir; pendant ma maladie, mon manuscrit est disparu; on me l'a volé sans doute.“ . . . A ces mots, la porte, entr'ouverte depuis quelques instants, s'ouvre tout-à-coup; c'est Victor. — „On ne vous a pas volé votre manuscrit, M. Léon, parce qu'il n'y a pas de voleurs parmi des braves gens comme nous; mais on vous l'a imprimé, et le voilà, ajoute-t-il en lui remettant un volume tout fraîchement broché. — „Imprimé! Mon ouvrage imprimé!“ — „Et tiré à 1500 exemplaires, M. Léon.“ — „Et quel est l'ange consolateur à qui je dois un tel bienfait?“ — „N'y a pas d'ange là-dedans, M. Léon, c'est votre serviteur.“ — „Quoi! il serait possible! Oh! viens, Victor, bon et généreux enfant, viens que je t'embrasse comme mon meilleur ami, comme mon frère! Je te dois deux fois la vie; car je te devrai peut-être la célébrité.“ — „Cela se pourrait, M. Léon.“ — „Que veux-tu dire?“ — C'est qu'il y a un grand Monsieur noir, qui vient quelquefois à l'imprimerie, et qui dit comme ça que c'est fièrement beau ce qu'il y

a là dedans.“ — Et pendant que Léon considère son volume, l’ouvre à toutes les pages, semble en contemplation devant lui, et recueilli dans un bonheur inexprimable, chacun de questionner Victor . . . . „C’est donc pour ça que tu travailles par jour deux heures de plus depuis deux mois.“ — „Oui, papa; mais je ne suis pas seul, et quand je leur ai conté la chose, les autres ont voulu s’y mettre aussi, et tous les ouvriers y ont travaillé.“ — „Ah! vous êtes tous de braves gens; viens, mon Victor, que je t’embrasse. — Et les imprimeurs?“ — „Ont travaillé une heure de plus aussi.“ — „Mais le papier?“ — „Je gagne 10 sous par jour, je les ai mis; on a fait, pour ce qui manquait, une collecte dans l’atelier, et voilà.“ — „C’est donc bien beau ce livre-là.“ — „Je ne sais pas, moi; mais d’après ce qu’a dit le grand Monsieur noir, dont je vous parlais tout à l’heure, et qui paraît s’y connaître, faut croire que c’est très-beau.“ — „Qu’est-ce que c’est que ce grand Monsieur noir que tu nous dis?“ — „Je ne sais pas non plus; mais il m’a demandé l’adresse de M. Léon et je la lui ai donnée; peut-être qu’il viendra; . . . mais on entre; . . . tenez, c’est justement lui . . . Vous voulez parler à M. Léon? Le voilà, Monsieur.“ — Il ne fallut rien moins que ces paroles pour tirer Léon de l’extase où il était plongé. — „Monsieur, j’ai parcouru votre ouvrage à l’imprimerie; il me paraît aussi bien pensé que bien écrit; je venais vous proposer de m’en rendre l’éditeur, pour la première et la deuxième édition, moyennant 6000 francs.“ Léon accepta avec empressement. . . . Quand l’éditeur fut sorti: „Mon jeune protecteur,“ dit-il à Victor, „comment te témoigner ma reconnaissance? Je sens bien que je ne puis ni ne dois te parler de récompense“ . . . „Eh! vous avez bien raison, M. Léon, je ne vends pas mes services à mes amis, je les donne, et si vous voulez bien me regarder comme votre ami, ce sera ma meilleure récompense.“ Oh! oui, *mon ami,* tu le seras, et

toujours, toi qui m'as ouvert le chemin de la gloire."

Grâce à ce premier ouvrage qui l'a placé au rang qui lui appartenait parmi les écrivains, Léon est devenu un homme célèbre; il est riche aujourd'hui; son ami Victor a acheté, avec la bourse de Léon, un brevet d'imprimeur, et il exerce à son compte.

Il faut voir comme les éditions des oeuvres de M. Léon, imprimées chez Victor Dutuy, sont correctes, élégantes et soignées. Il n'y en a pas qui puisse lutter avec elles pour la beauté des caractères et la netteté du tirage. Victor Dutuy y met tant de zèle, de goût et d'exactitude, qu'il est facile, de voîr qu'il travaille . . . . . *comme pour un ami* . . .

70.

La Vipère de la Martinique.

La grande vipère appelée *Fer-de-lance*, de l'espèce des Trigonocéphales, est un des fléaux les plus terribles des îles des Indes-Occidentales; toutefois on ne la rencontre qu'à la Martinique, à Sainte-Lucie et à Beconya. Comme il est probable que ces îles, purement volcaniques, datent leur origine d'une époque plus récente que celle de l'existence des autres îles, on se demande comment cette vipère y a été introduite. Il existe à la Martinique une tradition qui dit que les Arrénahs, tribu qui habitait les bords de l'Orénoque, voulant se venger des Caraïbes, apportèrent dans leurs îles plusieurs vipères qu'ils avaient cachées dans des calebasses creusées. C'est, du reste, un conte difficile à croire. Si ces vipères ne se trouvent pas dans les autres îles-du-vent, c'est sans doute parce qu'elles y ont été exterminées par d'autres animaux, bien que l'on assure que les serpents de cette espèce ne sauraient vivre que dans les îles où ils se trouvent maintenant. Quoi qu'il en soit, à la Martinique et à St.-Lucie, ces vipères

hantent les marais, les bocages, les bords de la mer et les montagnes. Tantôt on les voit nager, tantôt on les trouve suspendues aux branches des arbres à cent pieds d'élévation, ou se glissant dans les nids des grands oiseaux. En général, la longueur de ce reptile est de cinq pieds, parfois on en trouve qui ont six à sept pieds de long; sa peau est de diverses nuances, mais ordinairement d'une couleur jaunâtre; il a la tête triangulaire, et ses mâchoires sont d'une telle largeur que quand elles s'ouvrent elles forment un angle de 85 dégrés. Cette immense gueule est armée de deux ou de quatre dents terribles, qui, quand l'animal est tranquille, se trouvent dans le fond de la mâchoire, mais qui se redressent dès qu'il se dispose à mordre et à insinuer, dans les plaies qu'il a faites, une humeur venimeuse qui sort d'une bourse placée à la racine de la dent. Bien que la culture des terres se soit progressivement accrue dans ces îles, le nombre de ces dangereux reptiles est loin d'avoir diminué, car la vipère préfère les aliments qu'elle trouve dans les plantations d'arbres fruitiers et de cannes à sucre à ceux qu'elle rencontre dans les forêts non cultivées. D'ailleurs les rats, ces animaux importuns que les Européens ont apportés aux Antilles, se sont multipliés d'une manière si prodigieuse, qu'ils suffisent constamment à la nourriture de ces serpents.

Cette vipère est tellement sauvage qu'à l'instant même où elle aperçoit une personne, elle se redresse et s'élance sur sa victime. Lorsqu'elle se redresse, elle repose sur quatre cercles d'égale grandeur formés par la partie inférieure de son corps; quand elle prend son élan, ces cercles disparaissent tout-à-coup. Une fois que le serpent a exécuté son saut, s'il a manqué son but, il est possible de s'en rendre maître, mais il faut pour cela beaucoup de courage et de dextérité, car si la vipère parvient à se redresser, celui qui l'a attaquée court le plus grand danger d'être mordu.

Souvent aussi cet animal, au lieu de prendre la fuite, a l'audace de poursuivre son ennemi par sauts et par bonds et de ne se montrer satisfait que lorsqu'il a assouvi sa vengeance. Quand ce serpent se redresse, il est d'autant plus redoutable que, dans cette position, il est de la hauteur d'un homme et qu'il est en état de mordre une personne qui se trouverait à cheval. Un jour que M. Moreau de Ionnès traversait à cheval une forêt, sa monture vint à se cabrer; M. Moreau regarda autour de lui pour trouver la cause de la terreur dont son cheval était frappé; soudain il aperçoit une vipère *fer-de-lance* debout dans un buisson de bambous, et il l'entend siffler à plusieurs reprises. Il allait lui tirer un coup de pistolet, mais son cheval était si effrayé qu'il ne put s'en rendre maître de quelques instants. Il aperçut alors à quelque distance un nègre, baigné dans son sang et coupant, avec un mauvais couteau, la chair qui entourait la blessure que venait de lui faire le même serpent. M. Moreau lui dit qu'il allait tuer le serpent; le nègre le pria de ne point le faire, il voulait, disait-il, le prendre vivant afin de s'en servir pour se guérir, d'après les notions superstitieuses que les nègres ont de l'art médical. Le nègre se leva à l'instant même, coupa quelques *lianes*, en fit un lacet, et se plaçant derrière un buisson non loin de la vipère, il chercha à attirer l'attention de l'animal par une espèce de sifflement, et jetant tout-à-coup le lacet sur l'animal, il le serra bien fort et s'assura de son ennemi. Pendant ce temps le venin de la morsure avait commencé à opérer. Sa jambe était extrêmement enflée et le nègre s'endormit dans cet état. Mr. Moreau s'adressa à quelques bûcherons qui se trouvaient dans le voisinage; ils transportèrent le nègre dans la maison de son maître. Ce dernier fit transférer le patient chez un vieil esclave qui avait la réputation de guérir. les morsures de serpents. Mr. Moreau obtint après quelques difficultés d'être ad-

mis dans la cabane du charlatan, afin de voir quelle méthode ce dernier emploierait pour guérir le nègre. Après plusieurs cérémonies superflues, le vieux nègre pansa les blessures, y appliqua une décoction de simples, mais il ne voulut jamais dire quelles étaient les plantes qu'il employait. A en juger d'après le résultat, l'*eupatorium macrophyllum* doit avoir été du nombre. L'esclave médecin se fit ensuite apporter la vipère qui avait mordu le patient; après avoir rendu la liberté à l'animal, il lui adressa la parole, et parut écouter pour entendre sa réponse. M. Moreau fut d'abord alarmé de se trouver en si dangereuse compagnie; toutefois il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on avait arraché au serpent ses dents venimeuses; c'est le vieux nègre qui avait fait cette opération après avoir endormi l'animal au moyen d'une plante; cette plante était sans doute la *Lephrosia toxicaria*, dont on se sert à la Martinique pour engourdir les poissons. Il leva ensuite l'appareil de la blessure, et, s'étant sans doute aperçu que les symptômes n'étaient guère favorables à la guérison, il se refusa à s'occuper plus longtemps du patient, qui, disait-il, avait été mordu par un serpent ensorcelé (envoyé par quelqu'un qui voulait exercer sa vengeance). Alors on envoya chercher un jeune mulâtre qui s'entendait encore mieux à guérir les morsures de serpent. Après s'être rincé la bouche avec du *tafia*, il se mit à sucer les blessures, après les avoir lavées avec du jus de limon. Au départ de M. Moreau, l'état du malade était très-alarmant. Une année entière s'était écoulée avant que M. Moreau de Ionnès revit le nègre; il le trouva assez bien rétabli; il était en état de faire usage de sa jambe; mais le bras était paralysé et il ne put jamais en recouvrer l'usage.

Les effets de la morsure de la vipère dite *fer-de-lance* sont très-divers. L'enflure, les crispations et les assoupissements sont les précurseurs d'une mort instantanée, ou d'une longue maladie, mais

plus fréquemment d'une paralysie partielle ou totale, selon l'état pathologique de la personne mordue, et selon la quantité de venin injectée au moment de la morsure. Les remèdes que l'on emploie varient à l'infini, ce qui prouve que jusqu'à-présent il ne s'en est point trouvé d'assez efficace pour remplacer tous les autres. Les hommes, aussi bien que les animaux, fuient ce reptile redoutable; les oiseaux manifestent pour ce serpent la même aversion qu'ils ont pour les chouettes en Europe; même un petit oiseau, de la famille des *Loxia,* avertit par son cri qu'une de ces vipères se trouve dans le voisinage. Les nègres poursuivent ces reptiles avec le plus grand acharnement, et souvent ils les attaquent avec la plus grande témérité. Quand ils sont parvenus à en tuer un, ils lui coupent la tête et l'enfouient profondément dans la terre, afin que les dents, qui sont dangereuses même après la mort de l'animal, ne puissent plus nuire à personne.

Traduit du *New Monthly Magazine.*

71.

Les quatre Henri.

Un soir comme la pluie tombait à flots, on dit qu'une vieille femme, qui passait dans le pays pour sorcière, et qui habitait une pauvre cabane dans la forêt de Saint-Germain, entendit frapper à sa porte; elle ouvrit et vit un cavalier qui lui demanda l'hospitalité. Elle mit son cheval dans une grange et le fit entrer. A la clarté d'une lampe fumeuse, elle vit que c'était un jeune gentilhomme. La personne disait la jeunesse, l'habit disait la qualité. La vieille femme alluma du feu et demanda au gentilhomme s'il désirait manger quelque chose. Un estomac de seize ans est très avide et peu difficile. Le jeune homme accepta. Une bribe de fromage et un morceau de pain noir sorti de la huche, c'était toute la provision de la vieille.

— Je n'ai rien de plus, dit-elle au jeune gentilhomme, voilà ce que me laisse à offrir aux pauvres voyageurs la dîme, la taille, les aides, la gabelle, le souquet, l'arrière-souquet: sans compter que les manants d'alentour me disent sorcière et vouée au diable pour me voler, en sûreté de conscience, les produits de mon pauvre champ.

— Pardieu, dit le gentilhomme, si je devenais jamais roi de France, je supprimerais les impôts et ferais instruire le peuple.

— Dieu vous entend! répondit la vieille. A ce mot le gentilhomme s'approcha de la table pour manger; mais au même instant un coup frappé à la porte l'arrêta. La vieille ouvrit et vit encore un cavalier percé de pluie, et qui demanda l'hospitalité. L'hospitalité lui fut accordée, et le cavalier étant entré, il se trouva que c'était encore un jeune homme, et encore un gentilhomme.

— C'est vous, Henri? dit l'un.

— Oui, Henri, dit l'autre. Tous deux s'appelaient Henri. La vieille apprit dans leur entretien qu'ils étaient d'une nombreuse partie de chasse, menée par le roi Charles IX, et que l'orage avait dispersée.

La vieille, dit le second venu, n'as-tu pas autre chose à nous donner?

— Rien, répondit-elle.

— Alors, dit-il, nous allons partager. Le premier Henri fit la grimace; mais voyant l'oeil résolu et la prestance nerveuse du second Henri, il dit d'une voix chagrine:

— Partageons donc!

Il y avait, après ces paroles, cette pensée qu'il n'osa dire: Partageons, de peur qu'il ne prenne tout.

Ils s'assirent donc en face l'un de l'autre, et déjà l'un des deux allait couper le pain avec sa dague, lorsqu'un troisième coup fut frappé à la porte. La rencontre était singulière: c'était un gentilhomme, encore un jeune homme, encore un Henri! La vieille se mit à les considérer avec

surprise. Le premier voulut cacher le fromage et le pain, le second les replaça sur la table, et posa son épée à côté. Le troisième Henri sourit.

— Vous ne voulez donc rien me donner de votre souper? dit-il; je puis attendre, j'ai l'estomac bon.

— Le souper, dit le premier Henri, appartient de droit au premier occupant.

— Le souper, dit le second, appartient à qui sait mieux le défendre.

Le troisième Henri devint rouge de colère, et dit fièrement:

— Peut-être appartient-il à qui sait mieux le conquérir.

Ces paroles furent à peine dites, que le premier Henri tira son poignard, les deux autres leurs épées. Comme ils allaient en venir aux mains, un quatrième coup est frappé; un quatrième jeune homme, un quatrième gentilhomme, un quatrième Henri fut introduit. A l'aspect des épées nues, il tire la sienne, et se met du côté le plus faible, et attaque à l'étourdie. La vieille se cache épouvantée, et les épées vont fracassant tout ce qui se trouve à leur portée. La lampe tombe et s'éteint, et chacun frappe dans l'ombre. Le bruit des épées dure quelque temps, puis s'affaiblit graduellement et finit par cesser tout-à-fait. Alors la vieille se hasarde à sortir de son trou, rallume la lampe, et voit les quatre jeunes gens étendus par terre, avec chacun une blessure. Elle les examine; la fatigue les avait plutôt renversés que la perte de leur sang. Ils se relèvent l'un après l'autre, et, honteux de ce qu'ils viennent de faire, ils se mettent à rire et se disent:

„Allons, soupons de bon accord et sans rancune“.

Mais, lorsqu'il fallut trouver le souper, il était par terre, foulé aux pieds, souillé de sang. Si mince qu'il fût, on le regretta. D'un autre côté la cabane était dévastée, et la vieille, assise dans un coin, fixait ses yeux fauves sur les quatre jeunes gens.

— Qu'as-tu à nous regarder? dit le premier Henri, que ce regard troublait.

— Je regarde vos destinées écrites sur vos fronts, répondit la vieille.

— Le second Henri lui commanda durement de les lui révéler; les deux derniers l'y engagèrent en riant. La vieille répondit:

— Comme vous êtes réunis tous quatre dans cette cabane, vous serez réunis tous quatre dans une même destinée. Comme vous avez foulé aux pieds et souillé de sang le pain que l'hospitalité vous avait offert, vous foulerez aux pieds et souillerez de sang la puissance que vous pouviez partager. Comme vous avez dévasté et appauvri cette chaumière, vous dévasterez et appauvrirez la France; comme vous avez été blessés tous quatre dans l'ombre, vous périrez tous quatre par trahison et de mort violente.

Les quatre gentilshommes ne purent s'empêcher de rire de la prédiction de la vieille.

Ces quatre gentilshommes étaient les quatre héros de la ligue, deux comme ses chefs, et deux comme ses ennemis:

Henri de Condé, empoisonné à Saint-Jean-d'Angely par sa femme;

Henri de Guise, assassiné à Blois par les quarante-cinq;

Henri de Valois (Henri III), assassiné par Jacques Clément, à Saint-Cloud.

Henri de Bourbon (Henri IV), assassiné à Paris par Ravaillac.

Frédéric Soulié.

Le Collégien.

Louis de F... à sa mère.

Deux mois sans te voir, bonne petite mère, et deux mois sans t'écrire!... Car tu m'avais même défendu de t'écrire... Tu étais donc bien décidément fâchée contre moi, pour me faire subir une punition comme celle-là? — Quand mon précep-

teur se plaignait de moi, et que tu me menaçais de me mettre au collége, cela me faisait une grande peur; ensuite, mon cousin Edouard me fit aux vacances une si belle peinture du collége, que je n'eus plus d'autre désir que d'en faire partie. Eh bien! le collége ne mérite pas d'inspirer tant de frayeur ni tant d'enthousiasme. — J'y travaille beaucoup plus que chez nous, et je m'y ennuie moins souvent; M. Hervé, notre maître d'études, prétend que c'est même à cause de cela...... Pour moi, il me semble qu'on prend beaucoup trop de soin de ne pas nous laisser le temps de nous ennuyer....... Imagine-toi que, dès cinq heures du matin, nous nous levons au son du tambour...... Tu sais combien j'aimais le tambour! Quand la garde nationale passait, mon précepteur ne pouvait pas m'empêcher de courir à la fenêtre.... Eh bien! aujourd'hui.... je le déteste, le tambour!.... et, juge de mon amusement, ici tout se fait au son du tambour!.... lever, coucher, classes, études, repas.... On est très vif ici: un quart-d'heure pour le lever et la toilette, qui n'est pas toujours des plus soignées; autre quart-n'heure pour déjeûner, de même pour goûter... Tout cela se compte par quarts-d'heure.... Quant aux classes et aux études, c'est autre chose: la plus petite est d'une heure et demie... On ne nous épargne pas le temps des études... Croirais-tu que malgré cela, il m'est arrivé de n'avoir pas le temps de faire mon devoir?... Je suis sûr que tu vas penser que je flâne comme à la maison?.... Oui, un peu dans les commencements (c'est si long deux heures d'études!) mais maintenant, je travaille bien presque tout le temps.... C'est que M. Guérard, notre professeur, est si sévère! Ne vas pas t'imaginer que je ne l'aime pas, au moins! Je l'aime beaucoup, nous l'aimons tous ... — Quand je dis que nous aimons tous M. Guérard, je me trompe: les classes du collége se partagent presque toujours en deux camps opposés qui sont sans cesse en guerre. Dans le premier, se trou-

vent les bons élèves que les autres appellent les *capons;* dans l'autre, ceux que nous appelons les *cancres;* quand il arrive un nouveau, c'est à qui des deux partis l'aura; les travailleurs ne lui épargnent pas les bons avis; les autres ne sont pas *chiches* non plus de belles promesses, auxquelles, en cas d'inutilité, les sottises ne tardent pas à succéder; puis les menaces et les voies de fait; c'est alors qu'il faut *faire ses preuves*, c'est-à-dire, ne pas craindre de rendre un coup de poing pour une claque, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'un des deux en ait assez; alors on est *un brave* et l'on a le droit pour toujours de travailler, si l'on veut. Moi, j'ai hésité entre les travailleurs et les cancres, peut-être même aurais-je pris parti pour ceux-ci (ce n'est pas pour me vanter que je te dis cela), si, me voyant incertain, ils ne m'avaient pas insulté; tu sais que je ne suis pas très patient, je me suis fâché, et l'un d'eux m'ayant frappé, j'ai riposté; nous nous sommes *talochés* (c'est encore un mot du collége); on nous a surpris tous les deux, et nous avons attrapé chacun huit jours de retenue avec un bon *pensum*...

Au collége, il n'est jamais permis d'accuser un camarade: on s'exposerait à recevoir la *schlague* ou l'*Ave Maria.* Toute une classe se laisserait punir, plutôt que de dénoncer un coupable; cela s'appelle recevoir une *punition générale;* les cancres nous en valent comme cela de temps en temps; car outre qu'ils mettent tous leurs soins à ne rien faire, ils s'appliquent par manière de passe-temps à inventer des *farces.* — Dernièrement, par exemple, pendant une belle matinée de juin, nous étions en classe, bien attentifs et bien appliqués, tout-à coup un bourdonnement se fait entendre, nous levons tous les yeux, c'était un hanneton qui, joyeux d'un rayon de soleil, cherchait sa liberté; M. Guérard le prend et le met dehors; mais bientôt deux, trois, quatre hannetons se mettent à voler en bourdonnant, puis vingt, puis cent, puis je

ne sais plus combien..... C'était un bourdonnement à ne plus s'entendre,... et des rires étouffés, ... et des chuchotemens .... Impossible de continuer la leçon..... Toute la classe reçut un *pensum général* et trois jours de *retenue,* personne ne réclama,..... personne ne dénonça le coupable que nous connaissions pourtant bien tous;... lui-même se déclara à la classe du soir, sans y avoir été excité par aucun de nous. Je dois aussi te parler de la *chiperie* et des *chipeurs;* c'est un mot inventé par ces *Messieurs* pour désigner le vol d'objets peu importans, tels que plumes, papier, billes, et même quelquefois des livres. Moi, il me semble que, peu importe la valeur de ce qu'on prend, dès qu'on s'approprie ce qui est à autrui, on vole, et le nom n'y fait rien . . . J'ai déjà eu des querelles à cet égard... Souvent aussi les chipeurs sont des *tricheurs*, des *chicaneurs,* comme nous disons... Il y en a un surtout qui est vraiment extraordinaire pour son entêtement. — Dernièrement, nous jouions aux barres, je le touche, il prétend que non; au coup suivant, je le touche encore, il prétend de nouveau que non; j'étais vexé à la fin; au troisième coup, je le poussai si violemment qu'il en tomba; cette fois, il ne pouvait pas dire non; eh bien! il ne se tint pas pour battu, et prétendit que, parce qu'il était tombé, le coup était nul, car il est de règle chez nous de ne pas *toucher les morts;* je l'avais fait tomber en le poussant, il soutint qu'il avait fait un faux pas... Je ne jouerai jamais avec celui-là. — S'il est de mauvais camarades, il en est aussi de bons, avec qui c'est un plaisir d'être ami; un *interne* du collége doit toujours avoir deux amis: un, dans l'intérieur du collége, avec celui-là il est *fesant* ou *copin;* l'autre, choisi parmi les externes; il y a les externes libres et les externes des pensions qui suivent les cours du collége: c'est parmi les premiers qu'il faut choisir; ceux-là sont notre Providence; car nous sommes si bien enfermés, j'allais dire emprisonnés, si bien

surveillés, qu'il serait sans eux impossible de satisfaire la plus petite fantaisie: partout des regards qui nous suivent; c'est l'*Argus*, je veux dire le censeur, qui rôde partout, le sous-censeur, les maîtres de quartier, dont je te tairai le surnom, tout le monde, jusqu'au *cerbère*, a sa police particulière à exercer sur nous. Tu comprends que le *cerbère*, c'est le portier: pas moyen de faire passer la plus petite lettre, d'introduire la plus petite contrebande; il est là, comme un douanier qui arrête tout au passage. Tu serais peut-être curieuse de savoir ce que c'est qu'un *copin?*.... C'est bien plus qu'un camarade, c'est un ami, presqu'un frère,.... avec qui on partage tout, le bon et le mauvais; on met ensemble son argent, ses billes, ses balles, ses plumes, tout est commun, les exemptions et même les *pensums* (quand on a à peu près la même écriture); c'est agréable, n'est-ce-pas? Moi, j'ai un copin; c'est un petit blond de mon âge, assez triste et pas fort du tout, qui est entré au collége presque comme moi; les autres le taquinaient sans cesse; j'ai pris son parti, et j'ai déclaré que celui qui l'*ennuierait* ne serait pas mon camarade; on ne lui a plus rien dit. On lui en voulait surtout, parce que c'est un *boursier*, et les boursiers ne sont pas aimés au collége. Il m'a témoigné tant d'amitié depuis, que je n'ai pas pu m'empêcher de l'aimer aussi; . . . du reste, c'est un bon élève; il n'attrape jamais de *pensums*, lui, ce qui m'est bien commode, parce que, moi, j'en ai assez souvent, et il m'en fait la moitié, quelquefois tout. Mon copin est très économe, et depuis que nous sommes ensemble, je suis plus riche qu'auparavant; nous avons déjà une masse de billes, de plumes, de copies; il est pour moi, comme toi pour papa, une petite femme de ménage. — Croiras-tu que nous avons ici des élèves qui se font une espèce de métier de protéger leurs camarades. Voici comment cela se pratique entre le *souteneur* et le *bon enfant:* — Tiens, Ernest, tu as là une belle toupie! — Oui:

c'est ma mère qui me l'a envoyée ce matin. — Tu devrais bien me la donner.... — Non: j'y tiens. — Tu n'es donc plus un bon enfant? — Si, mais je veux garder ma toupie. — C'est bien! tu sais que quand on t'attaque, je te défends toujours, mais maintenant tu t'arrangeras comme tu pourras;... je t'abandonne!... Le bon enfant, effrayé de la menace, commence à capituler: — Je te la prêterai tant que tu voudras. — Je ne puis pas venir à chaque instant te l'emprunter. — Eh! bien! je te la donne; mais tu me soutiendras toujours, n'est-ce pas? — Voilà le marché conclu; le bon enfant s'en va les mains vides; et fier d'une protection qu'il croit assurée, il ne manque pas aussitôt de taquiner un de ses camarades, qui le corrige avant qu'il ait pu avertir son protecteur, qui souvent ne prend son parti contre les autres que pour rire, et en se moquant de la bêtise de son protégé. — C'est encore le *bon enfant* que l'on met en avant quand on veut faire quelque bonne farce impunément; on le flatte, on lui répète qu'il n'est pas un capon, qu'il est un *bon enfant*, et le sot se fait punir pour tous les autres qui se moquent ensuite de lui. Il y a aussi une autre espèce d'élèves, appelés les *chiens*, à cause de leur avarice et de leur égoïsme; à ceux-là il ne faut jamais rien demander, au risque d'attraper une réponse telle que celle-ci: — Tiens, ce n'est pas pour les autres que j'ai acheté un canif, moi! — Que chacun se serve de ses affaires! — Je ne demande rien aux autres, moi! — et tout cela dit sur le ton d'un chien qui dispute un os à un autre chien. Je ne t'ai pas encore parlé de l'*infirmerie*, qui joue un si grand rôle au collége. L'infirmerie! c'est là que tendent tous les voeux, tous les efforts des cancres; c'est leur espoir le plus doux! Aller à l'infirmerie, c'est aller en paradis. Là, en effet, on passe la journée entière sans rien faire; bonheur suprême! on se lève deux ou trois heures plus tard que les autres; on se couche plus tôt; on a le lait sucré

le matin, du vin pur quelquefois, une nourriture plus délicate. Le jour où, après mille tentatives inutiles, le cancre entre à l'infirmerie, ce jour là est son jour de triomphe. *Il n'a plus rien à demander aux dieux!* Il traverse fièrement les rangs de ses camarades les *cancres*, qui lui jettent un regard envieux; il est beau, il est grand, il est presque roi, il va à l'infirmerie!

Cependant quand l'infirmier sait son état, tout n'est pas roses pour les faux malades. Je vais te raconter une petite histoire qui te le prouvera.

Un de nos camarades, dont je te tairai le nom par égard pour lui (je l'appellerai Jules), après avoir eu cent fois mal au coeur inutilement, après avoir feint des coliques, des maux de tête affreux, eut enfin le bonheur de se donner une véritable indigestion, un jour de sortie où son père donnait un grand dîner. L'indigestion ne fit son effet que dans la nuit; il réveille tout le monde; le voilà vraiment malade; on le mène à l'infirmerie, il est au comble de ses voeux! on le soigne deux ou trois jours; mais les maux de coeur ne cessent pas; il souffre toujours, à ce qu'il dit du moins. L'infirmier, *vieux renard*, qui connaissait fort bien messieurs les *cancres*, ne fait semblant de rien, il le plaint, lui ordonne le lit, l'abreuve de tilleul, de bouillon de veau, va même jusqu'au clystère tous les matins et tous les soirs: Jules endure tout avec une résignation philosophique; il compte sur sa convalescence, où viendront le lait sucré, le vin pur, les bons morceaux; mais rien: l'infirmier s'apitoie de plus en plus sur la maladie du pauvre garçon; celui-ci finit par avouer tout doucement qu'il se trouve mieux, qu'il se sent quelqu'appétit, qu'il mangerait volontiers un peu.... L'infirmier lui affirme qu'il se trompe, que c'est un appétit factice causé par la fièvre; et il redouble ses condoléances. Deux jours se passent, Jules prétend qu'il est beaucoup mieux, qu'il a faim. L'infirmier s'obstine à lui dire qu'il se trompe, qu'il se croirait coupable de lui don-

ner à manger, que ce serait très dangereux; et tilleul, bouillon de veau, clystères, vont leur train de plus belle.... Jules n'en peut plus; il ne sait comment se tirer d'embarras; il enrage, et jure enfin à l'infirmier qu'il est très bien portant, qu'il est exténué de jeûne, et il lui demande enfin, s'il a l'intention de le faire mourir de faim?... Non, lui répond le vieux renard, et s'il est vrai que vous soyez aussi bien portant que vous le prétendez, je vous permets de descendre à la classe et au réfectoire. Jules vit bien qu'il était pris; il ne se le fit pas répéter; en deux bonds, il fut au réfectoire, où il se précipita sur le premier morceau de pain venu, qui lui sembla un déjeûner succulent: il était pâle et défait à faire pitié! lit, tilleul, bouillon de veau, clystères, avaient duré huit jours: juge un peu de son état! Depuis ce temps, Jules n'a jamais été malade: c'est l'infirmier lui-même qui nous a conté l'histoire devant Jules, aux dépens de qui nous avons bien ri, comme tu peux croire; l'infirmerie a été vide pendant plus d'un mois.

Mais c'est surtout un jour de sortie générale, qu'il est curieux d'examiner l'intérieur d'un collége. Dès le matin, il a pris une tournure particulière: chacun s'arrange suivant qu'il doit sortir ou rester; les *freluquets* (ce sont nos fashionables) ont, dès la veille, fait acheter, par un externe libre, deux sous de pommade à la moëlle de boeuf, et les sous-pieds qui doivent cacher tant bien que mal les bas bleus et les gros souliers; celui-ci se fait un faux-col de papier pour mettre dans sa cravate; celui-là cherche vainement depuis une heure à faire friser ses cheveux raides ou trop courts; tandis qu'un autre s'efforce de faire reluire son soulier en le frottant obstinément sur son mollet, ou bien entr'ouvre son raide uniforme et s'évertue à lui donner une tournure d'habit, en laissant voir sa chemise assez mal plissée. Les figures sont joyeuses, ennuyées ou tristes: joyeuses chez ceux qui doivent sortir tout-à-l'heure; ennuy-

ées chez ceux qui, sans être en retenue, ne peuvent sortir parce que les pauvres garçons n'ont pas de parents dans la ville; ceux-là me font toujours de la peine; tristes chez ceux qui sont aux arrêts. Quand *Cerbère* paraît sur la porte de la cour pour appeler un nom, tous les yeux se tournent vers lui; ce n'est plus Cerbère: c'est Jean, mon bon Jean, tu ne me feras pas attendre, hein? tu seras bien gentil. — Et Jean fait l'important: c'est son jour de revanche; il est très nécessaire de n'être pas mal avec Jean un jour de sortie, il peut faire attendre, et c'est même sitôt fait de dire: „Bien fâché, madame, le pauvre petit est en retenue,“ et de changer ainsi en tristesse la joie d'un pauvre collégien qui attend sa mère: ces choses-là se sont vues. Jean en est quitte pour mettre sa vengeance sur le compte de son zèle: il s'est trompé, c'est une erreur, voilà tout.

Pour moi, petite mère, qui t'attends depuis deux mois, mon coeur palpite bien fort quand Cerbère paraît; je m'imagine toujours que tu m'as pardonné mes torts, et que c'est mon nom que je vais entendre. Mais non! et voilà déjà quatre fois que je pleure quand vient le soir, parce que voilà quatre jours de sortie qui se passent sans que je t'aie embrassée; oh! je donnerais tout ce que j'ai pour te voir seulement passer dans la rue. Dis-le moi, petite mère, n'est-ce pas que dimanche prochain je pourrai t'embrasser! Oh! ce jour-là, quel bonheur! mon Dieu! il me semble que je ne pourrai plus te quitter d'un pas; j'en tremble de joie rien que d'y penser. Viens! viens petite mère, n'est-ce pas que tu ne voudrais pas faire mourir d'inquiétude et d'ennui un enfant qui t'aime tant et que tu aimes bien aussi, j'en suis sûr.

Ton fils,

Louis de F.,

Elève du collége royal de Saint-Louis.

Saillet, Les Enfants peints par eux-mêmes.

Pièce dramatique.

Les prix du Lycée,

ou

Vivent les Vacances!

Drame en deux Actes.

Personnages.

M. d'Olban.
Madame d'Olban convalescente.
Pauline, } *leurs filles.*
Hélène,
Firmin, } *leurs fils, élèves d'un Lycée.*
Charles,
Léon, } *leurs camarades, fils de Madame Clerville.*
Gustave,
Madame Clerville, amie de Madame d'Olban.
Belmont, camarade et ami de Firmin.
Justine, femme de chambre de Madame d'Olban.
Courtois, portier du Lycée.

Le premier acte se passe dans l'intérieur du parloir d'un Lycée.

Acte premier.

Scène I.

Pauline, Hélène, Courtois.

Courtois. Oui, Mademoiselle, je cours appeler vos frères; peut-être ne pourront-ils venir de suite; le jour de la distribution des prix est, au lycée, un jour de si grandes affaires!

Pauline. Allez vite, mon bon M. Courtois, soyez sûr que Firmin et Charles quitteront tout, comme à leur ordinaire, pour venir nous voir. *(Courtois sort; il appelle dans la cour: M. Firmin! M. Charles!)*

Hélène, sautant de joie. La bonne voix que celle de ce brave homme! Charles et Firmin ne tarderont pas à l'entendre; comme ils vont courir! et c'est la dernière fois de cette année que nous les ferons appeler; ce soir, ils seront à la maison, chez nous, avec nous; ah! Pauline, quelle heureuse journée!

Pauline. Oui, ma bonne Hélène, et sur-tout après avoir vu couronner notre cher Firmin; car il aura au moins un prix; tous ses camarades le disent; tu l'as bien entendu hier?

Hélène. Certainement; et je ne cesse de le répéter à maman, qui craint toujours à force de désirer; le maître d'études, les élèves, tout le monde est d'accord sur Firmin, sur son esprit et son application; il est aussi savant qu'il est aimable.

Pauline. C'est bien vrai qu'il est aimable; c'est bien vrai aussi qu'il est presque toujours premier dans sa classe, puisque nous lui voyons presque toujours la croix.

Hélène. Ah! si notre bon Charles avait également un prix.

Pauline. Je le voudrais bien; mais je n'y compte guère: il est, dit-on, si étourdi! Cependant pour faire plaisir à papa et à maman, il est bien capable de s'appliquer toute une matinée. Mais voici nos amis, Léon et Gustave; où sont donc mes frères?

Scène II.

Gustave, Léon, Pauline, Hélène, Justine.

Léon. Charles est occupé à faire sa malle; il y range tous ses régiments.

Gustave. Firmin rend ses livres, et s'en procure de nouveaux; il vous prie de l'attendre deux minutes, et de recevoir, en attendant, ma compagnie.

Pauline. Vous savez bien, M. Gustave, qu'elle nous fait toujours plaisir; nous avons été bien fâchées de ne pas vous rencontrer hier à la promenade avec vos camarades.

Gustave. J'étais resté avec un de mes amis un peu malade; mais j'ai bien su ce que mes camarades vous avaient dit, et je me plais bien à vous l'assurer: votre bon Firmin aura un prix.

Hélène. Cela est-il certain?

Gustave. Mais il n'y a point à cela le moindre doute; nous savons bien, entre nous, quels sont ceux qui ont le plus travaillé; nous nous trompons rarement; nous pourrions vous dire d'avance tout ce que vous aurez le plaisir de voir dans deux heures.

Pauline. Ah! que je suis contente! et papa et maman, qui s'y attendent si bien, comme ils vont être contents!

Hélène. Et Charles, aura-t-il un prix aussi?

Léon. Oui, ma petite demoiselle; mais il ne faut pas le dire; car il veut vous surprendre.

Gustave. Bien! te voilà un beau confident; ces demoiselles seront maintenant bien surprises.

Léon. ..... C'est que je n'y pensais pas .... d'ailleurs je me trompais, je crois ..... oui, oui, je me trompais .... Charles n'aura point de prix.

Gustave. Bon, voilà ton bavardage bien réparé!

Pauline. Ne vous rétractez pas, monsieur Léon; nous ferons semblant de ne pas le savoir; nous aussi, d'ailleurs, nous voulons le surprendre; nous voulons lui chanter ....

Hélène. Bien, Pauline, tu es aussi forte que M. Léon, pour garder un secret.

Pauline. C'est vrai; eh bien, M. Léon, faites comme si vous n'aviez pas entendu; tenez, on est aujourd'hui si troublé par la joie, que l'on ne sait ce que l'on fait ni ce que l'on dit.

Gustave. Vous avez bien raison; depuis ce matin notre lycée ressemble à une petite maison de fous; on va, on revient; on monte au dortoir; on redescend aux études; on se rencontre; on se demande si l'on va en vacances; on n'attend pas la réponse, on court, et puis on saute, on danse, on crie de plaisir: vivent les vacances! vivent les vacances! .... Ah! voici nos bons amis!

Scène III.

Les mêmes, Firmin et Charles.

(Firmin court à Pauline, Charles à Hélène.)

Firmin. Bonjour, mes bonnes chères soeurs!

Pauline, avec la joie la plus vive. Bonjour, et beau jour, et bien heureux jour!

Hélène. Ah! oui, c'est le jour qui vous rend à nous.

Firmin. Mes bonnes chères amies, que vous êtes aimables! et maman, comment se porte-t-elle?

Pauline. De mieux en mieux; mais elle ne peut encore sortir! quel chagrin pour elle de ne pas aller à la distribution des prix!

Hélène. *(elle fait avec ses mains le geste de couronner Firmin et Charles.)* De ne pas voir ....

Firmin, secouant la tête. Oh! elle n'aurait rien vu pour moi.

Charles, d'un ton composé. Moi, je ne dis rien de tout cela.

Hélène. C'est bon! c'est bon!

Pauline, à Firmin. Comment, mon frère, tu parles encore contre notre espérance, contre l'avis

de tous tes camarades; tu nous désoles à plaisir; pourquoi ne veux-tu point nous laisser goûter d'avance la satisfaction....

Firmin. Quoi qu'il arrive, nous aurons celle de nous réunir aujourd'hui, n'est-il pas vrai, ma chère amie?

Pauline. Sans doute.... mais!

Firmin. Ne parlons plus de cela; écoute plutôt le projet que nous avons formé entre nous et nos deux bons camarades, Léon et Gustave.

Pauline et Hélène. Voyons, voyons.

Léon. C'est réellement une idée charmante.

Firmin. Ecoutez; nous allons entrer en vacances: c'est le temps du bonheur pour nous; hé bien, pour le rendre plus parfait, nous voulons en faire aussi un temps de plaisirs et de fêtes pour nos parens; nous voulons leur consacrer nos amusements. Tous les quinze jours nous leur donnerons un petit spectacle composé selon notre âge et selon les acteurs dont nous pouvons disposer; nous jouerons chaque fois deux petits drames que nous prendrons, soit dans l'ancien Ami des Enfans, soit dans un nouvel ouvrage qui porte le même titre; les rôles de petites filles seront remplis par nos soeurs; nous nous partagerons ceux des petits garçons; le désir de plaire à nos chers parents nous rendra bons acteurs.

Pauline, sautant et frappant dans ses mains. Oh! l'heureuse idée! que de plaisir j'entrevois! mais je voudrais qu'il y eût des couplets dans les drames que nous jouerons; c'est si joli lorsque l'on chante à la comédie!

Charles. Oh! oui, nous chanterons, nous chanterons; c'est mon bonheur, moi; je retiens du premier coup toutes les chansons du lycée.

Léon. J'ai bien applaudi à l'idée de Firmin; mais il ne faut pas trahir notre projet; il faut que dans quinze jours nos parens réunis aient tous

les plaisirs de notre petit spectacle, et de plus la surprise.

Hélene. C'est toujours Léon qui recommande la discrétion; et s'il y a un rôle de bavard dans petites pièces, il le jouera si bien!

Léon. Je vous remercie, mademoiselle; et vous, je demanderai que l'on vous donne le rôle le plus joli et le plus malin.

Hélene. C'est bien la même chose.

Pauline. Mais l'apprendras-tu, s'il est bien long?

Hélene. Ne t'en inquiète pas, je te prie.

Firmin. Chacun de nous aura le rôle qui lui conviendra; j'aurai de plus celui de décorateur; j'ai déjà préparé beaucoup de découpures que je vais chercher, pour que vous les emportiez secrètement. Attendez-moi.

Pauline. Reviens de suite.

Firmin. À l'instant.

Scène IV.

Les mêmes, excepté Firmin.

Hélene. Firmin ne pouvait rien imaginer de plus agréable.

Léon. Il n'y a pas de plaisir comme celui de jouer de petites comédies; on s'amuse tant d'abord aux répétitions!

Pauline, avec joie. Et c'est précisément la fête de maman pendant les vacances.

Gustave. C'est aussi ce que Firmin nous a annoncé, et ce qui a décidé le choix des deux premières pièces; nous les lirons demain matin, quand nous serons tous réunis, et Firmin distribuera les rôles.

Pauline. J'aimerais mieux choisir le mien.

Hélene. Et moi aussi.

Gustave. Fort bien! et si vous preniez chacune le même?

Léon. Et si ma soeur Mélanie le voulait aussi?

Pauline. Ah! cela ferait de petites disputes.

Gustave. Qui peut-être ne s'arrangeraient pas de suite; il faut absolument que ce soit le plus raisonnable, et celui qui s'y entend le mieux, qui règle tout cela.

Hélène. Ce doit donc être Firmin. Mais que demande cet élève?

Scène V.

Les mêmes, Belmont.

Gustave. Désires-tu parler à quelqu'un de nous, mon cher Belmont?

Belmont. Je cherchais Firmin; j'espérais le trouver ici: on m'avait dit qu'il était au parloir avec ses soeurs.

Pauline. On vous avait dit vrai, monsieur; il va revenir dans l'instant; il est allé nous chercher quelque chose: si vous voulez l'attendre . . . . .

Belmont. Avec plaisir, mademoiselle. *(à Gustave.)* Ce sont là, sans doute, les deux soeurs de Firmin.

Gustave. Oui, mon ami.

Pauline, le saluant. Monsieur, je vous assure que mon frère a souvent parlé de vous; il vous aime bien.

Belmont, avec chaleur. Et moi, je l'aime! . . . . on ne peut aimer comme je l'aime. Vous ne savez pas combien votre frère est bon . . . . Et il est aussi bien heureux; il me parle sans cesse de la bonté de ses parents.

Gustave. Ah! il a bien raison; ce n'est pas assez pour eux de s'occuper des plaisirs de leurs enfants, ils s'occupent également de leurs jeunes amis.

Léon. L'année dernière, les vacances nous ont offert tous les genres d'amusements; réunions à la campagne, parties de pêche, goûters dans les bois, petits concerts .... et les récoltes des fruits, et les vendanges!

Belmont. Ah! que de douceurs qui me sont inconnues!

Pauline, avec sensibilité. Mon frère nous l'a dit, et nous vous avons plaint avec lui: il est bien fâcheux que votre père n'ait pas de liaisons avec le nôtre; je suis sûre que vous viendriez en vacances chez nous.

Belmont. Ah! c'est là sans doute qu'elles seraient douces, puisque je serais près de Firmin. Si vous saviez, mademoiselle, combien il est désolant de rester ici, et de voir partir tous ses camarades! Pendant l'année, le travail emploie le temps, et le nombre encourage; mais ces tristes vacances, pour ceux qui restent, sont le temps de l'isolement et du chagrin. Ah! combien j'ai souffert l'année dernière!

Pauline, lui tendant la main. Ah! mon cher monsieur, vous me faites bien de la peine.

Belmont. Que vous êtes bonne! ah! oui, vous êtes la soeur de Firmin!

Pauline. Pourquoi tous les parents ne sont-ils pas comme les nôtres? Si vous saviez comme ils sont indulgents! Firmin et Charles n'auraient pas de prix, qu'ils n'en seraient pas moins bien reçus, ni moins tendrement aimés.

Belmont, vivement. Cela est bien vrai, n'est ce pas?

Pauline. Très vrai, je vous l'assure, et c'est ce qui fait que Charles et Firmin désirent si vivement avoir des prix; maman, qui connaît leurs motifs, n'en est que plus heureuse de leurs succès: vous verrez ce soir, monsieur Belmont, vous verrez combien elle sera contente!

Belmont, troublé. Ah! que me dites-vous?

Scène VI.

Les mêmes, Firmin qui porte son bagage.

Firmin. Belmont, viens, je t'en prie.

Belmont. Mon cher Firmin, dans quelle agitation!....

Firmin, avec impatience. Viens, viens, te dis-je. *(Ils s'écartent, parlent bas, et paraissent très animés; ils finissent par sortir.)*

Scène VII.

Les mêmes, excepté Belmont et Firmin.

Pauline. Que se passe-t-il donc entre M. Belmont et mon frère?

Charles. Je le devine peut-être; mais je n'ose pas le dire, parce que je n'en suis pas certain.

Hélène. Oh! je t'en prie, dis-nous ce que tu penses.

Charles. Non, non, on m'accuse trop ensuite d'être indiscret: d'ailleurs vous n'avez qu'à deviner vous-mêmes; mettez-y tout votre esprit.

Pauline. Mais donne-nous du moins quelques idées.

Charles. Le moins que je pourrai. Tenez; vous saurez donc qu'à la composition de la semaine dernière, Firmin, au lieu d'être premier ou second, comme à son ordinaire, a été tout bonnement dernier; tandis que Belmont, qui paraissait malade et accablé de tristesse, n'a fait qu'une composition un peu moins mauvaise que celle de Firmin, il a été avant dernier. Voilà donc Firmin et Belmont voisins en classe, toujours ensemble, et pendant les récréations ne se quittant plus.

Pauline. Quel a pu être le motif de ce redoublement d'affection?

Charles. Vous n'y êtes donc pas encore? Eh bien, écoutez. Nous savions depuis long-temps

au lycée que le père de Belmont avait écrit au proviseur: Gardez mon fils pendant les vacances, s'il n'obtient pas un prix.

Hélène. Je commence à comprendre....

Charles. Eh bien, tais-toi, laisse-moi du moins achever. L'année dernière, Belmont travailla de son mieux; il n'eut point de prix; il n'alla point en vacances; cette année il s'est excédé d'efforts; il tombait malade d'épuisement et de tristesse; Firmin s'est attaché vivement à lui; il nous a tous quittés pour le consoler, l'encourager, l'aider à faire ses versions et ses thêmes. Belmont s'est ranimé; il a gardé cependant un air d'embarras et d'inquiétude; Firmin aussi fait le mystérieux; mais je crois que nous découvrirons ce soir le complot qu'ils ont formé.

Gustave. Si je devine, il me reste à comprendre comment Belmont a pu y consentir.

Pauline. Il est si malheureux! vous ne savez pas d'ailleurs, M. Gustave, combien mon frère est généreux et pressant dans ses prières.

Léon. Ah! nous le connaissons tous! il n'y a pas moyen de lui résister.

Hélène. Et lui sait bien se refuser à tout ce qu'il croit ne pas devoir faire; tenez, le voici; tourmentons-le tant que nous pourrons; je parie que nous ne pourrons point lui arracher son secret.

Scène VIII.

Les mêmes, Firmin, paraissant ému.

Firmin. Allons, mes amis, il faut nous séparer; l'heure du dîner approche, et nous avons encore bien des arrangements à faire.

Pauline. Ah! mon cher Firmin, laisse-moi te le dire tout franchement, je crains que tu ne nous prépares un mauvais tour.

Firmin. Que veux-tu dire? qu'imagines-tu?

Pauline. Que tous ces arrangements dont tu nous parles, et pour lesquels tu sembles n'avoir besoin que de M. Belmont, pourraient bien déranper nos espérances.

Hélene. On nous fait craindre ta générosité.

Firmin. Vous êtes folles; vous n'entendez rien aux affaires d'aujourd'hui.

Pauline. Nous entendons tout au plaisir de voir couronner nos frères.

Firmin. Mais il n'est pas question de cela.

Hélène. Il est question de notre joie, de celle de maman....

Firmin, avec agitation. ....Sans doute, ... la joie de maman serait bien grande si....

Hélène. Laisse-toi gagner, mon cher frère; et s'il en est temps encore, ne sacrifie pas notre plus doux plaisir.

Firmin. Notre plus doux plaisir! .... mais n'est-ce pas de nous réunir ce soir?

Pauline. Réponds positivement, et en un seul mot; auras-tu un prix?

Firmin, embarrassé. .... Un prix!.... non, sans doute, si ma dernière composition n'a pas été bonne .... Mais, tenez, mes chères soeurs, nous n'avons pas le temps de discuter tout cela; voici mes paquets, mes couleurs, mes cartons d'images, mes découpures, prenez tout cela, emportez-le, allez l'enfermer.... Eh bien, vous me refusez cette complaisance! *(Gustave et Charles se font des signes.)*

Et vous, que signifient toutes ces grimaces; est-ce donc vous qui avez mis je ne sais quelles follies dans la tête de ces enfans?

Charles. C'est que ces folies passaient d'abord par notre tête.

Firmin. Monsieur Charles, pourquoi vous mêler de mes affaires?

Charles. Monsieur Firmin, parce qu'on vous aime.

Firmin. Je le sais bien; mais enfin rien n'était moins nécessaire que d'entretenir ces petites filles de nos usages de classe, et d'aller chercher avec elles ce qui peut s'y passer.

Charles, vivement. Comment donc Firmin? est-ce qu'il s'y est passé quelque chose?....

Firmin. Tu m'impatientes! rien ne s'est passé....; rien ne vous regarde ... rien ... *(On entend la cloche....)* Ah! la bien-heureuse cloche! je ne l'ai jamais entendue avec plus de plaisir.

Hélène. Je le crois; elle te délivre de notre curiosité.

Pauline. C'est une curiosité d'amitié, mon cher Firmin.

Firmin. Je le sais, mes bonnes petites soeurs; je ne vous en veux point; ne soyez pas non plus fâchées contre moi; je vous assure que, dans cette circonstance, je ne mérite pas de reproche; c'est tout ce que je puis vous dire.... Allons, allons, n'en parlons plus; prenez nos paquets; cachez nos décorations, mettez tout cela en ordre, et enfermez-le; à ce soir; à ce soir! *(Il sort en courant).*

Charles, à Léon et Gustave. Partons aussi bien vite; la cloche ne sonne plus; à ce soir, mes chères soeurs.

Pauline et Hélène. A ce soir, bon petit Charles.

Léon et Gustave. Sans adieu, Mesdemoiselles.

Pauline. Bonjour, Messieurs; allez, allez, ne vous retardez pas; le censeur vous gronderait. *(Ils sortent.)*

Pauline à Hélène. Allons nous habiller, ma chère amie, et ne disons rien à maman, de ce que Firmin nous a fait redouter.

Hélene. D'ailleurs, il est si bon, que s'il nous fait perdre un plaisir, c'est sûrement pour nous en procurer un autre qui vaudra davantage. *(Elles rassemblent tout ce que Firmin leur a laissé et elles sortent.)*

Fin du premier Acte.

Acte second.

(La scène est chez M. d'Olban; le théâtre représente un salon)

—

Scène I.

Madame d'Olban et Madame Clerville.

Mme d'Olban, assise dans une bergère, en costume de convalescente. Comment, ma chère amie, vous vous privez pour moi d'un aussi doux plaisir que celui d'assister à la distribution des prix! ah! je vous remercie bien de votre sacrifice.

Mme Clerville. Je n'ai point de mérite, ma chère amie; j'ai vu hier votre mari affligé de la privation que vous deviez éprouver aujourd'hui; j'ai résolu de l'adoucir. Il sera bien aise, ainsi que vos bons enfans, de me trouver auprès de vous; leur amitié pour moi s'en augmentera encore. Je crois d'ailleurs que mes deux enfans, Léon et Gustave, n'auront pas de prix, et je ne suis pas fâchée de retarder un peu le moment où j'en aurai la certitude.

Mme d'Olban. Vous êtes aussi franche que bonne. Quant à moi, je ne saurais douter des succès de mon cher Firmin, après l'avoir vu premier presque toute l'année; c'est ce qui rend douloureuse pour moi la privation d'assister à son triomphe.

Mme Clerville. Je le sens, je vous assure; je me rappelle votre bonheur l'année dernière, à pareil jour; je serrai votre main tremblante, je vis briller vos larmes de joie au moment où l'on couronna votre cher Firmin.

Mme d'Olban. Et je vous avais montré combien mon coeur battait en attendant cet heureux instant.

Mme Clerville. Sans doute, en ce moment, il bat encore.

Mme d'Olban. J'en conviens; mais le prix de l'année dernière, et les bonnes places de cette année, me donnent aujourd'hui plus d'espoir que de crainte.

Mme Clerville. Doivent même vous donner de la certitude.

Mme d'Olban. Je n'en ai jamais assez de ce que je désire. Je ne puis oublier d'ailleurs que Firmin a été malade au printemps pendant un mois; le pauvre enfant, que je soignais ici, se désolait du temps qu'il perdait: je n'aurai point de prix cette année, me disait-il en pleurant, et je ne te verrai point aussi heureuse que l'année dernière; je le consolais par ma tendresse; ton zèle, lui répondais-je, te fera regagner le temps perdu; d'ailleurs si tu n'as point de prix, tu sais bien que tu n'en seras pas moins aimé, moins caressé de moi et de ton père.

Mme Clerville. Ah! voilà bien le prix auquel cet aimable enfant est le plus sensible.

Mme d'Olban. Et celui-là ne peut lui être enlevé. Aussi, quoi qu'il arrive, ce jour qui me rend mes enfans, sera pour moi un jour du plus tendre bonheur.

Mme Clerville. Je pense et je sens comme vous; aussi il me serait difficile de dire qui de mes enfans ou de nous, jouit plus vivement des vacances.

Mme d'Olban. Et mes chères petites filles, elles en jouissent d'avance; depuis plusieurs jours elles ne s'occupent que de préparatifs de fête.

Mme Clerville, regardant sa montre. En ce moment, elles doivent être bien heureuses; l'heure m'annonce qu'elles vont nous ramener les héros de ce beau jour.

Mme d'Olban avec joie. Quoi! déjà? ah! ma bonne amie, ne vous trompez-vous pas?

Mme Clerville. Non, non; regardez vous-même.

Scène II.

Les mêmes, Justine. Elle porte les apprêts d'une collation.

Justine. Allons, mesdames, voilà bientôt le beau moment. On entend les fanfares en passant sur la place; mon coeur en tressaille de joie.

Mme d'Olban. Dépêchez-vous, ma chère Justine. Auprès de la collation, placez les caisses de fleurs destinées à Firmin, les cages de serins destinées à Charles: ah! pourquoi ne puis-je arranger tout cela!

Mme Clerville. Restez assise; je vais aider Justine; dirigez seulement nos petits préparatifs. *(Elles prennent quatre caisses d'arbustes, qu'elles placent au fond du théâtre sur une petite estrade; au-dessous, de belles cages d'oiseaux; sur les côtés, de petites tables rondes, couvertes de gâteaux, de fruits et de vases de fleurs.)*

Mme d'Olban. C'est fort bien ainsi. Mais combien mettez-vous de couverts?

Mme Clerville. Nous en mettons dix, c'est le nombre de nos enfans.

Mme d'Olban. Sans doute, mais Firmin nous a annoncé un de ses camarades.

Justine. Si c'est M. Belmont, madame, cela est changé, il ne viendra pas; il m'a assuré lui-même qu'il s'était dégagé auprès de M. Firmin.

Mme d'Olban. Et pourquoi?

Justine. Je ne sais, mais il paraissait bien ému en me parlant ainsi; je n'ai jamais vu d'enfant de son âge dans un pareil état.

Mme d'Olban. Pauvre enfant! il est si malheureux! Deux ans de suite privé d'encouragements et de vacances! mon bon Firmin m'en parle souvent, et avec un tendre intérêt.

Mme Clerville. J'ai connu autrefois son père; je n'approuvais point ses idées; il croyait suppléer aux dispositions de son fils en l'obligeant à des efforts accablants.

Mme d'Olban. C'est une cruelle injustice que d'exiger d'un enfant plus qu'il ne peut faire. Tous ne sont pas nés pour être grands et forts; tous ne sont pas nés pour être intelligents et spirituels.

Mme Clerville. Et le jeune Belmont ne manque, je vous assure, ni d'esprit ni d'intelligence; j'ai écouté quelquefois avec beaucoup de plaisir ses conversations avec mes enfans; il réussirait très bien dans beaucoup de bonnes choses, mais l'étude du latin n'est peut-être pas une de celles pour lesquelles il aurait de la facilité; pourquoi l'y contraindre? ou du moins pourquoi le punir de ce que, malgré ses efforts, il n'obtient point de brillants succès? Nous n'agissons pas ainsi à l'égard de notre bon Gustave. Nous savons d'avance, mon mari et moi, qu'il ne sera jamais très distingué en littérature. Nous n'en sommes mortifiés ni pour nous, ni pour lui. Cela ne l'empêchera pas, non seulement d'être bon et aimable, mais encore d'être plus propre que d'excellents littérateurs à des professions très utiles, par exemple, à celle de militaire, d'administrateur ou de commerçant. Si M. Belmont était raisonnable, il éviterait de se tourmenter lui-même et de tourmenter son fils. Mais il a toujours voulu briller; il veut aussi que son fils brille par son éducation; ce n'est point là le voeu de la tendresse.

Mme d'Olban. Non, non!... mais j'entends du bruit..... *(Elle écoute.)* Justine, ouvrez la fenêtre.... Oui, oui, j'entends les douces voix qui se confondent.... *(On entend les enfans qui parlent à la fois.)* *(Justine sort.)*

Scène III.

Mme d'Olban, Mme Clerville, M. d'Olban conduisant tous les enfans; Firmin, Charles, Hélène, Pauline Léon, Gustave.

(Madame d'Olban se lève en s'appuyant sur le bras de madame Clerville; elle fait un mouvement pour s'avancer; Firmin vole dans ses bras; Charles s'y jette à son tour.)

Mme d'Olban. Mon cher Firmin! mon bon Charles!

Hélène. Elle montre d'une main la couronne de Charles, de l'autre son prix. Regarde, maman, voilà le prix de Charles; voilà sa couronne.

Mme d'Olban, pleurant de tendresse. (Elle embrasse de nouveau Charles.) Mon cher enfant, je ne puis voir encore que toi, que le bonheur de te serrer contre mon coeur.

M. d'Olban. Calme-toi, et assieds-toi, ma chère amie; et vous ici, madame Clerville! ah! que de bonté!

Mme Clerville. Dites de l'amitié. Mais remettons-nous, et essuyons nos larmes pour tout voir.... Hélène nous a montré le prix de Charles; c'est Pauline sans doute qui est chargée de celui de Firmin. *(Moment de silence.)*

Pauline, tristement; elle montre ses mains vides. Je n'en ai point.

(Madame d'Olban regarde avec tendresse Firmin, qui détourne les yeux.)

M. d'Olban. C'est un mécompte que je ne conçois pas, mais dont mon premier soin est de consoler mon cher Firmin. *(Il prend sur la table plusieurs volumes attachés ensemble.)* Tiens, mon cher enfant, voilà le prix que tes parents te donnent pour gage de leur satisfaction. Ce n'est point un triomphe public, il n'en sera pas moins cher à ton coeur, n'est-il pas vrai?

Firmin, pleurant. Mon bon et cher papa!

Mme d'Olban. Oui, mon cher ami, nous sommes bien contents de toi; nous voulons te récompenser de ton travail, dont nous avons la certitude, comme si tu en avais reçu publiquement le témoignage.

Et toi, mon Charles, combien il m'est doux de recevoir ta première couronne, de la placer à côté de celle que Firmin m'apporta l'année dernière!

M. d'Olban. Il donne des livres à Charles. Voilà aussi notre prix, mon bon enfant; continue à en mériter ainsi de deux côtés tous les ans.

Charles. Ah! mon papa, je vous remercie! ma chère maman, que vous êtes bonne!

Pauline, à Firmin. Viens, mon bon ami, voir les orangers qui ont fleuri pour toi.

Hélène, à Charles. Viens, Charles, entendre les petits oiseaux à qui j'ai appris à chanter pour te servir de fanfare. *(Tous les enfans s'éloignent, mais Firmin reste un peu en arrière, et se montre peu attentif à ce que lui disent ses soeurs.)*

Mme d'Olban, à son mari. Explique-moi, mon ami, comment notre cher Firmin a pu aujourd'hui tromper notre attente?

M. d'Olban. J'en suis si étonné que je ne saurais comment te l'expliquer.

Mme d'Olban. Nous serions-nous abusés sur son travail, sur son application?

M. d'Olban. Cela ne peut être, ses notes ont toujours été si bonnes, son professeur nous en a toujours dit tant de bien! et moi-même j'ai suivi ses progrès.

Mme d'Olban. Mes bons amis, nous avons peut-être tous la même idée; Firmin est victime de quelque passe-droit; l'injustice....

Firmin, se rapproche et dit: Non, non, il n'y a point eu d'injustice; je vous le dirais si j'en avais éprouvé; vous m'en consoleriez si bien!

Mme d'Olban. Mais qu'est-ce donc enfin?

Firmin. Ma chère maman, je vous en conjure, ne vous affligez point; je ferai tant d'efforts l'année prochaine, que je suis bien sûr d'avoir deux prix pour remplacer celui-ci.

Mme d'Olban. Tu n'es donc pas plus faible dans ton travail?

Firmin, vivement. Au contraire.

M. d'Olban. Comment donc as-tu été vaincu, et par un des moins forts de tes camarades?

Mme d'Olban. Par qui donc?

M. d'Olban. Par le jeune Belmont.

Mme Clerville. Est-il possible?

Mme d'Olban. La compassion du professeur aura sans doute agi; je lui en parlerai franchement.

Firmin, avec vivacité. Mais non, maman: tenez, ne cherchez point à expliquer tout cela; notre professeur n'y est pour rien; ne lui parlez point; il croirait que je l'accuse; je serais désolé; enfin, ne pensez plus qu'à une chose, à la promesse que je vous fais de payer l'année prochaine votre indulgence et votre bonté.

Mme d'Olban. Elle l'embrasse. Allons, mon cher enfant, n'en parlons plus ....

M. d'Olban. Je suis sûr, en effet, qu'il n'y a pas eu d'injustice; avec ce coeur-là, il l'aurait sentie.

Firmin. Oui, mon papa; je sens même pour mes camarades celles qu'ils éprouvent; mais avec des soutiens tels que vous, les injustices que l'on me ferait ne m'abattraient pas.

Mme d'Olban. Et tu ne nous les cacherais pas?

Firmin. Ah! j'aurais trop besoin de vos consolations.

Mme Clerville. Aimable enfant!

Scène IV.

Lse mêmes, le jeune Belmont.

Firmin, interdit. Que veux-tu, Belmont? viens-tu goûter avec nous?

Belmont, tenant sa couronne et ses livres de prix. Non, non, Firmin; je désire seulement parler à ta maman.

Firmin, vivement. Tais-toi, mon ami, viens dans ma chambre .... Songe aux vacances.

Belmont, le rcpoussant doucement. Non, non, Firmin. *(à madame d'Olban)*: Tenez, Madame, tenez, voilà le prix remporté par votre fils, voilà sa couronne; voilà votre joie que j'avais cru pouvoir

vous ôter; mais non, je ne le ferai pas plus longtemps; il m'en coûte trop de tromper! . . .

Firmin, frappant du pied. Belmont, tout était fait; et tu reviens sur le marché!

Belmont. Oui, j'y reviens, et pour rien au monde, je ne voudrais le tenir.

M. d'Olban. Expliquez vous, mon cher ami, vous nous jetez dans une si grande surprise!

Firmin, voulant parler. Mon papa, c'est inutile . . . . écoutez-moi! . . . .

Belmont. Non, c'est moi, qui dois tout dire . . . . Vous saurez que, d'après la résolution de mon père, je ne devais aller en vacances qu'à la faveur d'un prix. Je faisais tous mes efforts pour monter aux premières places; je ne pouvais y parvenir. Pendant ce dernier mois, n'ayant plus d'espérance, la tristesse m'accablait; je sentais que j'allais être malade; Firmin faisait, pour me soutenir et me consoler, tout ce qui pourrait être imaginé par le plus tendre frère; enfin, la semaine dernière, me voyant au désespoir, et ma composition, encore plus faible qu'à l'ordinaire, ne pouvant que me placer au dernier rang, Firmin a affecté des distractions, de l'étourderie, pendant qu'il faisait la sienne, et à la classe du lendemain l'étonnement a été général, lorsqu'on l'a vu descendre à la place la plus indigne de lui; il a été dernier, et moi avant-dernier. Il a reçu, sans se plaindre, les reproches du professeur et les plaisanteries de nos camarades; mais le soir, après la classe, il m'a pris à part, et, après m'avoir embrassé, il m'a dit du ton le plus pressant: Mon cher ami, je t'en conjure, consens d'avance à ce que je vais te proposer. J'ai hésité quelques moments; mais il me montrait tant d'affection, et il mérite tant de confiance! Je ferai ce que tu voudras, lui ai-je dit. Souviens-toi de ce que tu me promets, a-t-il ajouté, ne le retracte plus. — Non, non, je t'en donne ma parole. — Alors, continuant avec vivacité, nous voilà en classe près l'un de

l'autre, m'a-t-il dit; cette place que mon coeur désirait, je la garderai toute la semaine; vendredi sur-tout je ne la céderai pas; ce jour là, notre composition sera la dernière; c'est celle qui décidera le prix; j'y mettrai toute mon attention, toute mon ardeur; je te la donnerai secrètement sans que personne l'aperçoive; tu la recopieras; tu la feras passer pour la tienne; et c'est moi qui présenterai la tienne, que j'aurai également recopiée secrètement; je ferai si bien, sois-en sûr, mon cher ami, je ferai si bien que tu iras en vacances; juge quel prix je recevrai! — Confondu de tant d'amitié; j'ai voulu repousser ce projet: Firmin s'est désolé, s'est même fâché; il m'a rappelé ma promesse; il m'a entraîné. — Vendredi dernier nous avons composé; l'idée de Firmin s'est exécutée avec adresse; j'ai donné sa composition, il a donné la mienne. En sortant de classe, ses yeux rayonnaient de joie: Jamais, m'a-t-il-dit, je n'ai été aussi content de mon ouvrage; et cet excellent ami me remerciait encore! ..... Je n'ai plus pensé qu'aux vacances et à mon départ. Ce matin, mon professeur m'a rencontré; il m'a félicité avec étonnement; ma joie est alors tombée; j'ai parlé à Firmin; il a exigé que notre projet s'accomplît; j'y ai consenti; j'ai reçu sa couronne, son prix; tous nos camarades étaient stupéfaits; et moi, plein de honte, je ne savais où porter mes regards. J'ai aperçu M. d'Olban; j'ai vu sa tristesse; j'ai pensé à vous, Madame, qui alliez être bien triste à votre tour... Ce malheureux prix me faisait trop souffrir; j'ai résolu de vous l'apporter; je vous supplie de me pardonner l'instant de peine que je vous ai causé; ah! je ne veux pas d'un bonheur ainsi acheté; je resterai au lycée.

M. d'Olban, lui prenant la main avec le plus tendre intérêt. Non, non, mon digne enfant, vous ne resterez point au lycée; vous irez en vacances, et c'est ici, auprès de ce cher Firmin, votre ami, que vous goûterez les plaisirs que vous avez si bien mérités.

Mme d'Olban, tout en pleurs. Je suis si émue, que je ne puis assez vous témoigner mon affection et mon estime; et toi, Firmin, généreux enfant! vous êtes bien dignes l'un de l'autre.

Pauline. Mon cher frère, s'il y avait des prix de bonté, tu aurais le premier.

Mme d'Olban. Ces prix se donnent par la tendresse; la mienne s'en charge.

Firmin. Ah! ma bonne maman!

Mme Clerville. Ce sera un prix bien doux pour Firmin d'avoir près de lui son ami, et de le rendre heureux: nous l'aiderons tous; car nous l'aimons tous après une si touchante démarche.

Belmont. Comment pourrais-je répondre à tant de bonté?

Mme d'Olban. Par votre affection pour nous, mon cher ami, par votre santé, votre gaieté. Hélène, Pauline, vous avez un frère de plus, et c'est Firmin qui vous le donne.

Hélene. Nous allons bien l'aimer, je vous l'assure.

Pauline. J'ai encore un joli serin: ce sera pour lui; je lui apprendrai à dire son nom.

Hélène. Et moi, il me reste deux jolis mirthes à fleur double, que je lui consacrerai.

Léon, montrant Gustave. Nous serons aussi tes amis, Belmont, car nous sommes ceux de toute la famille.

Belmont. Vous me comblez: *(à Firmin)* et je dois tout à ton amitié.

Firmin. Et c'est moi, mon cher ami, qui gagne tout, puisque nous passerons ensemble les vacances.

M. d'Olban. Oui, mes amis, ce que l'on peut gagner de plus doux dans la vie, ce sont de vrais amis; eux seuls en font la consolation et le charme.

Firmin. Qu'ai-je donc sacrifié à cette précieuse acquisition? un peu de gloire!....

Mme d'Olban. Est-ce que tu n'en fais aucun cas, mon cher enfant?

Firmin. Je ne dis point cela; la gloire m'est déjà bien chère, puisque je vous la rapporte; aussi je dois l'avouer en ce moment, j'ai balancé plusieurs jours dans mon projet: ce qui m'a décidé, c'est que j'étais bien certain de passer également mes vacances au sein de ma famille; tiens, mon cher Belmont, ne te fâche point; ce prix-là, s'il avait fallu l'abandonner, rien n'aurait pu m'y déterminer.... et toi, au contraire, tu venais ici me sacrifier tes vacances! tu voulais rester au lycée.... Conviens, mon ami, que tu es plus généreux que moi.

Mme d'Olban. O charme de la candeur et de la bonté! que je suis heureuse d'avoir un tel fils! et qu'il est heureux d'avoir déjà trouvé un tel ami!

Mme Clerville. On ne peut offrir de plus douces récompenses à de si excellents coeurs que les biens mêmes qu'ils viennent d'acquérir, les délices de l'amitié. Je vais écrire à M. Belmont; je lui raconterai le trait qui nous enchante; je le prierai de consentir au bonheur que son fils a si bien mérité; je suis certaine de son approbation.

M. d'Olban. C'est parce que j'en ai également la certitude, que je dis maintenant de tout mon coeur, en mon nom et au nom de mes enfants: Vivent les vacances! *(Tous les enfants répètent à grands cris):*

Vivent les vacances!

Fragments historiques.

72.

L'ambassadeur de Pyrrhus.

Cinéas, ambassadeur de Pyrrhus, se rendit à Rome pour soumettre au sénat les propositions de

paix du roi son maître. Il employa toutes les ressources d'une éloquence astucieuse pour gagner les suffrages des sénateurs, et déjà une partie des membres de cette auguste assemblée, voulant épargner à leur patrie les dangers de la guerre, paraissaient disposés à accepter les propositions de Cinéas. Alors Appius Claudius, déjà chargé d'années et aveugle, qui s'était fait transporter au sénat pour assister à cette négociation importante, se leva et s'écria: „Quoi? faut-il donc qu'après avoir jusqu'à-présent déploré la perte de mes yeux, je désire aujourd'hui être sourd pour ne point entendre les conseils indignes que vous suggère votre lâcheté? Ne vous souvenez-vous plus que naguère vous disiez dans vos discours pompeux, que vous auriez enlevé au macédonien Alexandre la gloire d'être invincible, si jamais il avait paru en Italie! Et aujourd'hui, vous tremblez en présence d'une troupe de Molosses, qui, jadis, ont toujours été vaincus par les Macédoniens? en présence d'un aventurier, qui durant toute sa vie n'a fait que briguer la faveur d'un écuyer de ce même Alexandre?" Appius se prononça dans ce sens, et aussitôt tous les sénateurs convinrent de congédier Cinéas en lui répondant: que les négociations au sujet de la paix ne pourraient être entamées que lorsque Pyrrhus aurait quitté l'Italie. De retour auprès de Pyrrhus, Cinéas se trouvait encore sous l'impression de tout ce qu'il avait vu à Rome. „Le sénat," disait-il, „m'a paru une assemblée de rois, et je crains bien que Pyrrhus n'ait à combattre contre les têtes de l'Hydre de Lerne."

73.

Xerxès sur les bords de l'Hellespont.

Lorsque l'armée des Perses fut rassemblée le long de la côte de l'Hellespont, Xerxès fit placer son trône sur le haut d'une montagne pour jouir avec orgueil du spectacle de ses vaisseaux qui

couvraient la mer et de ses troupes innombrables dont la terre était surchargée. Puis tout-à-coup il versa un torrent de larmes en pensant que, de tant de milliers d'hommes, il n'en resterait pas un dans cent ans. Artabaze lui dit alors: „Puisque la vie des hommes est si courte, les rois devraient la rendre heureuse, au lieu de l'abréger par tant de guerres injustes et inutiles.“ — „Eh quoi!“ répliqua Xerxès, „en voyant tant de forces, doutez-vous encore du succès de cette entreprise?“ — „Oui,“ répondit Artabaze: „deux craintes surtout m'occupent sans cesse; l'une vient de ce nombre immense de soldats qu'aucun pays ne pourra nourrir; l'autre est causée par cette quantité innombrable de vaisseaux qui ne rencontreront nulle part de ports assez vastes pour les recevoir et les abriter.“ Il donna ensuite beaucoup de sages conseils au roi, entre autres celui de ne point employer les Ioniens dans cette guerre, parce que leur origine grecque devait inspirer une juste défiance. Xerxès ne suivit pas ses avis.

On fit construire un pont de bateaux sur l'Hellespont, qu'on nomme aussi le détroit de Gallipoli: ce pont avait un quart de lieue de long; il fut brisé par une violente tempête. Xerxès furieux commanda qu'on donnât trois cents coups de fouets à la mer et qu'on y jetât des chaînes de fer. Il lui disait dans ses imprécations: „Perfide élément, ton maître te punit pour l'avoir outragé; mais, malgré ta résistance, il saura bientôt traverser tes flots.“

Après avoir fait couper la tête aux entrepreneurs du pont, il en fit construire deux autres, l'un pour l'armée, l'autre pour les bagages. Lorsqu'ils furent achevés, on les couvrit de fleurs et de branches de myrte. Xerxès, ayant fait des libations et des prières au soleil, jeta dans la mer un cimeterre, des vases et des coupes d'or. Il traversa enfin l'Hellespont et son passage dura sept jours.

74.

Léonidas aux Thermopyles.

Léonidas pressait sa marche; il voulait par son exemple retenir dans le devoir plusieurs villes prêtes à se déclarer pour les Perses; il passa par les terres des Thébains, dont la foi était suspecte, et qui lui donnèrent néanmoins quatre cents hommes, avec lesquels il alla se camper aux Thermopyles.

Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et les régions voisines.

Le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot: il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer et des rochers presque inaccessibles qui terminent la chaîne des montagnes connues sous le nom d'Oëta.

Léonidas plaça son armée auprès du bourg d'Anthéla, rétablit le mur des Phocéens, et jeta en avant quelques troupes pour en défendre les approches. Mais il ne suffisait pas de garder le passage qui est au pied de la montagne: il existait sur la montagne même un sentier qui commençait à la plaine de Trachis, et qui, après différents détours, aboutissait au bourg d'Alpénus. Léonidas en confia la défense aux mille Phocéens, qu'il avait avec lui, et qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont Oëta.

Ces dispositions étaient à peine achevées que l'on vit l'armée de Xerxès se répandre dans la Trachinie et couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes. A cet aspect les Grecs délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre. La plupart des chefs proposaient de se retirer à l'isthme: mais Léonidas ayant rejeté cet avis, on se contenta de faire partir des courriers pour presser le secours des villes alliées.

Alors parut un cavalier perse, envoyé par Xerxès pour reconnaître les ennemis. - Le poste avancé des Grecs était ce jour-là composé de Spartiates: les uns s'exerçaient à la lutte; les autres peignaient leur chevelure; car leur premier soin, dans ces sortes de dangers, est de parer leurs têtes. Le cavalier eut tout le loisir d'en approcher, de les compter, de se retirer, sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui dérobait la vue du reste de l'armée, il ne rendit compte à Xerxès que des trois cents hommes qu'il avait vus à l'entrée du défilé.

Le roi, étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquième, il écrivit à Léonidas: „Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce.“ Léonidas répondit: „J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir.“ Une seconde lettre du roi ne contenait que ces mots: „Rends-moi tes armes.“ Léonidas écrivit au-dessous: „Viens les prendre.“

Xerxès, outré de colère, fait marcher les Mèdes et les Cessiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie et de les lui amener sur-le-champ. Quelques soldats courent à Léonidas, et lui disent: „Les Perses sont près de nous.“ Il répond froidement: „Dites plutôt que nous sommes près d'eux.“ Aussitôt il sort du retranchement avec l'élite de ses troupes et donne le signal du combat. Les Mèdes s'avancent en fureur: leurs premiers rangs tombent percés de coups; ceux qui les remplacent éprouvent le même sort. Les Grecs pressés les uns contre les autres, et couverts de grands boucliers, présentent un front hérissé de longues piques. De nouvelles troupes se succèdent vainement pour les rompre. Après plusieurs attaques infructueuses, la terreur s'empare des Mèdes; ils fuient, et sont relevés par le corps des dix mille Immortels que commandait Hydarnès. L'action devint alors plus meurtrière. La valeur était peut-être égale de part et d'autre; mais les Grecs avaient

pour eux l'avantage des lieux et la supériorité des armes. Les piques des Perses étaient trop courtes, et leurs boucliers trop petits; ils perdirent beaucoup de monde, et Xerxès, témoin de leur fuite, s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, et craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xerxès désespérait de forcer le passage. L'inquiétude et la honte agitaient son âme orgueilleuse et pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons, nommé Epialtès, vint lui découvrir le sentier fatal par lequel on pouvait tourner les Grecs. Xerxès, transporté de joie, détacha aussitôt Hydarnès avec le corps des Immortels. Epialtès leur sert de guide: ils partent au commencement de la nuit; ils pénètrent dans le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, et parviennent vers les lieux où Léonidas avait placé un détachement de son armée.

Hydarnès le prit pour un corps de Spartiates; mais rassuré par Epialtès qui reconnut les Phocéens, il se préparait au combat, lorsqu'il vit ces derniers, après une légère défense se réfugier sur les hauteurs voisines. Les Perses continuèrent leur route.

Pendant la nuit, Léonidas avait été instruit de leur projet par des transfuges échappés du camp de Xerxès; et, le lendemain matin, il le fut de leurs succès par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étaient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur était pas permis de quitter un poste que Sparte leur avait confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneraient point les Spartiates; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent

le même parti; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant Léonidas se disposait à la plus hardie des entreprises: „Ce n'est point ici," dit-il à ses compagnons, „que nous devons combattre: il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler, ou périr au milieu de son camp." Les soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant: „Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton." Toutes ses paroles laissaient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié: il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. „Nous ne sommes pas ici," lui disent-ils, „pour porter des ordres, mais pour combattre;" sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès, qui avait déjà pris la fuite: ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses, ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée; et périssaient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'en-

lever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite; et après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéa: ils s'y défendirent encore quelques moments, et contre les troupes qui les suivaient, et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit — — —

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante: il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur faiblesse.

Barthélemi, Voyage du jeune Anacharsis.

75.

Pierre l'Ermite prêchant la première croisade.

La gloire de délivrer Jérusalem appartenait à un simple pélerin, qui ne tenait sa mission que de son zèle, et n'avait d'autre puissance que la force de son caractère et de son génie. Quelques-uns donnent à Pierre l'Ermite une origine obscure; d'autres le font descendre d'une famille noble de Picardie; tous s'accordent à dire qu'il avait un extérieur ignoble et grossier. Né avec un esprit actif et inquiet, il chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude, les lettres, le métier des armes, le célibat, le mariage, l'état ecclésiastique ne lui avaient rien offert qui pût remplir son coeur et satisfaire son âme ardente. Dégoûté du monde et des hommes, il se retira parmi les cénobites les plus austères. Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude, exaltèrent son imagination. Dans ses visions, il entretenait un com-

merce habituel avec le ciel, et se croyait l'instrument de ses desseins, le dépositaire de ses volontés. Il avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacle, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile; lorsqu'il parlait, les passions dont il était agité animaient ses gestes et ses paroles et se communiquaient à ses auditeurs; rien ne résistait ni à la force de son éloquence, ni à l'entraînement de son exemple. Tel fut l'homme extraordinaire qui donna le signal des croisades et qui, sans fortune et sans renommée, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à ébranler l'Occident pour le précipiter tout entier sur l'Asie.

Le bruit des pélerinages en Orient fit sortir Pierre de sa retraite; il suivit dans la Palestine la foule des Chrétiens qui allaient visiter les saints lieux. A l'aspect de Jérusalem, il fut plus ému que tous les autres pélerins; mille sentiments contraires vinrent agiter son âme exaltée. Dans cette ville, qui conservait partout les marques de la miséricorde et de la colère de Dieu, tout enflamma sa piété, irrita sa dévotion et son zèle, le remplit tour-à-tour de respect de terreur et d'indignation. Après avoir suivi ses frères sur le calvaire et au tombeau de Jésus-Christ, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem. Les cheveux blancs de Siméon, sa figure vénérable, et surtout la persécution qu'il avait éprouvée, lui méritèrent toute la confiance de Pierre: ils pleurèrent ensemble sur les maux des chrétiens. L'Ermite, le coeur ulcéré, le visage baigné de larmes, demanda s'il n'était point de terme, point de remède à tant de calamités. „O le plus fidèle des chrétiens," lui dit alors le patriarche, „ne voyez vous pas que nos iniquités nous ont fermé l'accès de la miséricorde du Seigneur? L'Asie est au pouvoir des Musulmans; tout l'Orient est tombé dans la servitude; aucune puissance de la terre ne peut nous secourir." A ces mots, Pierre interrompit Siméon, et lui fit entendre que les guerriers de

l'Occident pourraient être un jour les libérateurs de Jérusalem. „Oui, sans doute,“ répliqua le patriarche; „quand la source de nos afflictions sera comblée, quand Dieu sera touché de nos misères, il amollira le coeur des princes de l'Occident et les enverra au secours de la ville sainte.“ A ces mots Pierre et Siméon ouvrirent leur âme à l'espérance et s'embrassèrent en versant des larmes de joie. Le patriarche résolut d'implorer par ses lettres le secours du pape et des princes de l'Europe; l'Ermite jura d'être l'interprète des Chrétiens d'Orient et d'armer l'Occident pour leur délivrance.

Après cet entretien, l'enthousiasme de Pierre n'eut plus de bornes; il fut persuadé que le ciel lui-même l'avait chargé de venger sa cause. Un jour qu'il était prosterné devant le Saint-Sépulcre, il crut entendre la voix de Jésus-Christ qui lui disait: „Pierre, lève-toi; cours annoncer les tribulations de mon peuple; il est temps que mes serviteurs soient secourus et les saints lieux délivrés.“ Plein de l'esprit de ces paroles, qui retentissaient sans cesse à son oreille, chargé des lettres du patriarche, il quitte la Palestine, traverse les mers, débarque sur les côtes d'Italie, et va se jeter aux pieds du pape. La chaire de Saint-Pierre était alors occupée par Urbain II, qui avait été le disciple et le confident de Grégoire et de Victor. Urbain embrassa avec ardeur un projet dont ses prédécesseurs avaient eu la première pensée; il reçut Pierre comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de Jérusalem.

L'ermite Pierre traversa l'Italie, passa les Alpes et la plus grande partie de l'Europe, embrasant tous les coeurs du zèle dont il était dévoré. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grosse corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtements était un

spectacle pour le peuple; l'austérité de ses moeurs, sa charité, la morale qu'il prêchait, le faisaient révérer comme un saint.

Il allait de ville en ville, de province en province, implorant le courage des uns, la pitié des autres; tantôt il se montrait dans la chaire des églises, tantôt il prêchait dans les chemins et sur les places publiques. Son éloquence était vive et emportée, remplie de ces apostrophes véhémentes qui entraînent la multitude. Il rappelait la profanation des saints lieux et le sang des chrétiens versé par torrents dans les rues de Jérusalem; il invoquait tour-à-tour le ciel, les saints, les anges, qu'il prenait à témoin de la vérité de ses récits; il s'adressait à la montagne de Sion, à la roche du Calvaire, au mont des Oliviers, qu'il faisait retentir de sanglots et de gémissements.

Quand il ne trouvait plus de paroles pour peindre les malheurs des fidèles, il montra aux assistants le crucifix qu'il portait avec lui; tantôt il se frappait la poitrine et se meurtrissait le sein, tantôt il versait un torrent de larmes. Le peuple se pressait en foule sur les traces de Pierre. Le prédicateur de la guerre sainte était partout reçu comme un envoyé de Dieu, on s'estimait heureux de toucher ses vêtements; le poil arraché à la mule qu'il montait était conservé comme une sainte relique. A sa voix les différends s'apaisaient dans les familles, les pauvres étaient secourus, la débauche rougissait de ses excès; on ne parlait que des vertus de l'éloquent cénobite; on racontait ses austérités et ses miracles; on répétait ses discours à ceux qui ne les avaient point entendus et qui n'avaient pu s'édifier par sa présence.

Souvent il rencontrait dans ses courses des Chrétiens de l'Orient, bannis de leur patrie et parcourant l'Europe en demandant l'aumône. L'Ermite Pierre les présentait au peuple comme des témoignages vivants de la barbarie des infidèles; en montrant les lambeaux dont ils étaient couverts, le saint orateur s'élevait avec violence contre leurs

bourreaux. A ce spectacle, les fidèles éprouvaient tour-à-tour les plus vives émotions de la pitié et toutes les fureurs de la vengeance; tous déploraient dans leur coeur les malheurs et la honte de Jérusalem. Le peuple élevait la voix vers le ciel pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur sa ville chérie; les uns offraient leurs richesses, les autres leurs prières: tous promettaient de donner leur vie pour la délivrance des saints lieux.

Michaud, Histoire des Croisades.

76.

Prise de Jérusalem par les croisés.

Le jeudi 14 juillet 1099, dès que le jour parut, les clairons retentirent dans le camp des chrétiens; tous les croisés volèrent aux armes, toutes les machines s'ébranlèrent à la fois; des pierriers et des mangonneaux vomissaient contre l'ennemi une grêle de cailloux, tandis qu'à l'aide des tortues et des galeries couvertes, les béliers s'approchaient du pied des murailles. Les archers et les arbalétriers dirigeaient leurs traits contre les Sarrazins qui gardaient les murs et les tours; des guerriers intrépides, couverts de leurs boucliers, plantaient des échelles dans les lieux où la place paraissait offrir moins de résistance. Au midi, à l'orient et au nord de la ville, les tours roulantes s'avançaient vers le rempart au milieu du tumulte et parmi les cris des ouvriers et des soldats. Godefroy paraissait sur la plus haute plate-forme de sa forteresse de bois, accompagné de son frère Eustache et de Baudouin du Bourg. Il animait les siens par son exemple. Tous les javelots qu'il lançait, disent les historiens du temps, portaient la mort parmi les Sarrazins. Raymond, comte de Toulouse, Tancrède, le duc de Normandie, le comte de Flandre, combattaient au milieu de leurs soldats; les chevaliers et les hommes d'armes, animés de la même ardeur, se pressaient dans la

mêlée et couraient de toutes parts au-devant du péril.

Rien ne peut égaler la force du premier choc des chrétiens; mais ils trouvèrent pourtant une résistance opiniâtre. Les flèches et les javelots, l'huile bouillante, le feu grégeois, quatorze machines que les assiégés avaient eu le temps d'opposer à celles de leurs ennemis, repoussèrent de tous côtés l'attaque et les efforts des assaillants. Les infidèles, sortis par une brèche faite à leur rempart, entreprirent de brûler les machines des assiégeants, et portèrent le désordre dans l'armée chrétienne. Vers la fin de la journée, les tours de Godefroy et de Tancrède ne pouvaient plus se mouvoir; celle de Raymond tombait en ruines. Le combat avait duré douze heures sans que la victoire parût se décider pour les croisés; la nuit vint séparer les combattants. Les chrétiens rentrèrent dans leur camp en frémissant de rage et de douleur; les chefs, et surtout les deux Robert, ne pouvaient se consoler de ce que *Dieu ne les avait point encore jugés dignes d'entrer dans la ville sainte et d'adorer le tombeau de son fils.*

La nuit se passa de part et d'autre dans les plus vives inquiétudes; chacun déplorait ses pertes et tremblait d'en essuyer de nouvelles. Les Sarrazins redoutaient une surprise; les croisés craignaient que les Sarrazins ne brûlassent les machines qu'ils avaient laissées au pied des remparts. Les assiégés s'occupèrent sans relâche de réparer les brèches faites à leurs murailles; les assiégeants de mettre leurs machines en état de servir pour un nouvel assaut. Le jour suivant ramena les mêmes combats et les mêmes dangers que la veille.

Les chefs cherchaient par leurs discours à relever le courage des croisés. Les prêtres et les évêques parcouraient les tentes des soldats en leur annonçant les secours du ciel. L'armée chrétienne pleine d'une nouvelle confiance dans sa victoire, parut sous les armes, et s'avança en silence vers

les lieux de l'attaque, tandis que le clergé marchait en procession autour de la ville.

Le premier choc fut impétueux et terrible. Les chrétiens, indignés de la résistance qu'ils avaient trouvée la veille, combattaient avec fureur. Les assiégés, qui avaient appris l'arrivée d'une armée égyptienne, étaient animés par l'espoir de la victoire; des machines formidables couvraient leurs remparts. On entendait de tous côtés siffler les javelots; les pierres, les poutres lancées par les chrétiens et les infidèles, s'entrechoquaient dans l'air avec un bruit épouvantable, et retombaient sur les assaillants. Du haut de leurs tours les musulmans ne cessaient de jeter des torches enflammées et des pots à feu. Les forteresses de bois des chrétiens s'approchaient des murailles au milieu d'un incendie, qui s'allumait de toutes parts. Les infidèles s'attachaient surtout à la tour de Godefroy, sur laquelle brillait une croix d'or, dont l'aspect provoquait leurs fureurs et leurs outrages. Le duc de Lorraine avait vu tomber à ses côtés un de ses écuyers et plusieurs soldats. En butte lui-même à tous les traits de l'ennemi, il combattait au milieu des morts et des blessés et ne cessait d'exhorter ses compagnons à redoubler de courage et d'ardeur. Le comte de Toulouse, qui attaquait la ville au midi, opposait toutes ses machines à celles des Musulmans; il avait à combattre l'émir de Jérusalem, qui animait les siens par ses discours, et se montrait sur les murailles, entouré de l'élite des soldats égyptiens. Vers le nord, Tancrède et les deux Robert paraissent à la tête de leurs bataillons. Immobiles sur leur forteresse roulante, ils se montraient impatients de se servir de la lance et de l'épée. Déjà leurs béliers avaient, sur plusieurs points, ébranlé les murailles derrière lesquelles les Sarrazins pressaient leurs rangs, et s'offraient comme un dernier rempart à l'attaque des croisés.

Au milieu du combat, deux magiciennes parurent sur les remparts de la ville, conjurant,

disent les historiens, les éléments et les puissances de l'Enfer. Elles ne purent éviter la mort qu'elles invoquaient contre les chrétiens, et tombèrent sous une grêle de traits et de pierres. Deux émissaires égyptiens, venus d'Ascalon pour exhorter les assiégés à se défendre, furent surpris lorsqu'ils cherchaient à rentrer dans la ville. L'un d'eux tomba percé de coups; l'autre, après avoir révélé le secret de sa mission, fut lancé à l'aide d'une machine, sur les remparts de la ville.

Cependant le combat avait duré la moitié de la journée sans que les croisés eussent encore aucun espoir de pénétrer dans la place. Toutes leurs machines étaient en feu; ils manquaient d'eau et surtout de vinaigre, qui seul pouvait éteindre l'espèce de feu lancé par les assiégés. En vain les plus braves s'exposaient aux plus grands dangers pour prévenir la ruine des tours de bois et des béliers; ils tombaient ensevelis sous des débris, et la flamme dévorait jusqu'à leurs boucliers et leurs vêtements. Plusieurs des guerriers les plus intrépides avaient trouvé la mort au pied des remparts: un grand nombre de ceux qui étaient montés sur les tours roulantes avaient été mis hors de combat; les autres, couverts de sueur et de poussière, accablés sous le poids des armes et de la chaleur, commençaient à perdre courage. Les Sarrazins, qui s'en aperçurent, jetèrent de grands cris de joie. Dans leurs blasphêmes, ils reprochaient aux chrétiens d'adorer un Dieu, qui ne pouvait les défendre. Les assaillants déploraient leur sort et, se croyant abandonnés par Jésus-Christ, restaient immobiles sur le champ de bataille.

Mais le combat allait bientôt changer de face. Tout-à-coup les croisés voient paraître sur le mont des Oliviers un cavalier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal d'entrer dans la ville. Godefroy et Raymond, qui l'aperçoivent les premiers, s'écrient que St. Georges vient au secours des Chrétiens. Le tumulte du

combat n'admet ni réflexion, ni examen, et la vue du cavalier céleste embrase les assiégeants d'une nouvelle ardeur: ils reviennent à la charge. Les femmes mêmes, les enfants, les malades, accourent dans la mêlée, apportent de l'eau, des vivres, des armes, réunissent leurs efforts à ceux des soldats pour approcher des remparts les tours roulantes, effroi des ennemis. Celle de Godefroy s'avance au milieu d'une terrible décharge de pierres, de traits, de feu grégeois, et laisse tomber son pont-levis sur les murailles. Des dards enflammés volent en même temps contre les machines des assiégés, contre les sacs de paille et de foin et les ballots de laine qui recouvraient les derniers murs de la ville. Le vent allume l'incendie et pousse la flamme contre les Sarrazins. Ceux-ci enveloppés de tourbillons de feu et de fumée, reculent à l'aspect des lances et des épées des Chrétiens. Godefroy, précédé des deux frères Lethalde et Engelbert de Tournai, suivi de Baudouin du Bourg, d'Eustache, de Raimbaud Croton, de Guicher, de Bernard de St. Vallier, d'Amenjeu d'Albret, enfonce les ennemis, les poursuit et s'élance sur leurs traces dans Jérusalem. Tous les braves qui combattaient sur la plate-forme de la tour, suivent leur intrépide chef, pénètrent avec lui dans les rues, et massacrent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

En même temps le bruit se répand dans l'armée chrétienne que le saint pontife Adhémar et plusieurs croisés, morts pendant le siége, viennent de paraître à la tête des assaillans, et d'arborer les drapeaux de la croix sur les tours de Jérusalem. Tancrède et les deux Robert, animés par ce récit, font de nouveaux efforts, et se jettent enfin dans la place. Une foule de braves les suivent de près, les uns entrent par une brêche à demi-couverte, les autres escaladent les murs avec des échelles, plusieurs s'élancent du haut des tours de bois. Les Musulmans fuient de toutes parts et Jérusalem retentit du cri de victoire des croisés:

„Dieu le veut! Dieu le veut!“ Les compagnons de Godefroy et de Tancrède vont enfoncer à coups de hache la porte de St.-Etienne et la ville est ouverte à la foule des croisés, qui se pressent à l'entrée et se disputent l'honneur de porter les derniers coups aux infidèles.

Raymond éprouvait seul encore quelque résistance. Averti de la conquête des Chrétiens par les cris des Musulmans, par le bruit des armes et le tumulte qu'il entend dans ville, il relève le courage de ses soldats. Ceux-ci, impatients de rejoindre leurs compagnons, abandonnent leur tour et leurs machines qu'ils ne pouvaient plus faire mouvoir. Se pressant sur des échelles et s'aidant les uns et les autres, ils parviennent au sommet des remparts: ils sont précédés du comte de Toulouse, de Raymond Pelet, de l'évêque de Bira, du comte de Die, de Guillaume de Sabran. Rien ne peut arrêter leur attaque impétueuse; ils dispersent les Sarrasins, qui vont se réfugier avec leur émir dans la forteresse de David, et bientôt tous les croisés, réunis dans Jérusalem, s'embrassent, pleurent de joie, et ne songent plus qu'à poursuivre leur victoire.

Cependant le désespoir a rallié un moment les plus braves des Sarrasins; ils fondent sur les Chrétiens qui s'avançaient en désordre et couraient au pillage. Ceux-ci commençaient à reculer devant l'ennemi qu'ils avaient vaincu, lorsque Evrard de Puysaie, dont Raoul a célébré la bravoure, ranime le courage de ses compagnons, se met à leur tête, et porte de nouveau la terreur parmi les infidèles. Dès-lors les croisés n'eurent plus d'ennemis à combattre.

L'histoire a remarqué que les chrétiens étaient entrés dans Jérusalem un vendredi à trois heures du soir; c'était le jour et l'heure, où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes. Cette époque mémorable aurait dû rappeler leurs coeurs à des sentiments de miséricorde; mais irrités par les menaces et les longues insultes des Sarrasins, ai-

gris par les maux qu'ils avaient soufferts pendant le siége et par la résistance qu'ils avaient trouvée jusque dans la ville, ils remplirent de sang et de deuil cette Jérusalem qu'ils venaient de délivrer et qu'ils regardaient comme leur future patrie. Bientôt le carnage devint général; ceux qui échappaient au fer des soldats de Godefroy et de Tancrède couraient au-devant des Provençaux également altérés de leur sang. Les Sarrasins étaient massacrés dans les rues, dans les maisons; Jérusalem n'avait point d'asile pour eux: quelques-uns purent échapper à la mort en se précipitant des remparts, les autres couraient dans les palais, dans les tours et surtout dans les mosquèes, ou ils ne purent se dérober à la poursuite des chrétiens.

Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar, où les Sarrassins s'étaient défendus quelque temps, y renouvelèrent les scènes déplorables qui souillèrent la conquête de Titus. Au milieu du plus horrible tumulte, on n'entendait que des gémissements et des cris de mort; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour poursuivre ceux qui cherchaient vainement à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que sous le portique et le parvis de la mosquée, le sang s'élevait jusqu'aux genoux et jusqu'au frein des chevaux. Pour peindre ce terrible spectacle que la guerre a présenté deux fois dans le même lieu, il nous suffira de dire, en empruntant les paroles de l'historien Josèphe, que le nombre des victimes immolées par le glaive surpassait de beaucoup celui des vainqueurs, et que les montagnes du Jourdain répétèrent en gémissant l'effroyable bruit qu'on entendait dans le temple.

Michaud, Histoire des Croisades.

77.

Trait de reconnaissance.

Le fameux Menzikow avait exposé ses jours dans un combat, et versé son sang pour défendre

la vie de son maître, Pierre-le-Grand. Ce favori joignait à de brillantes qualités de grands défauts: sa cupidité, comme son ambition, étaient sans bornes: il avait détourné à son profit de fortes sommes destinées aux besoins publics. Étant parti de Pétersbourg à la suite de l'empereur, qui se rendait avec une extrême diligence à Astracan, dans le dessein de surprendre cette ville et de l'investir, il apprit en route, qu'on l'avait dénoncé, et que le monarque était pleinement instruit des vols et des concussions de son ministre. Le silence et l'air sombre du prince, dont il connaissait l'inflexible sévérité, lui annoncent sa disgrâce; il se croit déjà précipité du faîte des hommes dans l'opprobre et dans la misère; les déserts de la Sibérie, la solitude d'un long exil, la hache qui menace sa tête, frappent tour à tour son imagination; son sang s'allume, une fièvre maligne se déclare; il s'arrête dans une misérable chaumière, et y reste trois semaines plongé dans un effrayant délire. Enfin il se réveille et porte autour de la cabane ses regards inquiets; tout paraît l'avoir abandonné, un seul homme est près de lui, un seul homme le soigne, une seule voix lui adresse des paroles consolantes: cette voix, c'est celle de son prince; cet homme, c'est Pierre-le-Grand. Cette vue inopinée lui rend la vie et la force; de brûlantes larmes inondent son visage; il tombe aux pieds du monarque qui le relève. — „Grand Dieu," s'écrie-t-il, „Sire, c'est vous!" — „Oui, depuis trois semaines je n'ai pas quitté ce lit." — „Quoi, vous m'aimez encore! quoi, vous m'avez pardonné! vous n'avez pas prononcé la mort d'un coupable!" — „Malheureux," dit Pierre en l'embrassant, „pouvais-tu croire que j'oubliais que tu m'as sauvé la vie?" Un si noble trait ne rachète-t-il pas tous les défauts reprochés à un empereur qui dut ses vertus à lui seul, ses vices à son siècle, et sa gloire à son seul génie? Au fond d'une âme vraiment grande, la vertu qu'on est le plus certain de trouver, c'est la reconnaissance. *Ségur.*

78.

Napoléon s'échappe du Kremlin.

Napoléon, maître enfin du palais des csars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout-à-coup un cri: „Le feu est au Kremlin!“ passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire: il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowski.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de cette citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskwa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers cette mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chûte des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches, qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl.*) Ce maréchal, blessé à la Moskwa, se

---

*) Le prince d'Eckmühl est le maréchal Davoust, né en 1770, d'une famille noble de Bourgogne et mort le 1er juin 1823. Davoust avait fait ses études à Brienne avec Napoléon Buonaparte; il fut nommé en 1785 lieutenant du régiment de chevau-légers Royal-Champagne; il se distingua sous Dumouriez à Jemappes et à Néervindes, fut nommé général

faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme, qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowsky.

Phil. de Ségur, Histoire de la Grande Armée en 1812.

Descriptions.

79.

La Rose et le Papillon.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose; voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques, teinte de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert et balancée par le Zéphir; le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements; considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui le recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre de douze mille. Mais ce qui le rend bien

---

en 1793; il servit sous Pichegru dans l'armée du Rhin, accompagna Napoléou en Italie, puis en Egypte; en 1804 il fut nommé maréchal d'empire et grand-croix de la légion d'honneur. Il se distingua à Austerlitz en 1805; gagna seul la bataille d'Auerstedt, ce qui lui valut le titre de duc d'Auerstedt; contribua à la victoire d'Eckmühl en 1809.

supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'odorer, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de son sein; c'est pour en protéger les oeufs collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle s'est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon, posé sur elle, échappé à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche; et après s'être joué du chasseur, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

Bernardin de Saint-Pierre.

80.

L'Écureuil.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses moeurs, mériterait d'être épargné; il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois les oiseaux; sa nourriture ordinaire, ce sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la farine et du gland; il est propre leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fixe, le corps nerveux, les membres très dispos: sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre; il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cîme des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à

l'autre, y fait son nid, cueille les grains, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies; il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau et de sa grosse queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver; il est en tout temps très éveillé, et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petit bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche; il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les trous, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il la cherche aussi sous la neige qu'il découvre en grattant, il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite; il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

Buffon.

81.

Les Cèdres du Liban.

A midi, nous sommes entrés dans les montagnes du Liban; nous avons marché pendant six heures à travers des vallons aux aspects les plus variés, couverts de pins et de chênes, nous sommes venus passer la nuit au pied d'une des plus hautes montagnes du Liban. La brise de la nuit s'était réfroidie en passant sur les neiges; de plus,

la rosée tombait avec abondance. Je me suis étendu sous la voûte d'une grande roche; le ruisseau coulait à mes pieds, murmurant sur des cailloux, et je me suis endormi au bruit monotone des eaux et aux soupirs de la brise. Le voyageur dort bien ainsi, ayant autour de lui les ténèbres, la solitude des montagnes, et sur sa tête les brillants déserts des cieux. Bien avant l'aurore, il a fallu travailler à monter la montagne. Nous étions à pied, nous cheminions péniblement quelquefois au milieu de la neige; après quatre heures de fatigue, nous sommes parvenus au sommet de la montagne, nous avons pris là une heure de repos; j'avais devant moi au nord-ouest la cime du Liban proprement dit, couverte d'une neige éternelle, et je regrettais que ma faiblesse ne me permît point d'y atteindre. On découvre de là un des plus grands spectacles qu'il soit donné au voyageur de contempler. A l'occident, on voit la vaste mer étincelante de lumière, l'île de Chypre flottant à l'horizon comme une voile ou comme un nuage; à l'orient, la vallée de Béka semblable à un long chemin entre deux chaînes. Les ruines de Balbek, puis la cité de Damas; et au-de-là, le désert jaune; au midi les collines de la Galilée, Saint-Jean d'Acre et sa plaine et le Carmel; au nord, les hauteurs de Laodicée et d'Antioche, la chaîne du Taurus, et de tous côtés, autour de soi, des montagnes sillonnées par de longues couches de neige. Quel spectacle, quelle source de ravissement! on doit éprouver des impressions qui ne sont pas ordinaires dans la vie, le voisinage du ciel doit ôter aux pensées les couleurs de la terre.

J'arrive aux cèdres, situés dans une espèce de vallon entouré de hautes montagnes; au sud, à l'est et au nord, ils couvrent trois monticules ou mamelons de terrein. Les cèdres dont l'antiquité et les troncs énormes ont excité l'étonnement des voyageurs, s'élèvent à côté d'autres cèdres plus petits, formant un bois d'environ un mille d'étendue. J'ai compté quinze cèdres dont les troncs

sont d'une grosseur remarquable. Les plus forts présentent une circonférence de trente à quarante pieds. Autrefois chacun des principaux villages maronites possédait un gros cèdre, et tous les ans, le jour de la fête de la Transfiguration, les habitants allaient y célébrer la messe sur des autels de pierre, dressés autour des arbres antiques.

C'est du lieu dont il est ici question que furent tirés, selon plusieurs auteurs, les cèdres qui servirent à la construction du temple de Salomon. Les quinze cèdres nobles et belles ruines du vieux Liban parlaient à mon coeur, comme une page de la Bible à mon esprit. Je les écoutais comme des témoins qui avaient vu la gloire de Tyr et les merveilles du peuple hébreu. J'admire cet arbre du Liban, qui, plus robuste, plus animé que tous les arbres de la terre, grandit dans sa gloire et se couvre tous les ans de fleurs et de fruits au sein de régions glacées. Il tire de ses propres flancs sa vie, sa force, son avenir. Un des Maronites qui nous accompagnait m'a raconté, sur la floraison du cône ou fruit du cèdre, quelque chose de vraiment remarquable. Lorsque le cône fleurit, il est caché sous les rameaux de l'arbre pour qu'il ne souffre point de la neige ou d'une brise trop froide; sitôt que les fleurs ont fait place aux fruits, le cône victorieux se dresse vers le ciel. J'ai ouï dire en Europe que la race des cèdres se perd dans le monde. Il est bon de noter que dans tout le Liban, on ne trouve des cèdres qu'à l'endroit dont il vient d'être question; mais l'arbre antique du Liban ne périra point, si le fer de l'homme veut l'épargner. Ah! puisse la civilisation ne pas abattre un jour ces arbres augustes, pour vendre leurs bois précieux dans les bazars de l'Occident.

82.

Diversité des couleurs.

Quand je considère combien nos jardins et nos campagnes seraient uniformes et tristes, et

quelle confusion règnerait entre tous les objets, s'il n'y avait partout qu'une seule couleur, je reconnais encore la sage bonté de Dieu, qui, par la variété des teintes, a voulu multiplier nos plaisirs, en les diversifiant. S'il n'avait pas eu dessein de nous placer dans un séjour agréable, pourquoi en aurait-il orné toutes les parties de peintures si brillantes, et si diverses? Le ciel, et tous les objets destinés à être vus de loin, ont été peints en grand: la magnificence et l'éclat en sont le caractère. Mais la légèreté, la finesse et les grâces, se retrouvent dans les objets pour être vus de plus près, comme les feuillages, les oiseaux et les fleurs.

Déjà nous avons admiré les rapports que la Sagesse suprême a mis entre nos yeux et la lumière. Ceux qu'elles a établis entre la lumière et les surfaces des différents corps, et d'où naissent leurs couleurs, ne sont pas moins dignes de notre attention. Chaque rayon de lumière paraît être simple: mais par la réfraction il se divise en plusieurs autres; et c'est de là que naissent les couleurs. Le plus bel arc-en-ciel va s'offrir à nos yeux, si nous tournons vers le soleil un prisme ou verre triangulaire; ou si, sur ce prisme, nous recevons un rayon qui entre par une petite ouverture, dans une chambre bien fermée. Ce rayon, reçu obliquement sur le prisme, s'y rompt et s'y divise en sept autres rayons qui portent chacun leur couleur propre! Celui que la réfraction écarte le moins de la ligne droite, brille d'un rouge pareil à l'éclat dont l'aurore embellit les cieux, lorsqu'elle vient annoncer l'astre qui va la suivre. La deuxième espèce a reçu de l'or le nom de sa couleur. Près d'elle, suit ce doux rayon, l'espoir et la consolation du laboureur, celui qui lui montre dans l'étendue des plaines, ses épis jaunissants, et annonce la fin de ses travaux. Au milieu, vous voyez ce vert, ami de la nature, cette couleur chérie, dont elle se plaît, au retour du printemps, à couvrir le feuillage des chênes

sur le haut des montagnes, et le gazon naissant dans nos prairies. Le rayon qui se montre à sa suite, offre à nos regards, cette couleur qui règne sur la plaine d'une mer tranquille, quand les vents rappelés dans leurs antres, ne font plus écumer l'onde blanchissante: c'est lui qui colore toute l'étendue de l'Olympe, quand, chassés loin des cieux, les nuages ont cessé de voiler la voûte azurée. Très-ressemblant au bleu qui le devance, le sixième a tiré son nom des régions de l'Inde. Le dernier, enfin nous laissant à peine distinguer ses traits, unit à des nuances noirâtres une sombre lueur: pareil à la triste violette, dont il emprunte son nom, sa lumière confuse et troublée le rapproche des ténèbres et de l'obscure nuit: son jour s'affaiblit peu à peu; et ses bords se confondent avec l'ombre opaque.

Ainsi, l'image oblongue que produit la réfraction de la lumière, présente sept bandes colorées, distribuées dans un ordre constant, c'est-à-dire, en commençant par la partie inférieure, le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo, le violet. Ces bandes ne tranchent point; et l'oeil passe des unes aux autres par gradations, ou par nuances. Les rayons qui portent les couleurs les moins élevées, comme le rouge, l'orangé etc., sont ceux qui se plient le moins dans le prisme. Il suit de là, que chaque rayon a son degré de réfrangibilité. Faites passer en même temps par plusieurs prismes, un de ces rayons: il conservera la couleur qu'il a montrée d'abord, sans en donner de nouvelles: preuve incontestable de son immutabilité. Au contraire, présentez une lentille aux sept rayons divisés, afin de les réunir en un seul: vous aurez une image ronde, d'un blanc éclatant. Ne prenez, avec la lentille, que cinq à six de ces rayons: ils ne donneront qu'un blanc sale. Réunissez-en deux: la couleur qui en proviendra, tiendra de l'un et de l'autre. Un trait de lumière est donc un faisceau de sept rayons, dont la réunion forme le blanc; et dont la di-

vision offre sept couleurs principales et immuables.

Quelle est la source de cette infinie diversité de couleurs, qui différencie les corps, et embellit toute la nature? Les couleurs ne sont pas inhérentes aux objets colorés: la gorge d'un pigeon, les plumes d'un paon, les étoffes changeantes, varient selon les positions. La surface des corps est constituée de manière qu'ils réfléchissent certains rayons colorés, tandis qu'ils en absorbent d'autres dans leurs pores. Cette surface fait-elle rejaillir tous les rayons de la lumière? le corps paraît *blanc:* il est rouge s'il les absorbe tous, à l'exception du rouge: il est noir, s'il n'en réfléchit aucun. Le fond du ciel est noir: vu à travers la couche étincelante qui nous environne, il paraît d'un bleu clair. D'où procède cette riante verdure qui pare nos campagnes, et plaît tant à notre oeil? C'est que la surface des plantes est disposée de manière à ne renvoyer que les rayons verts: et, si cette couleur réjouit nos yeux, c'est qu'elle tient précisément le milieu entre les sept rayons. Mais qui pourrait demeurer insensible aux soins qu'a pris l'Auteur de la nature, d'écarter ici l'uniformité, en multipliant si fort les nuances? Vous admirez ce superbe arc-en-ciel, qui vous retrace en grand, les couleurs primitives: sa beauté, sa vivacité vous ravissent; vous vous imaginez que la nature a dû faire une énorme dépense pour composer cette riche ceinture. Quelques gouttes d'eau, où la lumière va se rompre, et d'où elle se réfléchit, en forme l'unique fond. Vous êtes frappé de la dorure de certains insectes; les riches écailles des poissons fixent vos regards: toujours magnifique dans le dessin, et économe dans l'exécution, la nature opère à peu de frais ces brillants ornements. Une peau brune, assez déliée, appliquée sur une substance blanchâtre, fait l'office du vernis de nos cuirs dorés, et modifie ainsi les rayons qui partent de la substance qu'elle recouvre. Le vert lustré des feuilles

tient au même artifice; il en est apparemment de même de l'émail des fleurs, et peut-être encore du coloris des fruits.

Reconnaissons ici la sagesse et la bonté de Dieu. Si les rayons de la lumière ne se décomposaient pas, s'ils n'étaient pas diversement colorés, tout serait uniforme dans la nature nous ne pourrions distinguer les objets que par des raisonnements, et par les circonstances du temps et du lieu. Mais alors toute notre vie serait employée à étudier, au lieu d'agir: et nous nous trouverions dans une incertitude perpétuelle. S'il n'existait qu'une couleur dans l'Univers, bientôt nos yeux en seraient fatigués; et cette constante uniformité produirait le dégoût. La diversité prodigue les beautés sur la terre, et procure à mes yeux des jouissances toujours nouvelles. Dieu ne s'est donc pas moins occupé de nos plaisirs que de nos besoins: et, dans la formation du monde, il a pensé non-seulement à la perfection essentielle de ses oeuvres, mais à les parer de tous les ornements qui pouvaient en rehausser le prix. Dans le mélange et la diversité des couleurs et des ombres, toujours la beauté se trouve unie à l'utilité. Aussi loin que notre vue peut s'étendre, les champs, les vallons, les montagnes nous découvrent sans cesse de nouveaux charmes: tout sert à nos plaisirs, et tout doit exciter en nous la plus vive reconnaissance.

Cousin-Despréaux. Leçons de la nature.

83.

Beauté et diversité des papillons.

La première chose qui fixe notre attention, en voyant ces légers habitants de l'air, est la parure dont ils sont ornés. Quelques-uns néanmoins n'ont rien, sous ce rapport, qui fixe les regards: leur vêtement est simple et uniforme. D'autres ont quelques ornements sur les ailes: mais il en est chez lesquels ces ornements vont jusqu'à la profusion; ils en sont tout couverts.

Qu'elles sont belles, ces nuances! Quel agrément inimitable dans ces mouchetures qui relèvent élégamment certaines parties de leur parure! Avec quelle délicatesse la nature les a dessinées! Mais, quelle que soit mon admiration quand je considère cet insecte à l'oeil nu, combien n'augmente-t-elle pas quand je l'examine avec le microscope? Qui l'eût jamais imaginé! Cette poussière qui s'attache si facilement aux doigts quand on touche au papillon, est un assemblage très-régulier de petites plumes, ou, si l'on veut, de petites écailles, taillées sur différents modèles, couchées et implantées sur une gaze solide, quoiqu'extrêmement légère. C'est la dureté et le poli de ces écailles qui les rend si brillantes; le dessus et le dessous des ailes en sont également couverts. Dans les espèces nommées *papillons à ailes d'oiseaux*, parce qu'effectivement leurs ailes ont été disposées comme celles des oiseaux, les écailles sont taillées de manière à en imposer au premier coup-d'oeil, et à ressembler à des plumes, si toutefois elles n'en sont pas. On voit, par intervalles, voltiger sur les bords des ruisseaux, de ces petits papillons, qui sont blancs, et des plus jolis. Ils paraissent provenir d'une espèce de chenille qui se nourrit de framboises, où elle établit son domicile. Une autre espèce porte des ailes vitrées, que l'on nomme ainsi, parce que n'étant pas entièrement couvertes d'écailles, les parties qui en sont dégarnies semblent autant de vitres. La troisième espèce est un petit papillon, provenant d'une teigne qui vit dans l'épaisseur de l'orme et du pommier. Ses ailes présentent, au microscope tout ce qu'on peut imaginer de plus riche en or, en argent, en azur et en nacre.

Si l'on saisit trop rudement l'aile du papillon, on détruit ce qu'il y a de plus délicat dans les écailles: mais si on en essuie tout ce qu'on nomme poussière, alors il ne reste plus que cette gaze fine et transparente dont nous avons parlé et où l'on distingue les logettes dans lesquelles chaque

écaille ou chaque tuyau de plume était implanté, comme les plumes sur le corps d'une poule, d'une perdrix etc. Cette gaze, par la manière dont elle est ouvragée, se distingue du reste de l'aile, à peu près comme on distingue une dentelle fine de la toile, sur laquelle on l'a cousue: elle est plus poreuse, plus délicate, et semble brodée à l'aiguille; enfin son contour se termine par une frange, dont les fils infiniment déliés se succèdent dans l'ordre le plus régulier.

Que sont nos parures les plus recherchées, auprès de celles dont la Providence a fait don à cet insecte! Nos plus belles dentelles ne sont qu'une toile grossière, en comparaison du tissu délicat qui couvre les ailes du papillon; et notre fil le plus délié paraît une corde. Telle est l'extrême différence qui s'observe entre les ouvrages de la nature et ceux de l'art, quand on les considère à travers un microscope. Les premiers ont tout le fini, toute la perfection imaginable: les autres, même les plus jolis dans leur espèce, n'ont rien d'achevé, et paraissent travaillés grossièrement. Nous admirons la finesse de quelques-unes de nos toiles: rien de plus mince et de plus moëlleux que les fils; rien de plus régulier que le travail: et cependant, au microscope, ces fils si fins ressemblent à des ficelles, et l'on serait tenté de croire qu'ils ont plutôt été entrelacés par la main d'un vannier, que mis en oeuvre sur le métier d'un tisserand habile.

Avec des ailes grandes et légères, la plupart des papillons volent d'une manière irrégulière: ils vont toujours en zig-zags, de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche; effet qui dépend de ce que ces ailes ne frappent l'air que l'une après l'autre, et peut-être avec des forces alternativement inégales. Mais ce vol leur est très-avantageux, en ce qu'il leur fait éviter les ennemis qui les poursuivent: car, comme le vol des oiseaux est en ligne droite, celui du papillon est continuellement hors de cette direction.

Les papillons, comme la plupart des autres insectes, portent des antennes sur la tête. Les uns ont des trompes; d'autres en sont privés. Tous les papillons diurnes en sont pourvus. Lorsque le petit animal veut pomper le suc des fleurs, dont la consistance est quelquefois trop visqueuse pour pouvoir être attirée, sa bouche dégorge dans le fond de la fleur une liqueur qui rend ce nectar plus fluide.

La beauté du papillon, la vivacité, la surprenante variété de ses couleurs, l'élégance de sa forme, le charme des yeux; sa légèreté, son air animé, sa course vagabonde et volage, tout plaît en lui. Une collection de ces jolies créatures présente un coup-d'oeil enchanteur: elles semblent se disputer à l'envi les agréments et la parure. Les papillons de la Chine, ceux de l'Amérique surtout, et en particulier ceux de la rivière des Amazones, se font remarquer par leur grandeur, par la richesse et le vif éclat de leurs couleurs: c'est un spectacle à voir, mais impossible à bien décrire. Et ce qu'il y a de plus étonnant dans ce brillant volatile, c'est qu'il provient d'un ver dont l'aspect, pour l'ordinaire, n'a rien que de vil et d'abject. Quelle surprenante métamorphose! Voyez comme le papillon déploie au soleil ses ailes éclatantes, comme il se joue dans les rayons de cet astre; comme il se réjouit d'exister, et de respirer un air pur; comme il voltige sur la prairie de fleur en fleur! Ses charmantes couleurs nous offrent la magnificence de la couleur de l'arc-en-ciel. Qu'il est beau maintenant! Combien n'a-t-il pas changé depuis le temps où, sous la forme d'un reptile méprisable, il s'agitait dans la poussière, toujours près d'être écrasé! Qui l'a élevé au-dessus de la terre? Qui lui donne la faculté d'habiter les plaines de l'air? Qui l'a pourvu de ces ailes si habilement nuancées? C'est Dieu: c'est son Auteur et le mien. Il m'a tracé, dans cet insecte, l'image de la transformation qui m'attend.

Cousin-Despréaux. Leçons de la nature.

84.

Le Chien.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités inférieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'oeil suffit, il entend les signes de sa volonté: sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper, il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne; toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare con-

tre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers; et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et, par des aboiements réïtérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat: aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

Buffon.

85.

Le Cygne.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix: la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense. Il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer: roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle, sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les oiseaux de guerre le res-

pectent, et il est en paix avec toute la nature; il vit en ami plutôt qu'en roi, au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire; nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages: coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en représente la carène; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent, et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à cap-

tiver les regards, et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée; soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il parait prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux; ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale; et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales...

Les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était, disaient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que

le cygne rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et doux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre. On entendait ce chant lorsqu'au lever de l'aurore les vents et les flots étaient calmes; on avait même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs: poëtes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables: elles étaient aimables et touchantes; elle valaient bien de tristes, d'arides vérités; c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes sans doute ne chantent point leur mort; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante: *C'est le chant du cygne!*

Poésies.

86.

Hymne de l'enfant à son réveil.

O père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux!
Toi, dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère!

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait!

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don,
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? prononcer ton nom!

O Dieu! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le choeur qui te glorifie!

On dit qu'il aime à recevoir
Les voeux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux,
Que les anges peuplent les cieux
Et que nous ressemblons aux anges!

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les voeux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit.

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité,
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon coeur mûrisse!

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi!

Alphonse de Lamartine,
Harmonies religieuses.

87.

L'Aigle et le Vautour.

Un jour l'oiseau de Jupiter,
Côtoyant les bords de la mer,
Fit rencontre d'une huître. Il l'aurait dévorée
Très-volontiers, mais l'huître tenait bon
Contre les coups de bec et se tenait serrée
Sans vouloir ouvrir sa maison.
Tout huître qu'elle était, elle avait bien raison;
Il ne faut jamais donner entrée

A gens pareils. L'aigle ne savait plus
Comment s'y prendre. Après maints efforts superflus,
Il consulta sur cette affaire
Un docteur du canton; c'était un vieux vautour,
Maître Gonin, qui savait plus d'un tour.
„Ouvrir l'huître, seigneur, est chose aisée à faire,"
Répondit le subtil escroc,
„Faites-la tomber sur un roc,
„Mais de bien haut: voilà toute l'affaire."
L'aigle s'élève vers les cieux,
Sans se douter de la surprise,
Laisse tomber l'écaille qui se brise
Et fait voir en s'ouvrant un mets délicieux.
De l'avaler, qui des deux eut la joie?
Ce fut notre larron. Il fondit sur la proie
Tout aussitôt, et l'aigle de retour
Vit qu'il avait ouvert l'huître ... pour le vautour.

88.

Les deux Voyageurs.

Le compère Thomas et son ami Lubin,
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit: „Pour nous la bonne aubaine!"
— „Non," répond Thomas froidement;
„*Pour nous* n'est pas bien dit; *pour moi*, c'est différent."
Lubin ne souffle plus; mais en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas, tremblant et non sans cause,
Dit: „Nous sommes perdus!" „Non," répondit Lubin,
„*Nous* n'est pas le vrai mot, mais *toi* c'est autre chose."
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris,
Tire la bourse et la donne.
Qui ne songe qu'à soi, quand la fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis!

Florian.

89.

L'Écrevisse.

Une écrevisse ambitieuse
Franchit un jour les bords de son ruisseau
Pour aller visiter un superbe château.
„Mon Dieu, que je vais être heureuse!“
Disait-elle en trottant toujours à reculons;
„Vite, allons parcourir et chambres et salons,
„Et commençons par la cuisine.
„Mais qu'aperçois-je sur ce riche métal?
„N'est-ce pas Marion? oui-dà. C'est ma voisine!
„Sur un plat d'or! habit de cardinal!
„Par quels moyens est-elle parvenue
„A ce haut rang? Dieu! quel est son bonheur!
„Mais approchons pour que je la salue.
„Puis-je, madame, avoir l'honneur
„De vous faire ma révérence?
„Elle ne répond rien... remuons-la; je pense
„Qu'elle ne m'entend point.“ Elle approche et soudain
Jette un cri de frayeur, et s'enfuit au plus vite,
Criant tout le long du chemin:
„Pendant que j'enviais son bienheureux destin,
„La malheureuse!... elle était cuite.“

Mme Desbordes-Valmore.

90.

La Carpe et les Carpillons.

Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor!
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine,
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril: les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphirs, descendaient des montagnes;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
Ah! ah! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse?
Crains-tu pour nous les hameçons?

Nous voilà citoyens de la mer orageuse;
Regarde: on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde,
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel. —
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant:
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
Bah! disent les poissons tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris
Et frits.
Pourquoi quittaient-ils la rivière?
Pourquoi? Je le sais trop, hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est que ... c'est que ... Je ne finirais pas.

Florian.

91.

Le Danseur de corde et le Balancier.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.

Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour: à quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté.
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras, et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit,
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine;
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sureté.

Florian.

92.

Le Corbeau et le Renard.

Maître Corbeau sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché
Lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monsieur du Corbeau!
Que vous êtes joli! Que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois
A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie:
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage; sans doute.

Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fontaine.

93.

La Cigale et la Fourmi.

La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue;
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse:
C'est-là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit et jour, à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
Vous chantiez! J'en suis fort aise;
Hé bien, danséz maintenant.

La Fontaine.

94.

Le Renard et la Cigogne.

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à diner commère la Cigogne.
Le régal fut petit, et sans beaucoup d'aprêt.
Le galant pour toute besogne,
Avait un brouet clair, (il vivait chichement)
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
La cigogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette trumperie,
A qnelque temps de-là, la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit il, car avec mes amis
Je ne fais point de cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis

De la cigogne son hôtesse,
Loua très fort sa politesse:
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout, renards n'en manquent point:
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit pour l'embarrasser,
En un vase à long col, et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeûn retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez vous à la pareille.

La Fontaine.

95.

Le Singe et le Léopard.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude;
Certaine guenon mauricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine!
Il ne devinait point; c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne:
Rassurez vous, j'ai l'âme bonne;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous! — Oui c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,

Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie,
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer: un d'entre eux tend la main,
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse, et s'échappe à la hâte
En se disant entre leurs dents:
Ne jouons point avec les grands;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

Florian.

96.

Le Grillon.

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs;
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes:
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encore moins de figure;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici bas:
Autant vaudrait n'exister pas.
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants:
Aussitôt les voilà courant
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,

Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête:
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde,
Pour vivre heureux vivons caché.

97.

Le Singe qui montre la lanterne magique.

Messieurs les beaux esprits dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point; écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.
Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'à-plomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
C'était, je pense, un jour de fête,
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.
A ces mots chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte

La lanterne magique; on ferme les volets,
Et par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne;
Il sait comme on le gouverne,
Et crie en le poussant: est il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune; et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve et des animaux . . . .
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux?
Voyez la naissance du monde;
Voyez . . . Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux, et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur tout était noir.
Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
Ni moi non plus, disait un chien.
Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien.
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment, et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point;
C'était d'éclairer sa lanterne.

Florian.

98.

Le Lapin et la Sarcelle.

Unis dès leurs jeunes ans,
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.

Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance:
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait;
Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux!
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus: inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu? réponds moi,
Ma soeur, ma compagne chérie;
Ne prolonge pas mon effroi:
Encore quelques moments, c'en est fait de ma vie;
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin:
L'amitié donne du courage.
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage.
Regarde et reconnaît . . . o tendresse! o bonheur!
La sarcelle: aussitôt il pousse un cri de joie.
Et, sans perdre de temps à consoler sa soeur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin

Pour joindre son amie, et par ce souterrain,
Le lapin tout-à-coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle, il l'entraîna à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel plaisir pour tous deux! Que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir!
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin.
Mes fusils, mes furets! criait-il en colère.
Amis, fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas:
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes;
Dans le funeste jour de Cannes
On mit moins de romains à bas.
La nuit, tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps, notre lapin,
Tapis sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait en tremblant la mort,
Mais conjurait sa soeur de fuir à l'autre bord
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondit l'oiseau;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah! si tu pouvais passer l'eau!
Pourquoi pas? Attends-moi . . . La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards; elle l'emplit bien vîte
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau;
Puis elle attache à ce vaisseau

Un brin de jonc qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son coeur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir!
Non loin du port on va choisir
Un asyle où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie
Qu'ils se la devaient tous les deux.

Florian.

99.

Le Lion de Florence.

Près des murs de Florence, une coutume antique
Consacrait tous les ans une fête rustique.
Le peuple des hameaux, dans les champs d'alentour,
En choeur vient du printemps saluer le retour.
Mille groupes joyeux précipitent leur danse,
Fidèles aux plaisirs plutôt qu'à la cadence.
Tout-à-coup, ô terreur! un formidable accent
Perce la profondeur du bois retentissant.
Un lion, l'oeil en feu, se présente. A sa vue
Tout fuit. Dans ce désordre une mère éperdue
Emporte son enfant... ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe: elle jette un cri,
S'arrête... il est déjà sous la dent dévorante.
Elle le voit, frémit, reste pâle, mourante,
Immobile, l'oeil fixe et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus;
La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O pratique d'amour! ô délire sublime!
Elle tombe à genoux: „Rends-moi, rends-moi mon fils!"
Ce lion, si farouche, est ému par ses crîs,
La regarde, s'arrête, la regarde encore:
Il semble deviner qu'une mère l'implore.

Il attache sur elle un oeil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

Millevoye.

100.

La Calomnie.

Il est un monstre affreux, né de la perfidie,
Cruel dans ses excès et calme en sa furie;
Ses traits défigurés sont cachés sous le fard;
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard;
La trahison l'arma de ses noirs artifices;
Il fut par Tisiphone endurci dans les vices;
Il respire le meurtre; il blesse en caressant;
Il défend le coupable, il poursuit l'innocent;
De ses traits empestés l'atteinte est incurable:
L'affreuse Calomnie est son nom redoutable.

Frédéric II, roi de Prusse.

101.

La Chevalerie.

Qu'ils étaient beaux ces jours de gloire et de bonheur,
Où les preux s'enflammaient à la voix de l'honneur,
Et recevaient des mains de la beauté sensible
L'écharpe favorite et la lance invincible!
Les rênes d'or flottaient sur les blancs destriers,
La lice des tournois s'ouvraient à nos guerriers.
Oh! qu'on aimait à voir ces fils de la patrie
Suspendre la bannière aux palmiers de Syrie,
Des arts, dans l'Orient, conquérir le flambeau
Et, défenseurs du Christ, lui rendre son tombeau!
Qu'on aimait à les voir, bienfaiteurs de la terre,
Au frein de la clémence accoutumer la guerre!
Le faible, l'opprimé, leur confiait ses droits,
Au serment d'être juste il admettait les rois.
Leurs voeux mystérieux, leurs amitiés constantes,
Leurs hymnes de Roland, répétés sous leurs tentes.

Leurs défis proclamés, aux sons bruyants du cor
A leurs vieux souvenirs m'intéressent encore
J'interroge leur cendre, et la chevalerie,
Avec ses paladins, ses couleurs, sa féerie
Les légers palefrois, ses ménestrels joyeux,
Merveilleuse et brillante, apparaît à mes yeux.
Le casque orne son front, sa main porte une lance;
Aux rives du Tésin sur ses pas je m'élance:
La déité s'arrête et fléchit ses genoux.
Quel spectacle imposant s'est montré devant nous.
Quel enfant des combats et de la renommée
Suspend autour de lui la course d'une armée,
Et voit de fiers soldats couvrir de leurs drapeaux
Le chêne protecteur de son noble repos?
Est-ce un roi couronné des mains de la victoire?
Est-ce un triomphateur qui, fatigué de gloire,
S'assied quelques instants près de son bouclier?
Non, c'est Bayard mourant, c'est Bayard prisonnier...
A rejoindre Nemours déjà son âme aspire;
Il meurt... Le nom du Christ sur ses lèvres expire.
À la patrie en pleurs les Français abattus
Vont raconter sa mort, digne de ses vertus;
Et la Chevalerie, inclinant sa bannière,
Pose sur le cercueil sa couronne dernière.

Soumet.

102.

Le Meûnier de Sans-Souci.

L'homme est dans ses écarts un étrange problême.
Qui de nous en tous temps est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir.
Le matin incrédule on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse au gré de l'atmosphère
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,

Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau, la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin de l'étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.
Sur le riant côteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meûnier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude,
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Venaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci! . . . ce doux nom, d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure!
Frédéric le trouva conforme à ses projets
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meûniers et les rois?
En cette occasion, le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le moulin du meûnier se perdait tout entier.
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meûnier et d'un ton important:
„Il nous faut ton moulin, que veux-tu qu'on t'en donne?"
— „Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.

Il vous faut est fort bon.... Mon moulin est à moi...
Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.“
— „Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde.“
— „Faut-il vous parler clair?“ — „Oui.“ — „C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot.“ Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meûnier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile:
Sans-Souci s'obstinait. „Entendez la raison,
Sire: je ne peux pas vous vendre ma maison,
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Potsdam à moi. Je suis tranchant peut-être:
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer: je l'ai dit, j'y persiste.
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté:
„Parbleu! de ton moulin c'est être bien entêté,
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre;
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître.“ — „Vous? de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin.“
Le monarque à ce mot revient de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit; et se tournant vers ses courtisans:
„Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien, j'aime fort ta réplique.“
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.
Ce même Frédéric, juste envers un meûnier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie:
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,

Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince:
On respecte un moulin, on vole une province.

Andrieux.

103.

La Mort des Templiers.

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier;
Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance,
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré:
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie:
„Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie;
„Français, souvenez-vous de nos derniers accents,
„Nous sommes innocents, nous mourrons innocents.
„L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
„Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
„Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
„Ft j'ose t'y citer, ô pontife Romain!
„Encor quarante jours .... je t'y vois comparaître.“
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit: „O Philippe, ô mon maître, ô mon Roi!
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée,
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année!“
(au roi)
Les nombreux spectateurs émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence,
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête ... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;
Tout-à-coup le feu brille. A l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.

On ne les voyait plus, mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques:
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie ... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps .... les chants avaient cessé!

Raynouard. Les Templiers.

104.

La mort de Socrate.

Cependant dans son sein son haleine oppressée
Trop faible pour prêter des sons à sa pensée,
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas! venait mourir,
Puis semblait tout-à-coup palpiter et courir.
Comme, prêt à s'abattre aux rives paternelles,
D'un cygne qui se pose on voit battre les ailes,
Entre les bras d'un songe il semblait endormi.
L'intrépide Cébès, penché sur notre ami,
Rappelant dans ses yeux l'âme qui s'évapore,
Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore.
„Dors-tu? lui disait-il; la mort, est-ce un sommeil?“
Il recueillit sa force, et dit: „C'est un réveil!
— Ton oeil est-il voilé par des ombres funèbres?
— Non; je vois un jour pur poindre dans les ténèbres.
— N'entends-tu pas des cris, des gémissements? — Non;
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom.
— Que sens-tu? — Ce que sent la jeune chrysalide,
Quand, livrant à la terre une dépouille aride,
Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux,
Le souffle du matin la roule dans les cieux!
— Ne nous trompais-tu pas? réponds: l'âme était-elle? : ...
— Croyez-en ce sourire, elle était immortelle!...

— De ce monde imparfait qu'attends-tu pour sortir?
— J'attends, comme la nef, un souffle pour partir!
D'où viendra-t-il? — Du ciel! — Encore une parole!
— Non; laisse en paix mon âme, afin qu'elle s'envole!"
Il dit, ferma les yeux pour la dernière fois,
Et resta quelque temps sans haleine et sans voix.
Un faux rayon de vie, errant par intervalle,
D'une pourpre mourante éclairait son front pâle.
Ainsi, dans un soir pur de l'arrière-saison,
Quand déjà le soleil a quitté l'horizon,
Un rayon oublié des ombres se dégage,
Et colore, en passant, les flancs d'or d'un nuage.
Enfin plus librement il semble respirer;
Et, laissant sur ses traits son doux sourire errer!
„Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie!
Ils m'ont guéri! — De quoi? dit Cébès. — De la vie!..."
Puis un léger soupir de ses lèvres coula,
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla.
Etait-ce... Je ne sais; mais, pleins d'un saint dictame,
Nous sentîmes en nous comme une seconde âme!....

Alph. de Lamartine.

105.

La fin des beaux jours.

La brume et la froidure
Ont passé sur nos champs,
Et leur belle parure
S'envole au gré des vents.
— Ainsi de cette vie
La fragile beauté
Bientôt évanouie
N'est rien que vanité.

Des riantes campagnes
Le manteau s'est terni,
Et des bois des montagnes
Le feuillage est bruni.

— Ainsi toute espérance
Ici-bas n'est qu'un rien,
Et toute jouissance
Qu'un périssable bien.

Le brouillard sur la plaine
Se traîne lentement,
Et le soleil, à peine,
Ne brille qu'un moment.
— Ainsi quand la tristesse
S'abat sur notre coeur,
Tout espoir le délaisse,
Ou n'est qu'une lueur.

Les chantres du bocage
Ont cessé leurs concerts,
Et l'oiseau de passage
S'entend seul dans les airs.
— Ainsi tout en ce monde
N'est qu'un bruit passager
Un vain nuage, une onde,
Qui ne fait que changer.

On ne voit aux prairies
Ni berger, ni troupeau,
Et dans les métairies
Ne bat plus le fléau.
— Ainsi mesurant les charmes
Des plaisirs d'ici-bas:
Dans le deuil et les larmes
Périssent leurs appas.

Déjà, dans la chaumière
De l'humble métayer,
Les enfants et leur mère
S'approchent du foyer.
— Ainsi notre pauvre âme,
Au jour de la douleur,
Aime à sentir la flamme
De l'amour du Sauveur.

Puis, quand vient la soirée,
Le père, devant eux,

De l'histoire sacrée
Lit les faits merveilleux
— Qu'ainsi pendant ma course
Je cherche mon repos
Près de la vive source
Des éternelles eaux!

La longue nuit commence,
Le feu s'éteint, l'on dort,
Tout est dans le silence,
Tout ressemble à la mort.
— Ainsi de ma carrière
Le terme est près de moi:
Mais mourir, ô mon Père!
C'est me rendre chez toi.

C. Mallan.

106.

Pour les Pauvres.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout alentour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner, cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse et la joie au front des conviés;
Tandis qu'un timbre d'or, sonnant dans vos demeures,
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré;

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége?
Et qu'il se dit tout bas: ,Pour un seul que de biens?
A son large festin que d'amis se récréent!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient!
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!"
Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,

Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendu et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux infortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines:
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point également assis à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: „*Jouissez!*“ aux autres: „*Enviez!*“
Cette parole est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au coeur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où votre regard s'attache; —
Oh! que ce soit la charité!

Donnez, riches! L'aumône est soeur de la prière,
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.
Donnez! afin que Dieu qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse,
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: „Il a pitié de nous!“
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un oeil moins jaloux.
Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,

Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Victor Hugo, Les
Feuilles d'automne.

107.

Mort de Jeanne d'Arc.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite....
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits:
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais:
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.
Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
Qu'elle meure; elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie....
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes:
En faut-il d'autres, que des armes,
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image:
Ses longs cheveux épais flottaient au gré des vents:
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête:
Sentant son coeur faillir, elle tourna la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir....

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout-à-coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance....
Le coeur de la guerrière alors s'est ranimé;
À travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé!
La flamme l'environne et sa voix expirante
Murmure encore: Oh France! oh mon roi bien-aimé!

Casimir Delavigne.

108.

Louis dix-sept.

Capet, éveille-toi.

I.

En ces temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent,
Du Saint des Saints ému les feux se découvrirent:
Tous les cieux un moment brillèrent dévoilés;
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,
Venir une jeune âme entre de jeunes anges
Sous les portiques étoilés.

C'était un bel enfant qui fuyait de la terre; —
Son oeil bleu du malheur portait le signe austère;
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlissants;
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,
Aux palmes du martyr unissaient sur sa tête
La couronne des Innocents.

II

On entendit des voix qui disaient dans la nue:
— Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue;

„Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir;
„Et vous, qui du Très-Haut racontez les louanges,
„Séraphins, prophètes, archanges,
„Courbez-vous, c'est un roi; chantez, c'est un martyr!"
— Où donc ai-je régné?" demandait la jeune ombre;

„Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi.
„Hier je m'endormis au fond d'une tour sombre.
„Où donc ai-je régné? Seigneur, dites-le-moi.
„Hélas! mon père est mort d'une mort bien amère;
„Ses bourreaux, ô mon Dieu, m'ont abreuvé de fiel;
„Je suis un orphelin, je viens chercher ma mère,
„Qu'en mes rêves j'ai vue au ciel."

Les anges répondaient: — „Ton Sauveur te réclame;
„Ton Dieu d'un monde impie a rappelé ton âme.
„Fuis la terre insensée où l'on brise la Croix,
„Où jusque dans la mort descend le régicide,
„Où le meurtre, d'horreurs avide,
„Fouille dans les tombeaux pour y chercher des rois!"

— Quoi! de ma longue vie ai-je achevé le reste?"
Disait-il; tous mes maux les ai-je enfin soufferts?
„Est-il vrai qu'un geôlier, de ce rêve céleste,
„Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers?
„Captif, de mes tourments cherchant la fin prochaine,
„J'ai prié; Dieu veut-il enfin me secourir?
„Oh! n'est-ce pas un songe? A-t-il brisé ma chaîne?
„Ai-je eu le bonheur de mourir?

„Car vous ne savez point quelle était ma misère!
„Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs;
„Et lorsque je pleurais, je n'avais pas ma mère,
„Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs.
„D'un châtiment sans fin languissante victime,
„De ma tige arraché comme un tendre arbrisseau,
„J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime
„J'avais commis dans mon berceau.

„Et pourtant, écoutez: bien loin dans ma mémoire,
„J'ai d'heureux souvenirs avant ces temps d'effroi;
„J'entendais en dormant des bruits confus de gloire,
„Et des peuples joyeux veillaient autour de moi.
„Je vis fuir l'avenir à mes destins promis;
„Je n'étais qu'un enfant, faible et seul sur la terre,
„Hélas! et j'eus des ennemis!

„Ils m'ont jeté vivant sous des murs funéraires;
„Mes yeux voués aux pleurs n'ont plus vu le soleil,
„Mais vous que je retrouve, anges du ciel, mes frères,
„Vous m'avez visité souvent dans mon sommeil.
„Mes jours se sont flétris dans leurs mains meurtrières,
„Seigneur, mais les méchants sont toujours malheureux;
„Oh! ne soyez pas sourds comme eux à mes prières,
„Car je viens vous prier pour eux.“

Et les anges chantaient: — „L'arche à toi se dévoile,
„Suis-nous: sur ton beau front nous mettrons une étoile;
„Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils.
„Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,
„Ou, dans leur brûlante demeure,
„D'un souffle lumineux rajeunir les soleils!“

III

Soudain le choeur cessa, les élus écoutèrent;
Il baissa son regard par les larmes terni;
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent,
Et l'éternelle voix parla dans l'infini:

„O roi! je t'ai gardé loin des grandeurs humaines.
„Tu t'es réfugié du trône dans les fers.
„Va, mon fils, bénis tes revers.
„Tu n'as point su des rois l'esclavage suprême,
„Ton front du moins n'est pas meurtri du diadême,
„Si tes bras sont meurtris de fers.

„Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie.
„Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie
„Avait entouré ton berceau!
„Viens, ton Seigneur lui-même eut ses douleurs divines,
„Et mon fils, comme toi, roi couronné d'épines,
Porta le sceptre du roseau!“

Victor Hugo.

109.

La Mendiante.

Élégie.

„Mon fils! ne me rejette pas,
Ouvre, . . . entends ma voix suppliante!
La neige enchaîne ici mes pas,
Ouvre à ta mère mendiante:

Pour te cacher ma nudité
Si je pouvais gagner la ville!
Le froid redouble d'âpreté . . .
Je suis sans pain et sans asile.

Hélas! tu fus pauvre autrefois . . .
Aujourd'hui ton ingrat délire
Etouffe ma mourante voix
Dans les sons bruyants de la lyre!

Non, plus de ces cruels délais:
Pour cette nuit, pendant la fête,
Mon fils, au seuil de ton palais,
Ne puis-je reposer ma tête?

Mes pleurs dans ces affreux instants
Devraient être mes seules armes . . . . . .
Mais je t'ai pleuré si longtemps
Qu'il ne me reste plus de larmes.

Si j'osais espérer . . . mais non,
Le malheur a moins d'exigence;
Ne crains rien, je tairai mon nom,
Tu n'ouvriras qu'à l'indigence . . .

Je te retrouve près de moi,
Mon pauvre chien! j'en étais sûre;
Cesse tes cris, éloigne-toi;
Je dois mourir de ma blessure.

Rien ne pourrait me soulager!
Constant à suivre ta maîtresse,
Pourquoi chercher à prolonger
Le dernier jour de ma détresse?

Mon fils, dans ce triste abandon,
Mes yeux ne verront pas l'aurore:
Viens, viens recevoir ton pardon,
Mon coeur peut te bénir encore....

Mais comme le linceul des morts
La neige sur moi s'amoncèle.....
Peux-tu préférer les remords,
Quand c'est la mère qui t'appelle?....“

Elle dit.... Et ses voeux furent-ils exaucés?
Essuya-t-on des pleurs trop longtemps repoussés?
On l'ignore, et l'airain par sa lente harmonie
D'une femme inconnue a tinté l'agonie.

Il est un vieux château dont l'imposant aspect
Commande au voyageur la crainte et le respect:
L'hiver, lorsque les vents le battent de leurs ailes,
Que la neige blanchit ses gothiques tourelles,
Pendant la nuit, dit-on, sous ses lambris déserts,
L'écho prolonge encore de lugubres concerts;
C'est alors qu'on croit voir des fantômes sans nombre,
En légères vapeurs se détacher dans l'ombre,
Et le dernier des cris qui semble y retentir
Est un cri de pardon.... jamais de repentir.

Adolphe Bordes.

Vocabulaire

des mots qui se présentent dans cet ouvrage.

Abréviations.

adj. = adjectif.
adv. = adverbe.
conj. = conjonction.
f. = féminin.
interj. = interjection.
m. = masculin.
pl. = pluriel.
prép. = préposition.
pron. pers. = pronom personnel.
pron. poss. = pronom possessif.
pron. dém. = pronom démonstratif.
pron. rel. = pronom relatif.
pron. interr. = pronom interrogatif.
pron. indét. = pronom indéterminé.
n. de nomb. = nom de nombre.
sing. = singulier.
s. = substantif.
v. a. = verbe actif.
v. n. = verbe neutre.
v. pron. = verbe pronominal.

A.

A (Zeichen des Dativs) an, zu, bei, auf, nach.
Abaisser, *v. a.*, erniedrigen, beugen, bücken, senken.
Abandon, *s. m.*, Verlassenheit; verlassener Zustand.
Abandonner, *v. a.*, verlassen, verschmähen, im Stich lassen.
Abattre, *v. a.*, niederhauen, niederschlagen.
s'Abattre, sich niederlassen, darüber herfallen.
Abdiquer, *v. a.* et *n.*, entsagen; einem Amte, einer Krone entsagen.
Abeille, *s. f.*, Biene, Honigfliege.
Abîme, *s. m.*, Abgrund, Schlund.
Abîmer, *v. a.*, zu Grunde richten, verderben.
s'Abîmer, *v. pron.*, zu Grunde gehen, untersinken.
Abject, e, niedrig, was sich nicht erheben kann.
Aboiement, *s. m.*, Bellen.
Abondance, *s. f.*, Fülle, Ueberfüllung, Reichthum, das reiche Vorhandensein.
Abord, *s. m.*, Landung, Anfang.
Aborder, *v. a.* et *n.*, landen; sich nähern, anreden.
Abreuver, *v. a.*, tränken, zutrinken.
Abri, *s. m.*, Schutzort, Obdach.
s'Abriter, *v. pron.*, sich schützen, ein Obdach finden.
s'Absenter, *v. pron.*, abwesend sein; sich von zu Hause entfernen.
Absolument, *adj.*, unumschränkt, durchaus; schlechterdings.
Absorber, *v. a.*, verschlucken, einsaugen; consumiren.
Abus, *s. m.*, Mißbrauch.
Abuser, *v. a.*, täuschen, mißbrauchen.
s'Abuser, *v. pron.*, sich täuschen, sich eitle Hoffnung machen.
Accabler, *v. a.*, überhäufen, belasten, drücken, beugen, niederdrücken.

Accent, *s. m.*, Ton, Betonung; Worte, Laute.
Accepter, *v. a.*, annehmen, empfangen (was man einem anbietet).
Acception, *s. f.*, Bedeutung, Sinn; das Ansehen der Person.
Accès, *s. m.*, Zutritt; Antritt; Anfall.
Acclamation, *s. f.*, Beifallszuruf; Freudenruf; Frohlocken.
Accident, *s. m.*, Zufall; Unfall.
Accompagner, *v. a.*, begleiten; mitgehen.
Accomplir, *v. a.*, erfüllen, vollbringen; verrichten.
Accomplissement, *s. m.*, Erfüllung.
Accord, *s. m.*, Uebereinstimmung; Vertrag; Accord in der Musik.
Accorder, *v. a.*, gestatten, zugeben, gewähren; stimmen; zur Uebereinstimmung bringen.
Accourir, *v. a.*, herbeieilen; dazukommen.
Accoutumer, *v. a.*, gewöhnen, angewöhnen.
Accréditer, *v. a.*, in Aufnahme, in Credit bringen; Ansehen verschaffen.
Accrocher, *v. a*, anklammern, aufhängen, befestigen.
Accroissement, *s. m.*, Zuwachs, Zunehmen.
Accuser, *v. a.*, anklagen, Beschuldigung.
Accueillir, *v. a.*, aufnehmen, empfangen.
Achalandé, e, *adj.*, mit Kunden versehen.
Acharné, e, *adj.*, gierig nach; blutgierig.
Acharnement, *s. m.*, Blutgier *(ad carnem).*
Acheminement, *s. m.*, Hinzuschreiten, Fortgang.
Acheter, *v. a.*, kaufen, erkaufen, erwerben.
Achever, *v. a.*, vollenden. *(caput, chef.)*
Acquérir, *v. a.*, erwerben, erlangen, sich verschaflen.
Acquisition, *s. f.*, Erwerbung, Gewinnst.
Acte, *s. m.*, Handlung, Akt; That; — Urkunde, Document. — Acte-des-Apôtres, die Apostelgeschichte.
Acteur, actrice, *subst.*, Schauspieler, inn; einer der handelt.
Actif, ve, *adj.*, thätig; handelnd, wirksam.
Action, *s. f.*, Handlung, That; Action. *(agere.)*
Adoucir, *v. a.*, mildern, versüßen, besänftigen.
Adresse, *s. f.*, Zuschrift, Aufschrift, Adresse.
Adresser, *v. a.*, richten, addressiren; s'adresser, sich wenden.
Adversaire, *s. m.*, Gegner, Feind.
Adversité, *s. f.*, Unglück, schlimme Lage.
Affabilité, *s. f.*, Freundlichkeit, Leutseligkeit.
Affaiblir, *v. a.*, schwächer machen, schwächen.
Affaire, *s. f.*, Geschäft, Angelegenheit; faire une mauvaise affaire à.. einem einen schlechten Streich spielen.
Affamé, e, *adj.*, ausgehungert, heißhungrig.
Affecter, *v. a.*, annehmen, äußerlich annehmen.
Affirmer, *v. a.*, bestätigen, bekräftigen, bejahen, versichern.
Affliction, *s. f.*, Betrübniß.
Affliger, *v. a.*, betrüben.
Affreux, se, *adj.*, schrecklich, furchtbar.
Affronter, *v. a.*, die Stirne bieten, widerstehen.
Afin que, *conj.*, damit, auf daß, daß.
Age, *s. m.*, Alter; hohes Alter; Zeitalter.
Agé, *adj.*, alt, bejahrt.
Agile, *adj.*, gewandt, behend, flink.

Agir, *v. n.*, handeln — il s'agit es handelt sich, es ist die Rede.
Agiter, *v. a.*, bewegen.
Agneau, *s. m.*, Lamm.
Agonie, *s. f.*, Todeskampf; letzte Züge.
Agréable, *adj.*, angenehm.
Agrément, *s. m.*, Annehmlichkeit.
Agression, *s. f.*, Angriff, Ueberfall.
Aide, *s. f.*, Hülfe, Gehülfe; *pl.* Verzehrungssteuer, Accise; — Hülfsgelder, Steuer.
Aider, *v. a.* et *n.*, zu Hülfe kommen, beistehen.
Aïeul, *s. m.*, Großvater, Ahnherr.
Aïeule, *s. f.*, Großmutter.
Aigle, *s. m.*, Adler — *f.* Adler als Feldzeichen oder Wappen.
Aigu, uë, *adj.*, spitz, stechend; sehr schmerzend.
Aiguille, *s. f.*, Nadel, Nähnadel, Zeiger einer Uhr.
Aile, *s. f.*, Flügel, Fittich.
Ailé, *adj.*, beflügelt, mit Flügeln versehen.
Aimable, *adj.*, liebenswürdig.
Aimer, *v. act.*, lieben; gern haben, (gern sehen, gern essen, gern trinken, u. s. w.); aimer mieux lieber wollen, vorziehen.
Ainsi, *adv.*, ebenso, in derselben Weise.
Air, *s. m.*, Luft; Aeußeres; Schein; Anschein; Miene; Arie.
Airain, *s. m.*, Erz.
Aisance, *s. f.*, Behaglichkeit, Unbefangenheit, Wohlstand.
Aise, *s. m.*, Behagen — *adj.* behaglich, froh — j'en suis bien aise, ich bin froh darüber, es freut mich.
Aisé, *adj.*, leicht; unbefangen; wohlhabend — *adv.* aisément.
Ajouter, *v. a.*, hinzufügen; vermehren.
Alarme, *s. m.*, Lärm, Alarm, Aufschrecken.
Alarmer, *v. a.*, beängstigen, beunruhigen; erschrecken.
Alentour, *adv.* et *subst.*, umliegend, umher; die umliegende Gegend; die Umgebung.
Alerte, *adj.*, aufgeweckt, bei der Hand; munter.
Aliment, *s. m.*, Nahrung.
Allécher, *v. a.*, anziehen, anlocken *(allicio)*.
Allemagne, *s. f.*, Deutschland.
Allemand, e, *adj.*, deutsch.
Aller, *v. n.*, gehen; sich begeben; (vor einem *infinit.* drückt aller eine nahe Zukunft aus) il va partir er wird sogleich abreisen.
Alliance, *s. f.*, Bündniß; Verbindung; Verheirathung.
Allonger, *v. a.*, verlängern.
Allumer, *v. a.*, anstecken, anzünden, anfachen.
Alors, *adv.*, damals, alsdann, *(ad* und *hora)*.
Alouette, *s. f.*, Lerche *(alauda)*.
Altéré, e, *adj.*, durstig; verändert.
Alternativement, *adv.*, abwechselnd.
Altesse, *s. f.*, Hoheit.
Amande, *s. f.*, Mandel, Kern.
Amarrer, *v. a.*, ans Land befestigen.
Ambassadeur, *s. m.*, Botschafter, Gesandter.
Ame, *s. f.*, Geist; auch: Herz, Gefühl.
Amener, *v. a.*, herbeiführen, herbringen, mitbringen, mitführen.
Amer, ère, bitter; traurig, unangenehm.
Ami, *s. m.*, Freund.
Amie, *s. f.*, Freundin.
Amitié, *s. f.*, Freundschaft.
Amonceler, *v. a.*, aufhäufen. *(monticellus.)*
Amour, *s. m.*, Liebe, Zuneigung, Anhänglichkeit.
Amour-propre, *s. m.*, Eigenliebe.
Amusement, *s. m.*, Vergnügen, Unterhaltung; Erholung.
s'Amuser, *v. pron.*, sich unterhalten, sich belustigen.
An, *s. m.*, Jahr.

Ane, *s. m.*, Esel,
Ancêtres, *s. m. pl.*, Vorfahren *(antecedere).*
Ancien, ienne, *adj.*, vormalig, alt. *(ante.)*
Ancre, *s. f.*, Anker.
Ange, *s. m.*, Engel.
Angle, *s. m.*, Winkel.
Angoisse, *s. f.*, Angst, Pein, Todesangst.
Anguille, *s. f.*, Aal
Animal, *s. m.*, Thier, lebendes Wesen.
Animal, e, *adj.*, thierartig.
Animé, e, *adj.*, belebt, lebhaft, munter.
Animer, *v. a.*, beleben, beseelen, lebhaft machen, bevölkern.
Année, *s. f.*, Jahr; die Dauer eines Jahres.
Annoncer, *v. a.*, ankündigen, verkünden, melden.
Annuel, elle, *adj.*, jährlich, jedes Jahr vorkommend.
Anse, *s. f.*, Bucht; — Handhabe, Henkel; Griff.
Antenne, *s. f.*, Querstange auf den Schiffen; Fühlhorn.
Antipathie, *s. f.*, Gegengefühl; Abneigung.
Antiquité, *s. f.*, Alterthümlichkeit.
Antre, *s. m.*, Höhle, Grotte.
Anxiété, *s. f.*, Angst.
Août, *s. m.*, August (Monat).
Apaiser, *v. a.*, zufrieden stellen, besänftigen, beruhigen.
s'Apitoyer, *v. pron.*, Mitleid fühlen, Mitleid zeigen.
Apostrophe, *s.* m., Anrede;
Apôtre, *s. m.*, Apostel; Abgesandter.
Appareil, *s. m.*, Zurüstung, Anstalt, Geräthschaft; Pracht, Gepränge.
Apparemment, *adv.*, scheinbar, wahrscheinlich.
Appartement, *s. m.*, Wohnung, Zimmer.
Appartenir, *v. n.*, gehören, angehören, passend sein; sich ziemen.
Appât, *s. m.*, Lockspeise; Köter; *pl.* les appas die Reizen. *(pastus.)*
Appauvrir, *v. a.*, arm machen.
Appel, *s. m.*, Verlesen; Ausruf, Ausforderung; Appellation.
Appeler, *v. a.*, nennen, rufen, herbeirufen.
Appétit, *s. m.*, Eßlust: Appetit, *pl.* Begierde, Wünsche.
Applaudir, *v. n.*, zum Beifall klatschen; seine Zustimmung geben.
Applaudissement, *s m.*, Beifallsbezeugung, Beifallklatschen; Beifall.
Applicable, *adj.*, anwendbar.
Application, *s. f.*, Anwendung; Fleiß.
Appliqué, e, *adj.*, fleißig.
Apporter, *v. a.*, bringen, herbringen.
Apprenti, *s. m.*, Lehrling.
Apprêts, *s, m. pl.*, Zubereitung, Anstalten.
Approcher, *v. act.*, näher bringen; nähern.
s'Approcher, *v. pron.*, sich nähern, näher kommen.
s'Approprier, *v. pron.*, sich aneignen.
Appui, *s. m.*, Stütze, Hülfe.
Appuyer, *v. a.*, anlehnen; unterstützen; — auflehnen.
Après, *prép.*, nach.
Apreté, *s. f.*, Derbheit, Strenge.
Aptitude, *s. f.*, Brauchbarkeit; Geschick.
Aquatique, *adj.*, das Wasser betreffend, im Wasser lebend.
Arbalétrier, *s. m.*, Armbrustschütze.
Arborer, *v. a.*, (eine Fahne) aufhangen.
Arbre, *s. m.*, Baum.
Arbrisseau, *s. m.*, junger Baum, Bäumchen.
Arbuste, *s. f.*, Strauch.
Arc, *s. m.*, Bogen.
Arc-en-ciel, *s. m.*, Regenbogen.
Archange, *s. m.*, Erzengel.

Arche, Kasten, die heilige Bundeslade.
Archer, *s. m.*, Bogenschütze.
Archet, *s. m.*, Fiedelbogen, Violinbogen.
Architecture, *s. f.*, Baukunst; Bauart; Baustyl.
Ardoise, *s. f.*, Schiefertafel.
Ardent, e, *adj.*, brennend, heiß, glühend, eifrig.
Ardeur, *s. f.*, Feuer, Gluth, innige Liebe.
Argent, *s. m.*, Silber, Geld; — de l'argent pour les menus plaisirs, Taschengeld.
Aride, *adj.*, dürr, verbrannt, unfruchtbar.
Arme, *s. f.*, Waffe; les armes, das Wappen.
Armer, *v. a.*, bewaffnen; rüsten.
Arracher, *v. a.*, wegreißen, ausreißen, mit Gewalt trennen.
Arrêt, *s. m.*, Beschluß, Erlaß; Urtheil; Arrest.
Arrêter, *v. a.*, aufhalten, festhalten, hemmen.
s'Arrêter, *v. pr.*, stehen bleiben.
Arrière, *s. m.*, Hintertheil (eines Schiffs) — en arrière, rückwärts.
Arrière, *adv.*, zurück, weg von mir.
Arrière-garde, *s. f.*, Nachtrab.
Arriver, *v. n.*, ankommen, anlangen, anlanden, geschehen. *(ad ripam.)*
Arrogant, e, *adj.*, anmaßend; Anspruch machend.
Arrondir, *v. a.*, abrunden.
Arsenal, *s. m.*, Zeughaus; Lager von Geräthschaften.
Art, *s. f.*, Kunst; Gewandtheit.
Artifice, *s. m.*, Kunst; List; Kunstgriff; — feu d'artifice, Feuerwerk.
Artisan, *s. m.*, Handwerker, Meister.
Artiste, *s. m.*, Künstler.
Ascendant, *s. m.*, Einfluß; Uebergewalt.
Asile, *s. m.*, Zufluchtsort; Stätte.
Aspect, *s. m.*, Anblick, Aussehen.
Assassiner, *v. a.*, ermorden, meuchelmörderisch tödten.
Assaut, *s. m.*, Angriff, Sturm.
Assemblage, *s. m.*, Sammlung, Zusammenstellung.
Assemblée, *s. f.*, Versammlung; Gesellschaft.
Assembler, *v. a.*, sammeln, zusammenbringen; — s'assembler sich versammeln, sich gesellen.
s'Asseoir, sich setzen; je me suis assis, ich habe mich gesetzt.
Assertion, *s. f.*, Bestätigung, Behauptung.
Assez, *adv.*, hinlänglich, genug, hinreichend; ziemlich.
Assiéger, *v. a.*, belagern.
Assiette, *s. f.*, Teller; — Lage; Stellung.
Associer, *v. a.*, hinzugesellen.
s'Associer, *v. pron.*, sich verbinden, sich dazu gesellen.
Assoupissement, *s. m.*, Schlummer; Einschläfern; Unterdrückung, Beilegung.
Assourdir, *v. a.*, betäuben, taub machen. *(surdus.)*
Assouvir, *v. a.*, sättigen, befriedigen.
Astre, *s. m.*, Gestirn, Stern.
Astucieux, se, gekünstelt, spitzfindig, schlau.
Atelier, *s. m.*, Werkstatt.
Atmosphère, *s. f.*, Luftkreis, Dunstkreis, Atmosphäre.
Atroce, *adj.*, gräßlich, abscheulich, grausam.
Atropos, eine der drei Parzen, welche den Faden des Lebens abschnitt.
Attacher, *v. a.*, anbinden, anheften, anfesseln.
s'Attacher, *v. pron.*, sich anheften, sich anklammern.
Attaquer, *v. act.*, angreifen; überfallen. — s'attaquer à, es aufnehmen mit.
Atteindre, *v. a.* et *n.*, erreichen; gelangen zu.
Atteinte, *s. f.*, das Erreichen, das Berühren.

Attendre, *v. a.*, warten, erwarten, abwarten.
s'Attendre à, auf Etwas gefaßt sein, erwarten, hoffen, Hülfe erwarten.
Attendrir, *v. a.*, rühren, bewegen.
Attendrissement, *s. m.*, Rührung, Mitleid.
Attente, *s. f.*, Erwartung, Hoffnung.
Attention, *s. f.*, Aufmerksamkeit.
Attester, *v. a.*, bestätigen, bezeugen.
Attirer, *v. a.*, anziehen, zuziehen.
Attiser, *v. a.*, schüren, aufachen.
Attitude, *s. f.*, Stellung, Haltung.
Attraper, *v. a.*, fangen, einholen, erwischen, anführen, täuschen.
Attribuer, *v. a.*, zuschreiben, beimessen.
Attribut, *s. m.*, das Zuerkannte; Attribut; Kennzeichen.
Aucun, e, *pr. indét.*, keiner, keine.
Audace, *s. f.*, Kühnheit; Dreistigkeit.
Audacieux, se, *adj.*, kühn, keck.
Au-delà, *adv.*, jenseits — au-delà de, *prép.*, jenseit.
Auditeur, *s. m.*, Zuhörer.
Auditoire, *s. m.*, Hörsaal; die Versammlung der Zuhörer.
Augmenter, *v. a.*, vermehren, vergrößern, erhöhen.
Augure, *s. m.*, Vorbedeutung; Vorzeichen; — Wahrsager.
Auguste, *adj.*, erhaben; geheiligt.
Aumône, *s. f.*, Almosen.
Auprès de, *prép.*, bei, zu.
Aurore, *s. f.*, Morgenröthe; — der frühe Morgen.
Aussi, *adv.*, auch, ebenfalls. — (am Anfange eines Satzes:) daher, deßhalb.
Aussi bien que, ebensowohl als.
Aussitôt, *adv.*, sogleich; tout aussitôt, unmittelbar darauf.
Aussitôt que, *conj.*, sobald als.
Austère, *adj.*, streng (gegen sich selbst).
Austérité, *s. f.*, Strenge (gegen sich selbst).
Autant, *adv.*, ebensoviel, ebensosehr; d'autant plus que, *conj.*, um so mehr, da.
Autel, *s. m.*, Altar.
Autorisation, *s. f.*, Ermächtigung.
Autoriser, *v. a.*, ermächtigen; berechtigen; als berechtigt anerkennen.
Autorité, *s. f.*, Behörde, Obrigkeit.
Autour, *s. m.*, Habicht.
Autour, *prép.*, um, ringsum.
Autre, *pron. indét.*, ander.
Autrefois, *adv.*, ehemals; ehedem, einst.
Autrement, *adv.*, anders, weiter, sonst.
Autriche, *s. f.*, Oesterreich.
Autrichien, *s. m.*, Oesterreicher — *adj.* österreichisch.
Avaler, *v. act.*, schlucken, hinunterschlucken; verzehren.
Avance, *s. f.*, Vorschuß, Vorlage, Fortschritt; — d'avance, *adv.*, zum Voraus.
Avances, *s. f. pl.*, die ersten Schritte zu einem freundschaftlichen Verhältniß.
Avancer, *v. act.*, vorrücken; voranbringen, befördern.
s'Avancer, *v. pron.*, näher treten; vorwärts gehen.
Avant, *prép.*, vor (von der Zeit gesagt). — avant que, bevor; avant de (vor einem Infinitif) — avant de mourir, bevor jemand stürbe.
Avant-dernier, ère, *adj.*, vorletzte.
avant-garde, *s. f.*, Vortrab.
Avantage, *s. m.*, Vortheil, Nutzen.
Avarice, *s. f.*, Geiz, Habsucht.
Avec, *prép.*, mit.
Avenir, *s. m.*, Zukunft.
Aventure, *s. f.*, Abentheuer.
s'Aventurer, *v. pron.*, sich wagen.
Aventureux, se, *adj.*, abentheuerlich.

Avenue, *s. f.*, Zugang, Allee.
Aversion, *s. f.*, Abneigung, Abscheu, Haß.
Avertir, *v. a.*, benachrichtigen, warnen, in Kenntniß setzen.
Aveugle, *adj.*, blind.
Aveugler, *v. a.*, blenden, verblenden. (a oculi.)
Avis, *s. m.*, Benachrichtigung, Nachricht, Ansicht, Meinung, Rath.
Aviser, *v. a.*, benachrichtigen; — berathen. — s'aviser, auf den Gedanken kommen; den Einfall haben; sich einfallen lassen, sich unterstehen.
Avoir, haben, bekommen, besitzen.
Avoué, *s. m.*, Advocat, Anwalt.
Avouer, *v. a.*, gestehen, erkennen, heraussagen.
Axiôme, *s. m.*, Grundsatz, Ursatz.
Azur, *s. m.*, Azurblau, Himmelblau.
Azuré, e, *adj.*, blau gefärbt.

B.

Bagage, *s. m.*, Gepäck.
Bagarre, *s. f.*, Gelärm, Gezänke, Getümmel.
Baie, *s. f.*, Bucht; — Beere.
Baigner, *v. a.*, baden, benetzen. se baigner, sich baden.
Bâiller, *v. n.*, gähnen.
Baïonette, *s. f.*, Flintenspieß, Bajonett.
Bain, *s. m.*, Bad; Badstube, Badeort.
Baiser, *v. a.*, küssen.
Baisser, *v. a.*, bücken, beugen, senken. — *v. n.*, abnehmen.
se Baisser, *v. pron.*, sich bücken.
Baleine, *s. f.*, Wallfisch.
Balancer, *v. a.*, im Gleichgewicht halten, wiegen.
Balancer, *v. n.*, schwanken, zweifelhaft sein.
Balancier, *s. m.*, Unruhe, Schwe- ber, Seiltänzerstange.
Balayeur, *s. m.*, Kehrer, Auskehrer, Straßenkehrer.
Balbutier, *v. a.*, undeutlich aussprechen; stammeln.
Balle, *s. f.*, Spielball, Kugel, Flintenkugel.
Ballot, *s. m.*, Balle, großer Pack.
Balustre, *s. m.*, Docke; Geländersäule.
Bambou, *s. m.*, Bambus, Bambusrohr.
Banane, *s. f.*, Paradiesfeige, Pisangfrucht.
Bande, *s. f.*, Streife, Strich, Binde.
Bannière, *s. f.*, Banner, Fahne.
Bannir, *v. a.*, bannen, verbannen, ausweisen.
Barbarie, *s. f.*, Barbarei, Grausamkeit, Rohheit.
Barre, *s. f.*, Stange; Strich, Schranke; Schrankenspiel, Barrspiel.
Barrière, *s. f.*, Schranken, Grenzen
Bas, basse, *adj.*, niedrig; leise.
Bas, *adv.*, unten, leise; — là-bas, dort unten.
Bas, *s. m.*, Strumpf.
Bassin, *s. m.*, Becken, Schale; Wasserbehälter eines Gartens; ein Brunnenbecken.
Bastingue, *s. f.*, Schanzkleid (auf Schiffen).
Bastingage, *s. m.*, Schanzverkleidung.
Bataille, *s. f.*, die Schlacht, das Gefecht.
Bataillon, *s. m.*, Schaar; Bataillon.
Batelet, *s. m.*, ein kleines Schiff.
Bâtiment, *s. m.*, Gebäude; — großes Schiff.
Bâton, *s. m.*, Stock, Prügel, Stange, Stab. — bâton de maréchal, der Marschallstab.
Battre, *v. a.*, schlagen. — le coeur me battait, mein Herz schlug; — battre le blé, dreschen.
Bauge, *s. f.*, Suhllache; ein

schlammiger Ort, wo das wilde Schwein sich zurückzieht.
Bavard, e, s., Schwätzer, — inn.
Bavardage, s. m., Geschwätz, Geplauder.
Bazar, s. m., Kaufhaus; Waarenlager.
Beau, bel, belle, adj., schön; erhaben. — de plus belle, von neuem, ärger als je.
Beaucoup, adv., viel; — de beaucoup um vieles.
Beaux-arts, s. m., schöne Künste, schöne Wissenschaften
Bec, s. m., Schnabel.
Bélier, s. m., Widder, Schafbock; — Sturmbock, Mauerbrecher, Katze.
Bénir, v. a., segnen; preisen, loben.
Berceau, s. m.. Wiege; Laube.
Bercer, v. a., wiegen.
Berger, s. m., Hirt, Schäfer.
Bergère, s. m., Sessel.
Besace, s. f., Brodsack.
Besogne, s. f., Geschäft; Sache; Angelegenheit.
Besoin, s. m., Bedürfniß, Noth.
Bêtise, s. f., Dummheit, Albernheit.
Bien, adv., wohl, gut, sehr, viel.
Bien, subst. m., Gut, Vermögen; — das Gute, die Wohlthat.
Bien que, conj., obgleich, obschon, wiewohl.
Bienaimé, e, vielgeliebt.
Bien-être, s. m., Wohlergehen; Wohlstand; Behaglichkeit.
Bienheureux, se, adj., selig, glücklich, glückselig.
Bienfait, Wohlthat.
Bientôt, adv., bald.
Bille, s. f., kleine Kugel, Glückker; Ball, Billardball.
Bienveillance, s. f., Wohlwollen.
Bise, s. f., kalter Nordwind.
Bivouaquer, v n., im Freien übernachten.
Blanc, blanche, adj., weiß.
Blancheur, s. f., Weiße; weiße Farbe; Reinheit.
Blasphême, s. m., Gotteslästerung.
Blé, s. m., Getreide, Korn.
Blesser, v. a., verwunden; verletzen, — beleidigen.
Bleu, e, adj., blau.
Blond, e, adj., blond.
Blouse, s. f., Kittel.
Bocage, s. m., Busch, Gehölz, Hain.
Boeuf, s. m., Ochse, Stier.
Boire, v. a. et n., trinken, saufen, einsaugen.
Bois, s. m, Holz; Busch; Wald.
Boisson, s. f., Getränk.
Bon, bonne, adj., gut, tüchtig gütig, gefällig.
Bond, s. m., Satz, Sprung.
Bondir, v. n., hüpfen, Sprünge machen.
Bonnement, adv., in gutmüthiger Weise — tout bonnement ohne Weiteres.
Bonnet, s. m., Mütze.
Bord, s. m., Rand, Ufer; — Bord (eines Schiffs).
Borne, s. f., Grenzstein, Grenze, Beschränkung.
Bouche, s. f., Mund, Maul; Mündung.
Bouclier, s. m., Schild, Schutzwehr.
Bosquet, s. m., kleiner Busch; Wäldchen, Lustwäldchen.
Bouger, v. n., sich rühren, sich regen.
Bouillir, v. n., sieden, kochen.
Bouillon, s. m., Wallen, Wallungen. — Brühe von gesottenem Fleisch.
Bourdonnement, s. m., Summen, Brummen.
Bourreau, s. m., Scharfrichter, Henker.
Bourse, s. f., Beutel, Geldbeutel, Börse.
Boursier, s. m., Schatzmeister, Säckelmeister; einer der sein Geld spart.

Bout, s, m., Ende (eines Fadens, einer Stange) — auch ein Theil eines Fadens u. s. w.) un bout de soie, ein Stückchen Seide; venir à bout de, zu Stande kommen mit etwas.
Bouteille, s. f., Flasche.
Bracelet, s. m, Armband.
Branche, s. f., Ast, Zweig.
Brandir, v. a., schwingen.
Bras, s. m., Arm.
Brave, adj., brav, tüchtig, tapfer.
Braver, v. a., trotz bieten.
Bravoure, s. f., Tapferkeit.
Bride, s. f., Hügel, Zaun.
Brigand, s. m., Räuber.
Briguer, v. a., buhlen, nachsuchen, nachstreben.
Briller, v. n., glänzen, leuchten.
Brin, s. m., Halm; ein Stückchen.
Brise, s. f., leichter und kühlender Wind (engl. breeze).
Briser, v. act., zerbrechen, zertrümmern, zermalmen.
se Briser, v. pron., sich zerbrechen.
Brocher, v. a., heften, broschiren.
Broder, v. a., sticken.
Bronze, s. m., Erz; Glockenerz.
Brouet, s. m., dünner Brei.
Brouillard, s. m., Nebel.
Broussailles, s. f. pl., Gesträuch; Dorngesträuch.
Brouter, v. a., abfressen, abgrasen, das Laub abfressen.
Broyer, v. a., zerreiben, zermalmen, zerschlagen.
Bruissement, s. m., Geräusch, Brausen, Rauschen.
Bruit, s. m., Geräusch, Lärm. — sans bruit, still, duckmäuserig.
Brûler, v. a. et n., brennen, verbrennen, abbrennen; — rösten.
Brume, s. f., Nebel, düsteres Wetter.
Brunir, v. n., braun werden, verwelken.
Brusque, adj., barsch, derb, hart, zurückstoßend.
Brusquement, adv., barsch, in derber Weise.
Bruyant, e, lärmend, geräuschvoll.
Bûcher, s. m., Scheiterhaufen; Holzstall.
Bûcheron. s. m., Holzmacher.
Buisson, s. m., Busch; Gebüsch.
Bureau, s. m., Schreibtisch, stube, Amtsstube.
But, s. m., Zweck, Ziel, Endzweck.
Butte, s. f., Erdhügel; Schießmauer, Scheibenhügel. — être en butte, ausgesetzt sein.

C.

Ça, statt cela, das. — or çà, nun; nun sagen Sie einmal! — çà et là, adv., hie und da.
Cabane, s. f., Hütte; Häuschen.
Câble, s. m., Tau, dickes Seil.
Cabinet, s. m., kleines Zimmer, Cabinet.
se Cabrer, v. pron., sich bäumen.
Cabrioles, s. f., Sprünge, lustige Sprünge, Bocksprünge (caper).
Cacher, v. a., verbergen, verstecken.
Cachette, s. f., ein Ort zum Verbergen. — en cachette, im Geheimen.
Cadavre, s. m., Leiche, todter Körper.
Cadence, s. f., Takt, abgemessener Gang; Cadenz.
Cadre, s. m., Rahmen; Stock, Stamm (in einer Armee).
Cage, s. f., Käfig, Vogelkäfig.
Cahier, s. m., Schreibbuch; Heft; Verzeichniß; Lieferung.
Caillou, s. m., Stein, Kieselstein, Geröll.
Caisse, s. f., Kiste, Kasse; Trommel.
Calamité, s. f., allgemeiner Schlag oder Unglücksfall.

Calcul, *s. m.*, Rechnen; Berechnung.
Calé, *adj.*, vermögend, reich.
Calebasse, *s. f.*, Flaschenkürbis; Kürbisflasche.
Calme, *adj.*, ruhig, still.
Calmer, *v. a.*, beruhigen.
Calomnie, *s. f.*, Verläumdung.
Calotte, *s. f.*, Käppchen (ohne Schild).
Calvaire, *s. m.*, Kreuzstätte; — Kreuzhügel.
Camarade, *s. m.*, Zimmergenosse, Schul-, Spiel-, Kriegsgefährte (ital. *camera*, Kammer.)
Camp, *s. m.*, Lager, Feldlager; — Kampfplatz.
Campagne, *s. f.*, Feld, Landgut; Feldzug.
Camper, *v. n.*, sich lagern, ein Lager aufstellen.
Canard, *s. m.*, Ente.
Cancre, *s. m.*, Krabbe: armer Schlucker; böser Knabe, Faullenzer.
Candélabre, *s. m.*, großer Leuchter.
Candeur, *s. f.*, Reinheit; Aufrichtigkeit.
Caniche, *s. m.*, kleiner Hund. *(canis.)*
Canne, *s. f.*, Rohr; — Stock. — canne à sucre, Zuckerrohr.
Cantique, *s. m.*, Gesang, kirchliches Lied.
Canton, *s. m.*, abgesonderter Theil eines Landes oder einer Stadt, Bezirk, Canton.
Cantonnement, *s. m.*, Cantonnirung; Cantonnirungsquartier.
Capable, *adj.*, fähig, im Stand.
Capacité, *s. f.*, Fähigkeit.
Capitaine, *s. m.*, Hauptmann, Kapitän; auch zuweilen: Kriegsheld, Feldherr.
Capituler, *v. n.*, wegen der Uebergabe unterhandeln; nachgeben, capituliren.
Capon, *s. m.*, feiger Mensch, Hasenfuß.
Captif, ve, *adj.*, gefangen.
Captif, *subst.*, der Gefangene.
Captiver, *v. a.*, einnehmen, fesseln, gefangen halten.
Caprice, *s. f.*, Laune, Eigensinn; Grille; plötzliche Aenderung der Neigung — das Ueberspringen von einer Ansicht zur andern. *(caper.)*
Car, *adv.-conj.*, denn.
Caractère, *s. m.*, Charakter; — *pl.* Lettern, Buchstaben.
Carène, *s. f.*, Kiel, Kielholen.
Cargaison, *s. f.*, Ladung, Schiffsladung.
Caresser, *v. a.*, liebkosen; streicheln.
Carnage, *s. m.*, Gemetzel; Zusammenhauen. *(caro.)*
Carnassier, ère, *adj.*, fleischgierig, raubthierartig.
Carpe, *s. f.*, Karpfe.
Carpillon, *s. m.*, kleine Karpfe.
Carrefour, *s. m.*, Kreuzweg, Kreuzstraße.
Carrière, *s. f.*, Bahn zum Fahren mit Wagen, — Rennbahn, — Steinbrüche, — Laufbahn, Lebensbahn.
Carte, *s. f.*, Karte; carte de géographie, Landkarte.
Carton, *s. m.*, Schachtel.
Cas, *s. m.*, Fall, Casus, Wesen. — faire cas de, schätzen.
Casque, *s. m.*, Helm.
Casser, *v. a.*, zerbrechen, aufbrechen.
Catastrophe, *s. f.*, großes Unglück; plötzliche Wendung des Glücks.
Cause, *s. f.*, Sache, Angelegenheit, Streitsache; Veranlassung, Ursache.
Causer, *v. a.*, veranlassen, verursachen; *v. n.* plaudern, kosen.
Cavalier, *s. m.*, Reiter; — Cavalier-
Ce, (*f.*, cette,) *pr. dém.*, dieser, jener. *(hicce.)*
Ce, c' (vor einem Zeitwort oder einem beziehenden Fürwort) *pr. dém.*, es; dies.

Céder, *v. a.*, überlassen, abtreten; *v. n.*, nachgeben.
Cèdre, *s. m.*, Ceder, Cederbaum.
Ceindre, *v. a.*, umgürten; umringen. *(cingere.)*
Ceinture, *s. f.*, Gürtel, Gurte.
Célèbre, *adj.*, berühmt.
Célébrer, *v. a.*, feiern.
Célébrité, *s. f.*, Berühmtheit.
Céleste, *adj.*, himmlisch.
Célibat, *s. m.*, Cölibat; das Ledigbleiben.
Celui, *pl.* ceux; celle, *pl.* celles; *pron. démonstr.*, dieser, jener.
Cendre, *s. f.*, Asche.
Cénobite, *s. m.*, einer, der mit andern gemeinsam lebt; Mönch.
Censeur, *s. m.*, Censor, Critiker, Tadler.
Cent, hundert.
Centre, *s. m.*, Mittelpunkt; Centrum.
Cependant, *adv.-conj.*, indessen, unterdessen, jedoch, dennoch.
Cerbère, *s. m.*, der Cerberus, Pförtner der Unterwelt.
Cercle, *s. m.*, Kreis; — cercle polaire, Polarkreis; — Reif. — Kreis, Gesellschaft.
Cercueil, *s. m.*, Sarg.
Cérébral, e, *adj.*, das Gehirn betreffend. — fièvre cérébrale, Hirnentzündung.
Cerf, *s. m.*, Hirsch.
Cerf-volant, *s. m.*, Hirschkäfer. — Drach (Spiel für Knaben).
Cerner, *v. a.*, umringen, umgeben.
Certain, e, *adj.*, gewiß, sicher.
Certainement, *adv.*, sicherlich, gewiß.
Certes, *adv.*, wahrlich, sicherlich.
Certitude, *s. f.*, Gewißheit, Sicherheit.
Cerveau, *s. m.*, Gehirn; Geist.
Cesse, *s. f.*, Aufhören. — sans cesse, unaufhörlich.
Cesser, *v. a.*, aufhören.
Cétacé, *s. m.*, Cetacee, fischartiges Säugethier.
Chacun, *pr. ind.*, jeder, jeder einzelne.
Chagrin, *s. m.*, Kummer, Sorgen.
Chagrin, e, *adj.*, mürrisch, ärgerlich.
Chaîne, *s. f.*, Kette; — Bergkette. *(catena.)*
Chair, *s. f.*, Fleisch, rohes Fleisch. *(caro.)*
Chaire, *s. f.*, Kanzel.
Chaise, *s. f.*, Stuhl; eine Art Wagen.
Chaloupe, *s. f.*, Boot, kleines Fahrzeug
Chambellan, *s. m.*, Kammerherr.
Chambre, *s. f.*, Zimmer, Kammer.
Champ, *s. m.*, Feld; dans les champs, im Freien. — sur-le-champ, auf der Stelle. *(campus.)*
Champion, *s. m.*, Kämpfer, Fürkämpfer, Hauptdegen.
Chanceler, *v. a.*, wanken, hinfällig sein.
Chandelle, *s. f.*, Licht; namentlich Talglicht.
Changeant, e, *adj.*, in der Farbe wechselnd.
Changer, *v. a.*, wechseln, ändern, umändern; täuschen.
Chantier, *s. m.*, Zimmerplatz.
Chantre, *s. m.*, Sänger; Vorsänger.
Chapeau, *s. m.*, Hut.
Chaque, *pron. ind.*, jeder, jeder einzelne.
Charbon, *s. m.*, Kohle.
Charge, *s. f.*, Last, Belastung; Auftrag; Amt; Angriff; Charge.
Charger, *v. a.*, belasten, aufladen; chargiren, eine Charge (Angriff) ausführen. — se charger de, etwas übernehmen.
Charité, *s. f.*, christliche Liebe; Wohlthätigkeit; Almosen.
Charlatan, *s. m.*, Quacksalber; (ital. *ciarlare*, schwatzen).
Charme, *s. m.*, Reitz, Zauber, Zauberformel. *(carmen.)*

Charmer, *v. a.*, bezaubern, entzücken.
Charpentier, *s. m.*, Zimmermann.
Chasse, *s. f.*, Jagd.
Chasser, *v. a.* et *n.*, jagen, treiben; fortjagen, wegtreiben; auf die Jagd gehen.
Chasseur, *fém.* chasseresse, Jäger.
Châtier, *v. a.*, züchtigen, bestrafen. *(castigare.)*
Chaud, e, *adj.*, warm, heiß; — jouer à la main chaude.
Chaumière, *s. f.*, eine mit Stroh bedeckte Hütte. *(calamus.)*
Chauve-souris, *s. f.*, Fledermaus.
Chef, *s. m.*, Haupt, Kopf, Oberhaupt. *(caput.)*
Chemin, *s. m.*, Weg.
Cheminée, *s. f.*, Schornstein; Kamin.
Cheminer, *v. n.*, gehen; marschiren.
Chemise, *s. f.*, Hemd; Kittel.
Chêne, *s. m.*, Eiche; Eichbaum.
Chenille, *s. f.*, Raupe.
Cher, chère, *adj.*, theuer, lieb; theuer, kostspielig. *(carus.)*
Chercher, *v. act.*, suchen, aufsuchen; sich bemühen; — aller chercher (dort) holen; venir chercher (hier) holen, abholen.
Chérir, *v. a.*, lieben, herzlich lieben.
Chétif, ve, armselig, ohne Bedeutung.
Cheval, *pl.* chevaux, *s. m.*, Pferd. — à cheval, zu Pferde, reitend.
Chevaleresque, *adj.*, ritterlich.
Chevalerie, *s. f.*, Ritterwesen, Ritterthum.
Chevalier, *s. m.*, Ritter.
Chevaucher, *v. n.*, reiten.
Chevelure, *s. f.*, Haarwuchs.
Cheveu, *s. m.*, Haar.
Chevet, *s. m.*, Kopfkissen, der obere Theil des Bettes.
Chèvre, *s. f.*, Ziege, Geiß. *(capra.)*
Chez, *prép.*, bei (im Hause, in der Wohnung).
Chicaneur, *s. m.*, einer der aus Bosheit Händel sucht.
Chiche, *adj.*, karg, geitzig.
Chichement, *adv.*, karg, armselig.
Chien, *s. m.*, (*fém.* chienne) Hund; Hahn am Feuergewehr. *(canis.)*
Chiffon, *s. m.*, Stückchen Tuch; Lappen, Lumpen.
Chiffre, *s. m.*, Ziffer, Zahl.
Chiper, *v. a.*, stränzen, wegnehmen; daher Chiperie und Chipeur (in der Schülersprache).
Choc, *s. m.*, Stoß; Andrang.
Chocolat, *s. m.*, Chocolade.
Choeur, *s. m.*, Chor, singende Schaar; Chor in einer Kirche.
Choisir, *v. a.*, wählen. (deutsch *kiesen*, engl. choose.)
Choix, *s. m.*, Wahl.
Chose, *s. f.*, Sache, Ding, Wesen. — quelque chose, etwas; — quelque chose de bon, etwas Gutes.
Chouette, *s. f.*, Eule.
Chrétien, enne, *s.* et *adj.*, christlich.
Chrysalide, *s. m.*, Puppe, Larve.
Chuchotement, *s. m.*, Flüstern, Gezischel.
Chut! *interj.*, still! ruhig!
Cicatrice, *s. f.*, Narbe.
Ciel, *s. m.*, der Himmel, Himmelsgewölbe.
Cieux, *pl.*, von Ciel, der Himmel; — die Wolken.
Cigale, *s. f.*, Baumgrille; Heuschreckengrille.
Cigogne, *s. f.*, Storch.
Cîme, *s. f.*, Gipfel, oberster Theil.
Cimeterre, *s. m.*, krummer Säbel; Pallasch.
Cingler, *v. a.*, mit vollen Segeln fahren, segeln.
Cinq, *n. de nomb.*, fünf.
Cinquante, *n. de nomb.*, fünfzig.
Circonférence, *s. f.*, Umkreis, Umfang.

Circonstance, *s. f.*, Umstand, Verhältniß, Lage der Dinge.
Cirer, *v. a.*, wichsen.
Cité, *s. f.*, große Stadt. *(civitas.)*
Citer, *v. a.*, kommen lassen, vorladen; die Stelle eines Buches anführen.
Citoyen, enne, *s.*, Bürger, Staatsbürger.
Civilisation, *s. f.*, Cultur; Civilisation.
Civiliser, *v. a.*, cultiviren, bilden.
Civique, *adj.*, bürgerlich. — couronne civique, Bürgerkrone.
Clairon, *s. m.*, Clarin, Zinke.
Clameur, *s. f.*, Geschrei, allgemeines Schreien.
Claque, *s. f.*, Klatsch, Ohrfeige.
Clarté, *e. f.*, Helle, helles Licht.
Classe, *s. f.*, Klasse, Abtheilung in einer Schule.
Clémence, *s. f.*, Milde, Huld, Gnade.
Clerc, *s. m.*, Schreiber bei einem Juristen.
Clergé, *s. m.*, Geistlichkeit, Klerus.
Climat, *s. m.*, Klima, Gegend; Himmelsstrich.
Clopin-clopant, *adj.*, knappend.
Clopiner, *v. n.*, knappen.
Clos, e, *adj.*, verschlossen.
Clôture, *s. f.*, Verschluß, Umzäunung.
Clou, *s. m.*, Nagel.
Clouer, *v. a.*, annageln, befestigen, fest klammern.
Cocarde, *s. f.*, Kokarde.
Coeur, *s. m.*, das Herz; — der Mittelpunkt, die Mitte.
Coin, *s. m.*, Ecke, Winkel.
Col, Cou, *s. m.*, Hals; — Kragen.
Colère, *s. f.*, Zorn; Aufbrausen.
Colère, *adj.*, zum Zorn geneigt
Colique, *s. f.*, Kolik, Bauchgrimmen.
Collation, *s. f.*, Abendbrod; Zwischenessen, Nachmittagsessen. (Vieruhressen.)
Collecte, *s. f.*, Geldsammlung; Collekte.
Collége, *s. m.*, Collegium, Colleg; höhere (lateinische) Schule; Gymnasium.
Collégien, *s. m.*, Gymnasiast.
Collègue, *s. m.*, Colleg. Collega, Amtsgenosse.
Coller, *v. a.*, ankleben, zusammenleimen.
Colline, *s. f.*, Hügel.
Colonel, *s. m.*, Oberst; lieutenant-colonel, Oberstlieutenant. *(corona.)*
Colonnade, *s. f.*, Säulengang.
Colonne, *s. f.*, Säule, Pfeiler, Columne, Colonne.
Colorer, *v. a.*, färben.
Coloris, *s. m.*, Farbe, Färbung, Gemalte.
Colosse, *s. m.*, ein Riesenbild, Riesengestalt, Koloß.
Combattre, *v. a.* et *n.*, kämpfen; bekämpfen.
Comble, *s. m.*, Fülle; höchster Stand; Gipfel. *(cumulare.)*
Commandement, *s. m.*, Befehl.
Commander, *v. act.*, befehlen; befehligen, commandiren.
Comme, *adv. conj.*, wie, sowie, gleich; als, da, weil.
Comment, wie (bei direkten und indirekten Fragen).
Commère, *s. f.*, Gevatterin; Frau Base.
Commerçant, *s. m.*, Kaufmann; Handelsmann.
Commerce, *s. m.*, Verkehr, Handel.
Commettre, *v. a.*, über etwas setzen, übertragen, anvertrauen; — begehen.
Commission, *s. f.*, Auftrag; — Uebertragung; die Beauftragten, die Commission.
Commode, *s. f.*, die Commode.
Commun, e, *adj.*, gemein, gemeinschaftlich.
Communicatif, ve, *adj.*, mittheilend.
Compagnie, *s. f.*, Gesellschaft, Compagnie.

Compagnon, *fém.* Compagne, Gefährte, Gefährtin; Genosse, Genossin.
Comparaison, *s. f.*, Vergleich, Vergleichung.
Comparaître, *v. n.*, erscheinen.
Comparer, *v. a.*, vergleichen; eine Vergleichung aufstellen.
Compassion, *s. f.*, Mitleid, Mitgefühl.
Compère, *s. m.*, Gevattersmann.
Compléter, *v. a.*, ergänzen, vervollständigen.
Complot, *s. m.*, Verschwörung; Complott.
Compositeur, *s. m.*, Setzer (in einer Druckerei); Componist.
Comprendre, *v. a.*, verstehen, begreifen.
Compte, *s. m.*, Rechnung, Rechenschaft.
Compter, *v. a.*, rechnen; berechnen, gedenken; glauben.
Comte, *s. m.*, Graf. *(comes.)*
Concert, *s. m.*, einstimmende Töne; Concert.
Conclure, *v. a.*, schließen; einen Schluß ziehen; abschließen.
Concitoyen, *s. m.*, Mitbürger.
Concours, *s. m.*, Mitwirkung; Mitbewerbung.
Concussion, *s. f.*, Erpressung.
Condamner, *v. a.*, verurtheilen, verdammen.
Condition, *s. f.*, Bedingung; Stellung, Lage; Rang.
Conduite, *s. f.*, Führung, Leitung; Aufführung, Benehmen.
Cône, *s. m.*, Kegel; Gipfel.
Confiance, *s. f.*, Vertrauen, Zutrauen.
Confiant, e, *adj.*, vertrauend, mittheilend.
Confident, e, *subst.*, ein Vertrauter, eine Vertraute.
Confier, *v. a.*, vertrauen, anvertrauen.
Conforme, *adj.*, übereinstimmend, passend; gleichlautend.
se Conformer, *v. pron.*, sich anschicken.
Confus, e, *adj.*, vermischt, unklar.
Confusion, *s. f.*, Verwirrung; Beschämung.
Congé, *s. m.*, Abschied, Urlaub; un jour de congé, ein freier Tag. *(commeatus;* provenz. *comjad.)*
Congédier, *v. a.*, verabschieden, beurlauben, fortschicken.
Conjurer, *v. a.*, beschwören, betheuern, herausrufen, hervorrufen.
Connaissance, *s. f.*, Kenntniß, Bekanntschaft.
Connaître, *v. a.*, kennen, bekannt sein mit; wissen.
Conquérir, *v. a.*, erobern; einnehmen.
Conquête, *s. f.*, Eroberung.
Conscience, *s. f.*, Gewissen, Bewußtsein.
Conscription, *s. f.*, Einschreiben zu Kriegsdiensten; Conscription.
Conseil, *s. m.*, Rath, den man ertheilt; Rathsversammlung.
Conséquence, *s. f.*, Folge.
Conserver, *v. a.*, behalten, aufbewahren; schonen.
Considération, *s. f.*, Ansehen; Achtung.
Considérer, *v. a.*, betrachten, berücksichtigen.
Consigne, *s. f.*, Befehl; Wachtbefehl; Postbefehl.
Consistance, *s. f.*, Bestand, Dauer.
Consoler, *v. a.*, trösten.
Constamment, *adv.*, beständig, stets.
Constant, e, *adj.*, beständig, dauernd, fest.
Consterné, e, *adj.*, bestürzt; niedergeschlagen.
Constituer, *v. a.*, bestellen, einrichten, einsetzen.
Construction, *s. f.*, Bau; Aufbauen; Errichtung.
Construire, *v. a.*, errichten, bauen, aufstellen.
Consulter, *v. a.*, zu Rathe ziehen, befragen.
Consumer, *v. a.*, verzehren, verbrennen, aufzehren.

Contemplatif, ve, betrachtend, nachsinnend; anschauend.
Contempler, *v. a.*, betrachten; mit Bewunderung oder Ehrfurcht ansehen.
Conte, *s. m.*, Erzählung; Novelle, Märchen.
Contenir, *v. act.*, enthalten, zusammenhalten, fest halten.
Content, e, *adj.*, zufrieden.
Contenter, *v. a.*, zufrieden stellen; se contenter, sich begnügen.
Contour, *s. m.*, Umriß.
Contracter, *v. a.*, einen Vertrag eingehen, — eingeben, sich durch einen Vertrag verbinden.
Contraire, *adj.*, entgegengesetzt; zuwider. — *adv.* contrairement.
Contraindre, *v. a.*, zwingen, verpflichten.
Contraster, *v. a.*, einen Gegensatz bilden, abstechen.
Contre, *prép.*, gegen, wider.
Contre-amiral, *s. m.*, Vize-Admiral.
Contrebande, *s. f.*, Schmuggelei, Schleichhandel, Schleichwaare.
Contrée, *s. f.*, Gegend, Land.
Contribuer, *v. n.*, beitragen, beisteuern.
Contusion, *s. f.*, Stoß, Verquetschung.
Convalescence, *s. f.*, das Genesen, das allmählige Genesen.
Convalescent, e, *adj.*, genesend.
Convenir, *v. n.*, übereinkommen; anstehen; *impers.* il convient, es ziemt sich.
Converser, *v. n.*, verkehren, sich unterhalten, mit einander sprechen.
Convoi, *s. m.*, Zug; Geleit; Leichengeleit; Zufuhr.
Convulsivement, *adv.*, gichterisch, zuckend, convulsivisch.
Coq, *s. m.*, Hahn.
Coquillages, *s. m. pl.*, Muscheln.
Coquin, *s. m.*, Spitzbube, Schelm.
Copie, *s. f.*, Abschrift.
Copier, *v. a.*, abschreiben.
Copieux, se, *adj.*, reichlich vorhanden.
Copieusement, *adv.*, reichlich.
Cor, *s. m.*, Waldhorn.
Corbeau, *s. m.*, Rabe.
Corbeille, *s. f.*, Korb.
Cordage, *s. m.*, Tauwerk.
Corde, *s. f.*, Seil, Strick, Cordel; Seite. — cordage, Strickwerk.
Cordon, *s. m.*, Schnur, Cordel.
Corne, s. f., Horn.
Corps, *s. m.*, Körper, Leib, Corps.
Correct, e, regelrecht, correkt.
Correspondre, *v. n.*, entsprechen.
Corriger, *v. a.*, bessern, corrigiren.
Corrompre, *v. a.*, verderben; bestechen.
Cortége, *s. m.*, Geleit, Gefolge, Zug. — cortége funèbre, Leichenzug.
Costume, *s. m.*, Anzug, Kleidung
Côte, *s. f.*, Küste, Rippe.
Côté, *s. m.*, die Seite.
Côteau, *s. m.*, Hügel.
Côtoyer, an der Küste herumfahren, herumfliegen.
Cou, *s. m.*, Hals.
Couche, *s. f.* Lager; Lage; Schichte.
Coucher, *v. a.*, legen, auflegen.
se Coucher, *v. pron.*, sich legen.
Coude, *s. m.*, Ellbogen. *(cubitus.)*
Coudre, *v. a.*, nähen, zusammennähen.
Couler, *v. n.*, fließen, ausfließen, *v. a.* gießen.
Couleur, *s. f.*, Farbe; Färbung.
Coup, *s. m.*, Stoß, Schlag, Stich, Hieb, Streich, Wurf, Mal. — tout-à-coup plötzlich, tout-d'un-coup auf einmal; — pour le coup jetzt aber; coup sur coup, Schlag auf Schlag.
Coup-d'oeil, *s. m.*, Blick
Coupable, *adj.*, schuldig, strafbar. *(culpa.)*

Coupe, *s. f.*, Gefäß, Becher.
Coupe, *s. f.*, Schnitt, Zuschnitt, Gestaltung.
Couper, *v. act.*, schneiden; abhauen.
Couplet, *s. m.*, Strophen, Verse.
Cour, *s. f.*, Hof, Hofraum; — fürstlicher Hof
Courage, *s. m.*, Muth, Tapferkeit.
Courageux, euse, *adj.*, mutbig, tapfer.
Courageusement, *adv.*, muthig, tapfer.
Couramment, *adv.*, fließend
Courber, *v. a.*, beugen, krümmen.
Courir, *v. n.*, laufen, eilen, herumgehen. — *v. a.*, jagen nach.
Couronne, *s. f.*, die Krone.
Couronnement, *s. m.*, die Krönung.
Couronner, *v. a.*, krönen.
Courroucé, *adj.*, erzürnt, zornig
Courroux, *s. m.*, Zorn.
Course, *s. f.*, Lauf, Laufbahn; ein Gang, ein Ausgang, um Geschäfte zu besorgen.
Coursier, *s. m.*, Renner, edles Pferd, Roß.
Court, e, *adj.*, kurz; ohne Dauer.
Courtisan, *s. m.*, Hofmann, Höfling.
Couteau, *s. m.*, Messer.
Coutelas, *s. m.*, großes Messer, Jagdmesser
Coutume, *s. f.*, Gewohnheit, Gewöhnung, avoir coutume, gewöhnt sein.
Couvert, *s. m.*, Gedeck, Tischzeug, Tischgeräth.
Craindre, *v. a.*, fürchten, befürchten.
Crainte, *s. m.*, Furcht, Befürchtung, Ehrfurcht
Crapaud, *s. m.*, Kröte.
Craquement, *s. m.*, Krachen, Knistern.
Créateur, *s. m.*, Schöpfer.
Créature, *s. f.*, Geschöpf, Wesen.
Créer, *v. a.*, erschaffen; bilden, machen.
Creuser, *v. a.*, graben, aushöhlen.
Creux, *s. m.*, Höhlung, Loch, Vertiefung.
Creux, se, *adj.*, hohl, vertieft.
Crever, *v. a.*, ausstechen, durchstechen; *v. n.* bersten, zerplatzen, zu Grunde gehen.
Cri, *s. m.*, Schrei, Geschrei.
Crier, *v. n.*, schreien; rufen; ausrufen.
Crime, *s. m.*, Verbrechen.
Criminel, elle, *adj.*, verbrecherisch.
Criminel, *s. m.*, Verbrecher.
Crin, *s. m.*, Roßhaar.
Crinière, *s. f.*, Mähne.
Crinoline, *s. f.*, Zeug aus Roßhaar verfertigt
Crispation, *s. f.*, das Kräuseln; das Zusammenschrumpfen, das Zusammenziehen der Nerven, Krämpfe.
Cristal, *s. m.*, Crystall
Critiquer, *v. a.*, beurtheilen, kritisiren; tadeln.
Croisade, *s. f.*, Kreuzzug.
Croisé, *s. m.*, Kreuzfahrer.
Croisée, *s. f.*, Fenster, Fensteröffnung, Kreuzfenster.
Croître, *v. n.*, wachsen, zunehmen. *(crescere.)*
Croix, *s. m.*, Kreuz.
Crouler, *v. n.*, zusammenstürzen
Cruauté, *s. f.*, Grausamkeit.
Cruche, *s. f.*, Krug.
Crucifix, *s. m.*, Kreuz; Kruzifix.
Cruel, cruelle, *adj.*, grausam.

D.

(D'abord, *adv.*, zuerst, vor Allem, anfangs; — de prime abord, gleich anfangs.)
Daigner, *v. n.*, würdigen, geruhen
Damas, *s. m.*, Damaskus.
Danger, *s. m.*, Gefahr
Dans, *prép.*, in, innerhalb, binnen.

Danser, *v. n.*, tanzen.
Dard, *s. m.*, Wurfpfeil, Wurfspieß; — Brandpfeil; — Stachel.
Dater, *v. a.*, herrühren, herziehen, von einer gewissen Zeit herkommen.
Davantage, *adv.*, mehr.
De, *prép.*, von, mit, über, bei.
Débarquer, *v. a.* et *n.*, ausschiffen; landen.
se Débarrasser, *v. pr.*, los werden, sich vom Halse schaffen.
Débattre, *v. a.*, über etwas streiten; — se débattre, sich wehren, sich sträuben.
Débauche, *s. f.*, Ausschweifung.
Débonnaire, *adj.*, fromm, sanft, gutmüthig.
Déborder, *v. n.*, über das Ufer fließen; überschwemmen.
Debout, *adv.*, stehend.
Débris, *s. m.*, Trümmer; zerbrochene Theile.
Début, *s. m.*, Auftreten, Beginn, Anfang.
Déceler, *v. a.*, zeigen, offenbaren, an den Tag legen.
Décerner, *v. a.*, zuerkennen, ertheilen.
Décharge, *s. f.*, Entladung; Abladung; Abfeuern; Entlastung.
Déchirer, *v. a.*, zerreißen, zerfleischen.
Décider, *v. a.*, bestimmen, entscheiden.
Décocher, *v. a.*, abdrücken, einen Pfeil abschießen.
Décoction, *s. f.*, Absieden, Absud; Auskochen.
Décombre, *s. f.*, Schutt, Trümmer.
Décorateur, *s. m.*, Verzierer, Maler der Bühnen, Decorationsmaler.
Décoration, *s. f.*, Verzierung; Auszeichnung; Orden.
Décorer, *v. a.*, verschönern, verzieren; — einen Orden verleihen.
Découpure, *s. f.*, ausgeschnittene Bilder.
Décourager, *v. a.*, entmuthigen.
Découvrir, *v. a.*, entdecken, an den Tag bringen.
Dédale, *s. m.*, Irrgarten, Labyrinth.
Dédaigner, *v. a.*, verschmähen, verachten.
Dédaigneux, se, verschmähend, Verachtung zeigend.
Dédain, *s. m.*, Verschmähung, Verachtung.
Défaire, *v. a.*, wiederaufmachen, abmachen; losmachen, vom Halse schaffen, befreien.
Défait, e, *adj.*, auseinander gemacht, losgemacht, zerstört, schlecht aussehend.
Défaut, *s. m.*, Fehler (den man an sich hat) Gebrechen.
Défense, *s. f.*, Vertheidigung; Verbot.
Dégager, *v. a.*, losbinden, befreien; von einer Verbindlichkeit entlasten.
Dégarnir, *v. a.*, einen Besatz wegnehmen; von einem Zierrath, von Möbeln entblößen.
Dégât, *s. m.*, Verwüstung, Zerstörung.
Dégorger, *v. a.*, auswerfen.
Dégoût, *s. m.*, Abneigung; Abscheu, Ekel.
Dégrader, *v. a.*, verringern, verderben, den Werth vermindern.
Défensive, *s. f.*, Vertheidigung, Vertheidigungsplan.
Défi, *s. m.*, Herausforderung; Wettstreit.
Défigurer, *v. a.*, verunstalten; die Gestalt zerstören.
Défiler, *v. n.*, hintereinander vorbeiziehen; eine Halsschnur auseinander machen.
Déité, *s. f.*, Gottheit.
Déjà, *adv.*, schon.
Déjeûner, *s. m.*, Frühstück.
Délai, *s. m.*, Aufschub, Verzögerung.
Délaisser, *v. a.*, verlassen, allein lassen.

Délicat, e, *adj.*, zart, köstlich; zartfühlend; schwächlich.
Délicieux, euse, *adj.*, köstlich, herrlich, vorzüglich.
Délié, e, *adj.*, los, fein, schlank.
Délire, *s. m.*, Wahn, Wahnsinn.
Délivrance, *s. f.*, Befreiung.
Déluge, *s. m.*, Ueberschwemmung; — Sündfluth *(diluvium)*.
Demander, *v. a.*, fragen, um Etwas bitten, anhalten, verlangen.
Démarche, *s. m.*, Gang; Schritt (der zu irgend einem Zweck gethan wird).
Démentir, *v. a.*, Lüge strafen.
Démesuré, e, *adj.*, unermeßlich groß.
Démettre, *v. a.*, absetzen, ablegen.
Demeure, *s. f.*, Wohnung; Aufenthaltsort.
Demi, *s. f.*, die Hälfte, halb, — à demi, zur Hälfte.
Dénoncer, *v. a.*, anzeigen; verklagen; angeben.
Dentelle, *s. f.*, Spitze.
Départ, *s. m.*, Abreise, Abgang.
Départir, *v. a.*, zu Theil werden lassen.
Dépasser, *v. a.*, übertreffen; überschreiten, einholen.
Dépendre, *v. n.*, abhängen, abhängig sein.
Dépens, *s. m.*, *pl.* Kosten, Unkosten.
Dépense, *s. f.*, Ausgabe, Auslage.
Dépenser, *v. a.*, ausgeben; spenden.
Dépit, *s. m.*, Zorn, Aerger, — — en dépit de, trotz.
Déplaire, *v. n.*, mißfallen; — ne vous déplaise, möge es Ihnen nicht mißfallen; mit Ihrer Erlaubniß.
Déplorable, *adj.*, bedauernswerth, traurig, erbärmlich.
Déplorer, *v. a.*, beweinen, betrauern.
Déployer, *v. a.*, entfalten, entwickeln, zeigen.
Déposer, *v. a.*, niederlegen, niedersetzen, absetzen; aussagen; hinterlegen, deponiren.
Dépouille, *s. f.*, Hülle, was abgelegt wird, Reste, Beute.
Dépouiller, *v. a.*, ausbeuten, abziehen, entblößen, berauben.
Dépourvu, *adj.*, entblößt, geleert, nicht versehen.
Depuis, *prép.*, seit.
Depuis que, seit, seitdem.
Député, *s. m.*, Abgeordnete, Abgesandte.
Dérider, *v. a.*, die Runzeln *(rides)* verschwinden lassen, aufheitern.
Dernier, ère, *adj.*, letztere.
Dernièrement, *adv.*, neulich, unlängst.
Dérober, *v. a.*, entwenden, rauben, entziehen.
Dérouler, *v. a.*, abrollen, abwickeln, aufrollen.
Derrière, *prép.* et *adv.*, hinter, dahinter; *subst.* Hintertheil der Schiffe.
Dès, *prép.*, von . . . an. — dès le matin, von morgen an.
Dès que, *conj.*, sobald als.
Désarçonner, *v. a.*, aus dem Sattel heben.
Désarmer, *v. a.*, entwaffnen.
Désastre, *s. m.*, allgemeines Unglück; Niederlage.
Désavantage, *s. m.*, Nachtheil; Schaden.
Descendant, *s. m.*, Nachkommen, Abkömmling.
Descendre, *v. n.*, hinunter steigen, hinuntergehen, herabkommen.
Description, *s. f.*, Beschreibung, Schilderung.
Désert, te, *adj.*, wüst, öde, leer, verlassen.
Désert, *s. m.*, die Wüste, Einöde.
Désespoir, *s. m.*, Verzweiflung.
Désintéressé, *adj.*, uneigennützig.
Désir, *s. m.*, Wunsch, Begierde.
Désirer, *v. a.*, wünschen.

Désobéir, *v. n.*, nicht gehorchen, ungehorsam sein.
Désobéissance, *s. f.*, Ungehorsam.
Désoler, *v. a.*, verwüsten, trostlos machen.
Dessein, *s. m.*, Plan; Absicht.
Dessin, *s. m.*, Zeichnung; Plan.
Dessus, *adv.*, über, oben darauf; par-dessus, über, obendrüber.
Destin, *s. m.*, Geschick; Schicksal; Loos.
Destinée, *s. f.*, Schicksal, Geschick.
Destiner, *v. a.*, bestimmen.
Destrier, *s. m.*, Streitroß.
Destruction, *s. f.*, Zerstörung, Verwüstung.
Détachement, *s. m.*, Abtheilung Truppen.
Détacher, *v. a.*, losbinden, losmachen, befreien.
Détail, *s. m.*, Einzelnheit; ausführliche Erzählung.
Détermination, *s. f.*, Bestimmtheit, fester Entschluß.
Détester, *v. a.*, verabscheuen, hassen.
Détour, *s. m.*, Umweg, Krümmung.
Détourner, *v. a.*, abziehen, abwenden, abbringen; eine andere Richtung geben.
Détresse, *s. m.*, Noth, Gefahr, Angst.
Détruire, *v. a.*, zerstören, verwüsten.
Deuil, *s. m.*, Trauer, Traueranzug. — porter le deuil, trauern.
Deux, *nom de nombre*, zwei; deux-à-deux, zwei und zwei; tous deux, les deux, beide.
Devancer, *v. a.*, vorangehen; vor andern gehen.
Devant, *prép.*, vor (in Bezug auf den Ort); *adv.* vorn.
Devenir, *v. n.*, werden.
Deviner, *v. a.*, rathen, errathen.
Dévoiler, *v. a.*, entschleiern, öffnen, offenbaren.
Devoir, *v. a.*, sollen, müssen, schuldig sein, verdanken, zu verdanken haben.
Devoir, *s. m.*, Sollen, was man thun soll, Pflicht; Aufgabe; — Schulaufgabe.
Dévorer, *v. a.*, verzehren, verschlingen.
Dévot, e, *adj.*, fromm, andächtig; frömmelnd.
Dévouement, *s. m.*, Ergebenheit, Hingebung, Aufopferung.
Dextérité, *s. f.*, Gewandtheit, Geschicklichkeit.
Diable, *s. m.*, Teufel; wilder Mensch, wilder Knabe.
Dictame, *s. m.*, Heilbalsam.
Dieu, *s. pr. m.*, Gott.
Différencier, *v. a.*, einen Unterschied machen.
Différer, *v. n.*, verschieden sein, *v. a.*, verzögern, verspäten.
Digne, *adj.*, würdig.
Dignement, *adj.*, würdig, in einer würdigen Weise.
Dignitaire, *s. m.*, Würdeträger.
Dignité, *s. f.*, Würde.
Diligence, *s. f.*, Eile; Emsigkeit.
Diligent, e, *adj.*, fleißig, arbeitsam.
Dimanche, *s. m.*, Sonntag *(dominicus dies)*.
Dîme, *s. f.*, der Zehnte, Abgabe.
Dindon, *s. m.*, ein Truthahn, kalkutischer Hahn.
Dîner, *v. n.*, zu Mittag speisen.
Dire, *v. a.*, sagen; aussagen; heißen.
Directement, *adv.*, in gerader Richtung.
Direction, *s. f.*, Richtung; Leitung; Direktion.
Diriger, *v. a.*, leiten, richten, lenken.
Disciple, *s. m.*, Schüler, Jünger.
Discipliner, *v. a.*, schulen, bilden, an Gehorsam gewöhnen.

Discours, *s. m.*, Rede, Unterredung.
Discuter, *v. a.*, besprechen.
Disgrâce, *s. f.*, Ungnade.
Disperser, *v. a.*, zerstreuen, auseinander jagen.
Dispos, *adj. masc.*, munter, frisch.
Disposer, *v. a.*, verfügen; bestimmen, anordnen.
Disposition, *s. f.*, Stimmung; Neigung, Anlage; — Anordnung, Bestimmung.
Dispute, *s. f.*, Streit, Streitigkeit.
Disputer, *v. a.*, streiten, bestreiten, streitig machen.
Distinct, e, *adj.*, unterschieden; verschieden.
Distinguer, *v. a.*, unterscheiden, auszeichnen.
Distraction, *s. f.*, Zerstreuung; Unterhaltung.
Distrait, e, *adj.*, zerstreut.
Distribuer, *v. a.*, vertheilen, austheilen.
Distribution, *s. f.*, Vertheilung. — Distribution des prix, Preisvertheilung.
Dit, dite, *adj.*, genannt, sogenannt, besagt.
Diurne, *adj.*, bei Tag vorkommend.
Divaguer, *v. n.*, irre sein, irre sprechen.
Divers, se, *adj.*, verschiedenartig.
Diversifier, *v. a.*, Verschiedenheit hervorbringen; abwechseln.
Diversité, *s. f.*, Verschiedenheit.
Divin, e, *adj.*, göttlich, himmlisch.
Docilité, *s. f.*, Gelehrigkeit, Gehorsam.
Docteur, *s. m.*, Doktor; docteur en médecine, Arzt; docteur en droit, Doktor der Rechte. — ein gelehrter Mann.
Dodu, e, *adj.*, quatschelich, quabbelich.
Dogme, *s. m.*, Lehre, Lehrsatz.
Doigt, *s. m.*, Finger.
Dolent, e, *adj.*, klagend, leidend, kläglich.
Domestique, *adj.*, zum Hause gehörend, Haus-, häuslich. — *subst.* Bediente.
Domicile, *s. m.*, Wohnung, Wohnort, Behausung.
Dominer, *v. a.*, beherrschen, gebieten, überragen.
Dompter, *v. a.*, bezähmen, bezwingen, überwältigen, bändigen.
Don, *s. m.*, Gabe, Geschenk.
Donc, *conj.*, doch, denn; demnach, demzufolge.
Donner, *v. act.*, geben, schenken; cette fenêtre donne sur la cour, das Fenster geht in den Hof. — Je ne sais où donner de la tête, ich weiß nicht, was ich zuerst thun soll; le soleil donne, die Sonne scheint.
Dont, *gén.* du *pr. rel.*, dessen, deren.
Dormir, *v. n.*, schlafen.
Dorer, *v. a.*, vergolden.
Dortoir, *s. m.*, Schlafsaal.
Dorure, *s. f.*, Vergoldung.
Dos, *s. m.*, Rücke; Rückseite.
Doter, *v. a.*, eine Mitgift geben, begaben.
Double, *adj.*, doppelt, zweifach.
Doublement, *adv.*, doppelt, in doppelter Weise.
Douceur, *s. f.*, Süßigkeit, Sanftmuth, Annehmlichkeit.
Doucement, *adv.*, sanft, leise, mild.
Douer, *v. a.*, begaben; eine Gabe, eine Eigenschaft ertheilen.
Douillet, ette, *adj.*, zart, verweichlicht, leicht zu verkälten.
Douleur, *s. f.*, Schmerz; Trauer.
Douloureux, se, schmerzhaft, peinlich.
Doute, *s. m.*, Zweifel; — sans doute, ohne Zweifel, freilich.

Douter, *v. n.*, zweifeln; nicht genau wissen.
se Douter, *v. pron.*, ahnen. vermuthen, merken.
Doux, douce, *adj.*, süß, sanft, mild.
Drachme, *s. m.*, ein Drachma.
Drapeau, *s. m.*, Fahne.
Drame, *s. m.*, Schauspiel, dramatisches Stück.
Dresser, *v. a.*, aufrichten; aufstellen; abrichten; dressiren.
Droit, e, *adj.*, gerade, recht, richtig, ehrlich. — à droite et à gauche, rechts und links. *(directus.)*
Droit, *s. m.*, Recht, Rechtstitel, das Recht, die Jurisprudenz.
Drôle, *adj.*, possierlich, drollig; — *subst.* ein Schalk, ein loser Schelm, ein Schlingel.
Ducat, *s. m.*, Dukat.
Dur, e, *adj.*, hart, schwer, ernst.
Durant, *prép.*, während.
Durement, *adv.*, hart, barsch.
Durer, *v. n.*, dauern, währen.

E.

Eau, *s. f.*, Wasser, — les eaux die Gewässer.
s'Ebattre, sich herumtummeln.
Ébranler, *v. a.*, erschüttern; in Bewegung setzen.
Écaille, *s. f.*, Schale, Schuppe, Muscheln.
Écarquiller, *v. a.*, weit aufsperren.
Écart, *s. m.*, das Entfernen.
Écarter, *v. a.*, wegschieben, entfernen; wegwerfen.
Ecclésiastique, *adj.*, kirchlich, geistlich.
Ecclésiastique, *s. m.*, Geistlicher, geistlicher Herr.
Échafaud, *s. m.*, Gerüst; Schaffott.
Échapper, *v. a.* et *n.*, entkommen, entgehen.
s'Echapper, *v. pron.*, sich davon machen, davon laufen; entgehen.
Écharpe, *s. f.*, Schärpe.
Échelle, *s. f.*, Leiter; Skala.
Échine, *s. f.*, Rückgrath.
Éclair, *s. m.*, Blitz; Wetterleuchten.
Éclairer, *v. a.*, beleuchten, behellen, erklären, aufhellen.
Écho, *s. m.*, das Echo, das Widerhallen.
Éclatant, *adj.*, glänzend.
Éclater, *v. n.*, bersten, platzen; — ausbrechen; plötzlich erscheinen, glänzen.
Éclore, *v. n.*, aufgehen, aufblühen.
École, *s. f.*, Schule. *(schola.)*
Économe, *adj.*, sparsam, haushälterisch.
Économie, *s. f.*, Sparsamkeit.
Écorce, *s. f.*, Rinde, Schale.
Écouler, *v. n.*, abfließen, wegfließen.
Écouter, *v. a.*, horchen, anhören; befolgen.
Écraser, *v. a.*, zertreten, zermalmen, zerquetschen.
s'Ecrier, *v. pron.*, rufen, ausrufen.
Écrit, *s. m.*, Schreiben, Schrift.
Écriture, *s. f.*, Schrift; das Schreiben; das Schönschreiben; die Handschrift.
Écrivain, *s. m.*, Schreiber, Schriftsteller.
s'Écrouler, *v. pr.*, zusammenstürzen.
Écu, *s. m.*, Schild; Wappenschild; — Thaler; klingende Münze. *(scutum.)*
Écueil, *s. m.*, Klippe, Riffe, Felsen.
Écureuil, *s. m.*, Eichhörnchen.
Écume, *s. f.*, Schaum.
Écumer, *v. n.*, schäumen.
Écuyer, *s. m.*, Schildträger, Knappe. — Stallmeister. *(scutum.)*
Édifice, *s. m.*, Gebäude, Baute.
Édifier, *v. a.*, erbauen (ein Gebäude); erbauen (durch ein Beispiel, eine Predigt).

Éditer, *v. a.*, ein Buch verlegen, herausgeben.
Éditeur, *s. m.*, Verleger (von Büchern), Herausgeber.
Édition, *s. f.*, Auflage, Ausgabe.
Éducation, *s. f.*, Erziehung; Bildung.
Effet, *s. m.*, Wirkung; That; Bewerkstelligung; Vermögensstück; Werthpapier; — à l'effet de, zu dem Ende, um zu; — en effet, in der That.
Efficace, *adj.*, wirksam, kräftig.
s'Efforcer, *v. pr.*, sich bemühen, sich anstrengen.
Effort, *s. m.*, Anstrengung, Bemühung.
Effrayer, *v. a.*, erschrecken, in Furcht setzen.
Effraction, *s. f.*, das Aufbrechen.
Effroi, *s. m.*, Schrecken; Furcht.
Effronté, e, *adj.*, unverschämt, frech.
Effusion, *s. f.*, Ergießung; Herzensergießung — Ausgießung.
Égal, e, *adj.*, gleich, auf der gleichen Stufe stehend.
Égaler, *v. act.*, gleichen, gleich kommen.
Égayer, *v. a.*, aufheitern, ermuntern, erfreuen.
Égard, *s. m.*, Rücksicht, Achtung; — Beziehung, Betracht; — à l'égard, in Bezug auf.
Égide, *s. f.*, Schild, Schutz. *(Aegis.)*
Égoïsme, *s. m.*, Selbstsucht; Eigennutz.
Égratigner, *v. a.*, ritzen, kratzen.
Égratignure, *s. f.*, Ritz, Schramme.
Eh! *interj.*, he, nun, ei. — eh bien! nun! wohlan! — eh mais, ei nun!
Élan, *s. m.*, Satz, Sprung, Anlauf, plötzliche Erhebung, Aufschwung.
s'Élancer, *v. pron.*, sich schwingen, sich stürzen.
Élastique, *adj.*, elastisch; nachgebend.
Élégamment, *adv.*, in einer schönen, zierlichen Weise.
Élégant, e, *adj.*, zierlich, nett, schön, geschmackvoll.
Élever, *v. act.*, erheben, erhöhen.
s'Élever, *v. pronom.*, sich erheben.
Élément, *s. m.*, Element, Urstoff, Anfangsgrund.
Élite, *s. f.*, Auswahl; ausgewählter Theil; Elite.
Elle, *pron. pers. f. nom.*, sie; *pl.* elles, sie.
Éloge, *s. m.*, Lob; Lobrede. *(eulogium, ἐν λογος.)*
Éloignement, *s. m.*, Entfernung.
Éloigner, *v. act.*, entfernen; fern halten.
Éloquemment, *adv.*, beredt.
Éloquence, *s. f.*, Beredsamkeit.
Élu, *s. m.*, der Auserwählte, der Erkorene.
Émail, *s. m.*, Schmelz.
s'Embarquer, sich einschiffen (nach) (pour).
Embarrasser, *v. a.*, versperren; in Verlegenheit bringen.
Embaumé, e, *adj.*, einbalsamirt, wohlriechend.
Embellir, *v. a*, verschönern.
Emblême, *s. m.*, Sinnbild.
Embraser, *v. a.*, entflammen, entzünden.
Embrasser, *v. a.*, umarmen, umfassen, annehmen, ergreifen.
Embuscade, *s. f.*, Hinterhalt, (im Busch — *in bosco*).
Émir, *s. m.*, Emir, eine Würde bei den Muhamedanern.
Émissaire, *s. m.*, Auskundschafter; Bote.
Émotion, *s. f.*, Bewegung, Rührung, Empfindung.
Émouvoir, *v. a.*, bewegen, rühren. beunruhigen.
s'Emparer, *v. pron.*, sich bemächtigen, Besitz ergreifen.
Empêcher, *v. act.*, hindern, abhalten, verwehren *(impedire.)*
Empereur, *s. m.*, Kaiser.

Empester, *v. a.*, verpesten.
Emplacement, *s. m.*, Platz, Raum.
Empire, *s. m.*, Reich, Kaiserreich, Gewalt, Macht.
Employer, *v. a.*, gebrauchen, anwenden; anstellen; verbrauchen.
Empoisonner, *v. a.*, vergiften.
Empressé, e, *adj.*, eifrig, dienstfertig, geschäftig.
Empressement, *s. m.*, Eile, Eifer.
Emprisonner, *v. a.*, in ein Gefängniß einsperren.
Emprunter, *v. a.*, entlehnen, entnehmen.
Emprunteur, einer der häufig lehnt.
Émulation, *s. f.*, Nacheiferung.
En, *prépos.*, in, bei, nach.
En, *pronom. pers.*, dessen, davon, von ihm, darüber, damit, daher, daraus, welchen, welche.
Enceinte, *s. f.*, innerer Raum.
Enchaîner, *v. a.*, fesseln, mit Ketten binden, befestigen.
Enchanter, *v. a.*, durch singen bezaubern, einnehmen, entzücken.
Enchanteur, enchanteresse, *adj.*, bezaubernd, entzückend.
Enclos, *s. m.*, eingeschlossener, eingezaunter Raum; das Gehäge, Befriedigung.
Encore, *adv.*, noch, nochmals, — und dabei.
Encore que, *conj.*, obgleich.
Encouragement, *s. m.*, Aufmunterung.
Encre, *s. f.*, Tinte.
Endormir, *v. a.*, einschläfern.
Endroit, *s. m.*, Ort, Stelle.
Endurcir, *v. a.*, abhärten; gewöhnen.
Endurer, *v. a.*, aushalten, ausdauern, dulden.
Énergie, s. *f.*, Kraft, Willenskraft.
Énergique, *adj.*, kräftig, energisch.
Enfant, *s. m.* et *f.*, Kind *(infans).*
Enfantin, e, *adj.*, kindlich.
Enfer, *s. m.*, Unterwelt, Hölle.
Enfermer, *v. act.*, einschließen, einsperren.
Enfiler, *s. m.*, einfädeln; durchstechen, aufstecken.
Enfin, *adj.*, endlich, am Ende.
Enflammer, *v. a.*, in Flammen setzen, entzünden.
Enfler, *v. a.*, aufblasen, schwellen; *v. n.*, schwellen, anlaufen.
Enflure, *s. f.*, das Aufschwellen, die Geschwulst.
Enfoncer, *v. a.*, einschlagen, durchdringen; überrumpeln.
Enfouir, *v. a.*, eingraben, in die Erde legen.
s'Enfuir, *v. pr.*, fliehen, davon eilen, sich fort machen.
Engager, *v. a.*, verpflichten, verpfänden; bewegen, aufmuntern.
s'Engager, *v. pron.*, sich verpflichten, sich verbinden; sich werben lassen.
Engloutir, *v. a.*, verschlingen.
Engourdir, *v. a.*, betäuben, steif machen.
s'Engourdir, *v. pron.*, erstarren, einschlafen.
Enivrer, *v. a.*, berauschen, betäuben.
s'Enivrer, *v. pron.*, sich berauschen.
Enjoindre, *v. n.*, befehlen, verordnen, gebieten.
Enlacer, *v. a.*, in einander flechten, einschließen.
Enlever, *v. act.*, wegnehmen, wegrauben; forttragen; wegtragen, wegschaffen.
Ennemi, e, *adj.*, feindlich.
Ennemi, *s. m.*, Feind.
Ennui, *s. m.*, Langeweile; Unmuth, Sorge.
Ennuyer, *v. a.*, langweilen; einem lästig und langweilig werden; ärgern, böse machen.
Ennuyeux, se, *adj.*, langweilig.
Énorme, *adj.*, unermeßlich.
Enrager, *v. n.*, wüthend, höchst ärgerlich sein.

Enrôler, *v. a.*, werben; in die Liste (der Soldaten) einschreiben.
Enseigne, *s. f.*, Zeichen, Fahne.
Enseigne, *s. m.*, Fähndrich.
Enseignement, *s. m.*, Unterricht, Belehrung.
Enseigner, *v. a.*, unterrichten, belehren, zeigen.
Ensemble, *adv.*, zusammen, mit einander.
Ensevelir, *v. a.*, begraben, beerdigen. *(sepelire.)*
Ensorceler, *v. a.*, behexen, bezaubern.
Entamer, *v. a.*, anschneiden, anspinnen, beginnen, anfangen. *(τεμνω.)*
Entasser, *v. a.*, aufhäufen.
Entendre, *v. a.*, hören, verstehen, die Ansicht haben, wollen.
Entêtement, *s. m.*, Eigensinn.
Entêter, *v. a.*, den Kopf einnehmen; benebeln; eitel machen, einnehmen, in den Kopf setzen.
Enthousiasme, *s. m.*, Entzücken.
Enthousiasmer, *v. a.*, mit Entzücken erfüllen.
Entier, ère, *adj.*, ganz, vollständig, unangegriffen. *(integer.)*
Entourer, *v. a.*, umgeben, umringen, umhüllen.
s'Entr'aider, *v. pron.*, sich gegenseitig helfen.
Entraînement, *s. m.*, Hinreißen, Fortreißen.
Entraîner, *v. a.*, fortziehen, fortschleppen.
Entraves, *s. f. pl.*, Versperrung, Fesseln. *(trabs.)*
Entre, *prép.*, zwischen, unter. un d'entre eux, einer von (unter ihnen).
Entrée, *s. f.*, Eingang, Einlaß, Eintritt.
s'Entrechoquer, *v. p.*, gegen einander stoßen.
Entrelacer, *v. a.*, weben, verweben, durchkreutzen *(laqueus)*.
Entreprendre, *v. a.*, unternehmen, wagen.
Entreprise, *s. f.*, Unternehmung.
Entrevue, *s. f.*, Zusammenkunft, Zusammentreffen.
Entretien, *s. m.*, Unterhaltung; Unterstützung; Unterredung.
Entr'ouvrir, *v. a.*, halb öffnen.
Envahir, *v. a.*, überfallen; einfallen; besetzen. *(invadere.)*
Envelopper, *v. a.*, einhüllen, einwickeln.
à l'Envi, *adv.*, um die Wette.
Envie, *s. f.*, Lust, Neid.
Envier, *v. a.*, beneiden.
Envieux, se, *adj.*, neidisch.
Environner, *v. a.*, umgeben, umringen.
s'Envoler, *v. pron.*, davon fliegen; auseinanderfliegen.
Envoyé, *s. m.*, Abgesandter, Botschafter.
Envoyer, *v. a.*, senden, schicken.
Épais, aisse, *adj.*, dick, dicht.
Épaisseur, *s. f.*, Dicke, Dichtheit.
Épancher, *v. a.*, ausgießen, ausschütten.
Épargner, *v. a.*, sparen, ersparen, verschonen.
Épaule, *s. f.*, Schulter.
Épée, *s. f.*, Degen.
Épervier, *s. m.*, Sperber.
Épine, *s. f.*, Dorn.
Épis, *s. m.*, Aehre.
Éploré, e, *adj.*, außer sich, trostlos.
Époque, *s. f.*, Zeit, Zeitraum, Zeitabschnitt.
Épouvantable, *adj.*, schrecklich, furchtbar.
Épouvante, *s. f.*, Schrecken, plötzliche Furcht.
Époux, *s. m.*, Gatte, Gemahl; — Bräutigam.
Épouse, *s. f.*, Gattin, Gemahlin; Braut. *(sponsus.)*
Épreuve, *s. f.*, Probe.
Épris, se, *adj.*, für etwas eingenommen.
Éprouver, *v. a.*, prüfen, auf die Probe stellen; fühlen, erproben.

Épuisement, *s. m.*, Erschöpfung; Müdigkeit, Abmattung.
Équatorial, e, *adj.*, an der Sonnenlinie liegend.
Équinoxe, *s. m.*, Tag- und Nachtgleiche.
Équipage, *s. m.*, Ausrüstung; — Schiffsmannschaft. — Equipage (Wagen und Pferde).
Ériger, *v. a.*, errichten.
Ermite oder Hermite, Einsiedler.
Errer, *v. n.*, irren, herumirren, im Irrthum sein.
Érudition, *s. f.*, Gelehrsamkeit.
Escalader, *v. a.*, besteigen, namentlich mit Hülfe einer Leiter.
Escalier, *s. m.*, Treppe.
Escarmouche, *s. f.*, kleines Gefecht, Scharmützel.
Esclavage, *s. m.*, Sklaverei.
Esclave, *s. m.* et *f.*, Sklave, Sklavin.
Escroc, Gauner, Dieb.
Espace, *s. m.*, Raum, Zeitraum. *(spatium.)*
Espagne, *s. f.*, Spanien.
Espagnol, e, *s. m.*, Spanier, Spanierin; *adj.* spanisch.
Espèce, *s. f.*, Art, Gattung. *pl.* espèces, baares Geld.
Espiègle, *s. m.*, loser Schelm, Schalk, einer der schalkhafte Streiche spielt
Espoir, *s. m.*, Hoffnung.
Esprit, *s. m.*, Geist; Verstand; Sinn.
Esquimaux, *s. m. (adj.)*, Eskimos.
Essayer, *v. a.*, versuchen, den Versuch machen, probiren, anprobiren.
Étang, *s. m.*, Teich; stehendes Wasser. *(stagnum.)*
État, *s. m.*, Stand, Zustand, Bestand; Stand, Gewerbe, — Staat; — les États, die Stände, die Volksvertreter; — les États-Unis, die Vereinigten Staaten.
Été, *s. m.*, Sommer.
Éteindre, *v. a.*, auslöschen.
s'Éteindre, *v. pron.*, ausgehen, erlöschen.
Étendre, *v. a.*, ausdehnen, ausstrecken, reichen.
Étincelle, *s. f.*, Funke.
Étinceler, *v. n.*, funkeln, glänzen.
Étiquette, *s. f.*, Aufschrift, Zettel, Inhaltszettel; Hoffitte, Hofgebrauch.
Étoffe, *s. f.*, Stoff, Zeug; Seiden-, Wollenzeug.
Étoilé, e, *adj.*, gestirnt, mit Sternen besetzt oder besäet.
Étonnement, *s. m.*, Erstaunen.
Étonner, *v. a.*, in Erstaunen setzen.
s'Étonner, *v. pr.*, sich erstaunen.
Essentiellement, *adj.*, wesentlich, namentlich; durchaus.
Essor, *s. m.*, Aufflug, Aufschwung.
Essoufflé, *adj.*, athemlos, außer Athem.
Essuyer, *v. n.*, abwischen; verwischen; abtrocknen; aushalten, erproben.
Est, *s. m.*, Osten.
Estime, *s. f.*, Achtung, Hochachtung.
Estimer, *v. a.*, schätzen, würdigen, halten.
Estomac, *s. m.*, Magen.
Estrade, *s. f.*, Gerüst; Bühne.
Estropier, *v. a.*, verkrüppeln.
Et, und; — et . . . et, sowohl . . . als.
Étage, *s. m.*, Stockwerk.
Étaler, *v. a.*, zur Schau ausstellen, ausbreiten.
Étouffer, *v. a.*, ersticken, unterdrücken.
Étourderie, *s. f.*, Leichtsinn, leichter Sinn, Unbesonnenheit, Zerstreutheit.
Étourdi, e, *adj.* et *subst.*, unbesonnen, nicht nachdenkend, zerstreut.
Étourdir, *v. a.*, betäuben; der Sinne augenblicklich berauben.
Être, *v. subst.*, sein; — werden.
Être, *s. m.*, Wesen.

Étude, *s. f.*, Studium, Erlernen.
Étudier, *v. a.*, studiren; untersuchen, ergründen.
Étui, *s. m.*, Futteral, Besteck, Capsel; Büchse.
Étrange, *adj.*, sonderbar, befremdend.
Étreinte, s. *f.*, das Festhalten; das Drücken.
Étroit, e, *adj.*, eng, zusammengezogen. *(strictus.)*
Eux, *pron. pers. pl.*, sie.
s'Évanouir, *v. pr.*, verschwinden; — in Ohnmacht fallen.
Évanouissement, *s. m.*, Ohnmacht.
s'Évaporer, *v. pr.*, sich verdünsten, verfliegen.
Éveiller, *v. a.*, aufwecken.
Événement, *s. m.*, Ereigniß.
Évêque, *s. m.*, Bischof. *(episcopus.)*
s'Évertuer, *v. pron.*, sich alle Mühe geben.
Éviter, *v. a.*, vermeiden.
Exact, e, *adj.*, genau, bestimmt.
Exagération, *s. f.*, Uebertreibung.
Exagérer, *v. a.*, übertreiben, ungewöhnlich erhöhen. *(ex aggere.)*
Exalter, *v. a.*, erhöhen, reitzen.
Examen, *s. m.*, Prüfung, Untersuchung.
Examiner, *v. a.*, erhören. *(exaudire.)*
s'Excéder, *v. pron.*, das Aeußerste, das Möglichste thun.
Excellence, *s. f.*, Vorzüglichkeit, Vortrefflichkeit; — par excellence, vorzugsweise, im wahren Sinne des Worts.
Excès, *s. m.*, Uebermaß, Uebertreibung, Ausschweifung.
Excessif, ve, *adj.*, übermäßig; äußerst, außerordentlich.
Exciter, *v. a.*, erregen, erwecken, aufregen, anfeuern.
Exclamatif, ve, *adj.*, ausrufend; mittheilend.
s'Excuser, *v. pron.*, entschuldigen.
Exécuter, *v. a.*, ausführen, vollziehen, verrichten; — hinrichten.
Exécution, *s. f.*, Ausführung, Vollziehung; — Hinrichtung.
Exempt, e, *adj.*, befreit, frei, einer Verbindlichkeit überhoben.
Exercer, *v. a.*, üben, ausüben, exerciren; — sein Geschäft treiben.
Exercice, *s. m.*, Uebung; Uebungsstück.
Exhorter, *v. a.*, ermahnen, aufmuntern.
Exigence, *s. f.*, Verlangen; Anspruch.
Exiger, *v. a.*, verlangen, fordern, durchaus wollen
Exil, *s. m.*, Verbannung; Ausweisung.
Existence, *s. f.*, Bestehen, Dasein, Leben, Lebensunterhalt.
Exister, *v. n.*, bestehen, leben, sein.
Exorbitant, e, außergewöhnlich groß.
Expansion, *s. f.*, Ausdehnungskraft, Ergießung, Mittheilung der Gefühle und Gedanken.
Expédition, *s. f.*, Zug, Feldzug; Beförderung.
Expérimenté, e, *adj.*, erfahren.
Expiatoire, *adj.*, sühnend, büßend.
Expirer, *v. n.*, aushauchen; den letzten Athem aushauchen; sterben.
Expliquer, *v. a.*, erklären, auseinandersetzen.
Exploit, *s. m.*, Heldenthat, That.
Explosion, *s. f.*, Ausbruch, Knallen, Explosion.
Exposer, *v. a.*, aussetzen, einer Gefahr aussetzen; — auseinander setzen, darlegen, darstellen.
Expression, *s. f.*, Ausdruck; Gepräge.
Exprès, esse, *adj.*, ausdrücklich, bestimmt, mit Fleiß.
Exquis, e, *adj.*, ausgesucht, herrlich, köstlich.

Exténuer, *v. a.*, durch Strapatzen erschöpfen, die Kräfte nehmen.
Exterminer, *v. a.*, ausrotten, zerstören.
Externe, *adj.* et *subst.*, äußere, — ein Schüler der dem Unterricht einer Anstalt beiwohnt, ohne im Hause der Anstalt wohnhaft zu sein.
Extraordinaire, *adj.*, außerordentlich, außergewöhnlich.
Extrêmement, *adv.*, äußerst, außerordentlich.

F.

Fable, *s. f.*, Fabel.
Fâché, e, *adj.*, böse; betrübt.
Fâcher, *v. a.*, böse machen, aufbringen.
se Fâcher, böse werden.
Fâcheux, se, *adj.*, schlimm; nachtheilig. ärgerlich.
Face, *s. f.*, Fläche, Vorderseite; Gesicht; Antlitz; Gesichtspunkt; Seite.
Facile, *adj.*, leicht (zu thun); thunlich, umgänglich.
Facilement, *adv.*, leicht, in leichter Weise.
Facilité, *s. f.*, Leichtigkeit.
Factice, *adj.*, scheinbar, künstlich.
Faible, *adj.*, schwach, kraftlos, matt.
Faiblesse, *s. f.*, Schwäche, Schwachheit; — Mattigkeit.
Faillir, *v. n.*, fehlen, sich irren; verfehlen, nicht ausführen; beinahe etwas thun, — auf dem Punkte sein; — j'ai failli mourir de peur, ich wäre beinahe vor Schrecken gestorben.
Faire, *v. act.*, machen, thun; —or einem *Infinit.* lassen (bewirken).
Faisable, *adj.*, thunlich.
Faisan, *s. m.*, Fasan
Faisceau, *s. m.*, Bündel; Pack, Gebund, Fasces.
Fait, *s. m.*, That, Handlung, Ereigniß; — prendre fait et cause, sich einer Sache annehmen; — le fait est que, so viel ist richtig, daß . . .
Faîte, *s. f.*, Firste, Giebel; Gipfel.
Falloir, *v. imperf.*, müssen; — il me faut partir oder il faut que je parte, ich muß abreisen; — bedürfen, brauchen; — vous faut-il de l'argent? brauchen Sie Geld? Il faut beaucoup de patience pour étudier une langue, es bedarf viel Geduld um eine Sprache zu studiren.
Famille, *s. f.*, die Familie, das Haus.
Famine, *s. f.*, Hungersnoth.
Fanfare, *s. f.*, Trompetenstoß.
Fangeux, se, *adj.*, schlammig.
Fantaisie, *s. f.*, Einbildungskraft, Phantasie; Laune, Grille, Lust.
Fantassins, *s. m. pl.*, Fußvolk, Infanterie.
Fantastique, *adj.*, fantastisch.
Fantôme, *s. m.*, Bild, Trugbild, Gespenst.
Faon (sprich fan), *s. m.*, junger Hirsch, Hirschkalb.
Farce, *s. f.*, Spaß, loser Streich.
Fard, *s. m.*, Schminke.
Fardeau, *s. m.*, Last; schwere Last.
Farine, *s. f.*, Mehl.
Fatal, e, *adj.*, verhängnißvoll, unglückselig.
Fatigue, *s. f.*, Müdigkeit; Mühe; Strapatzen.
Fatiguer, *v. a.*, ermüden.
Faubourg, *s. m.*, Vorstadt.
Faute, *s. f.*, Fehler, den man begangen hat.
Fauteuil, *s. m.*, Armstuhl, Sessel.
Faux, fausse, *adj.*, falsch.
Faux-col, *s. m.*, falscher Hemdkragen.
Fauve, *s. f.*, falb, fahlroth.
Faveur, *s. f.*, Gunst, Begünstigung; — à la faveur de, vermittelst, durch.

Favorable, *adj.*, günstig.
Favori, te, *adj.*, begünstigt, Liebling.
Favoriser, *v. a.*, begünstigen.
Fécond, e, fruchtbar, reich.
Féerie, *s. f.*, das Feenwesen.
Feindre, *v. a.*, erdichten, sich stellen als. *(fingere.)*
Féliciter, *v. a.*, gratuliren, Glück wünschen.
Fendre, *v. a.*, spalten, ritzen, durchziehen.
Fente, *s. f.*, Spalt, Riß, Schlitz.
Fenêtre, *s. f.*, Fenster.
Fer, *s. m.*, Eisen; *pl.* die Fesseln, die Ketten.
Fermenter, *v. n.*, gähnen.
Fermer, *v. a.*, schließen, zumachen.
Fermeté, *s. f.*, Festigkeit; Energie.
Féroce, *adj.*, wild, roh, von einer rohen Gemüthsart.
Fertile, *adj.*, fruchtbar, reich, ergiebig.
Fervent, e, *adj.*, warm, andächtig.
Ferveur, *s. f.*, Andacht; Wärme; Inbrunst.
Festin, *s. m.*, Gastmahl.
Fête, *s. f.*, Fest, Feier.
Fêter, *v. a.*, feiern.
Feuillage, *s. m.*, Laub; Blätterwerk.
Feu, *s. m.* Feuer; feu grégeois, griechisches Feuer.
Ficelle, *s. f.*, Cordel, Schnur.
Fiction, *s. f.*, Dichtung.
Fidèle, *adj.*, treu.
Fidélité, *s. f.*, Treue.
Fiel, *s. m.*, Galle, Bitterkeit.
Fier, *v. a.*, anvertrauen, vertrauen.
Fier, ère, *adj.*, stolz; derb; gewaltig.
Fièrement, *adv.*, stolz, derb; — gewaltig.
Fièvre, *s. f.*, Fieber; Aufregung.,
Figurer, *v. a.*, vorstellen, irgend eine Gestalt darbieten.
Fil, *s. m.*, Faden, Zwirn.
File, *s. f.*, Reihe.
Filer, *v. a.* et *n.*, spinnen, einen Faden ablaufen lassen; laufen, sich abrollen.
Filet, *s. m.*, Netz.
Fils, *s. m.*, Sohn.
Fin, *s. f.*, das Ende, das Ziel.
Fin, e, *adj.*, fein, dünn, schlau, listig.
Finesse, *s. f.*, Feinheit; Zartheit; List.
Fini, *s. m.*, das Vollendete; das Feine.
Fiole, *s. f.*, Fläschchen, Arzneifläschchen.
Fixe, *adj.*, fest; bestimmt.
Fixer, *v. a.*, fest machen, feststellen, befestigen; heften; — die Blicke heften.
Flambeau, *s. m.*, Fackel, Licht.
Flamme, *s. f.*, Flamme, Feuer.
Flammèche, *s. f.*, Funken, Feuerfunken.
Flanc, *s. m.*, Seite.
Flâner, *v. n.*, albern, alfanzen, sich müßig und gedankenlos herumtreiben, herumbummeln.
Flatter, *v. a.*, schmeicheln, streicheln.
Fléau, *s. m.*, Geißel; Dreschflegel; — Seuche; Landplage. *(flagellum.)*
Flèche, *s. f.*, Pfeil; — Thurmspitze.
Fléchir, *v. a.*, beugen, biegen, erweichen; sich erweichen, nachgeben.
Flétrir, *v. a.*, verwelken, verwittern, dahinwelken, vergehen.
Fleuri, e, blühend; mit Blumen besäet.
Fleurir, *v. n.*, blühen, in der Blüthe sein.
Flexible, *adj.*, biegsam, geschmeidig.
Flocon, *s. m.*, Flocke; Flocken.
Floraison, *s. f.*, das Blühen, die Blüthe; die Blüthezeit.
Flot, *s. m.*, Welle, Woge, Flut; Menge (Leute).

Flotter, *v. n.*, hin und her wogen.
Fluctuation, *s. f.*, das Hin- und Herwogen, abwechselnde Bewegung.
Fluide, *adj.*, flüßig.
Foi, *s. f.*, Glaube, Treue; — ma foi, oder par ma foi, bei meiner Treue.
Foin, *s. m.*, Heu. *(foenum.)*
Fois, *s. f.*, Mal. — à la fois, *adv.*, auf einmal, zugleich.
Folie, *s. f.*, Thorheit, Narrheit.
Fonction, *s. f.*, Amtsverrichtung, Funktion.
Fond, *s. m.*, Tiefe, Hintergrund, Boden.
Fonder, *v. a.*, begründen; stiften.
Fondre, *v. act.*, zum schmelzen bringen, gießen; *v. n.* sich stürzen auf.
Force, *s. f.*, Kraft, Gewalt, Macht; il a force d'ennemis, er hat viele Feinde; — force me fut d'attendre, ich mußte gern oder ungern warten.
Forêt, *s. f.*, Wald, Forst.
Forger, *v. a.*, schmieden; erdichten, ersinnen.
Forgeron, *s. m.*, Schmied.
Formellement, *adj.*, förmlich, in aller Form, mit aller Bestimmtheit.
Formidable, *adj.*, furchtbar, fürchterlich.
Fort, *adv.*, sehr; hart; laut.
Forteresse, *s. f.*, Festung.
Fortune, *s. f.*, Glück; — Vermögen.
Fosse, *s. f.*, das Grab, der Graben.
Fossé, *s. m.*, Graben.
Fou, folle, *adj.*, närrisch, thöricht.
Fou, *s. m.*, ein Narr, ein Thor.
Foudre, *s. f.*, Donnerstrahl; — la foudre est tombée, es hat eingeschlagen.
Fougueux, se, heftig, ungestüm.
Fouiller, *v. a.*, ausforschen; nachspüren.
Fouine, *s. f.*, Hausmarder, Dachmarder.
Foule, *s. f.*, Menge, Masse, das Volk.
Fouler, *v. a.*, pressen, zusammenpressen; – fouler aux pieds, zertreten.
Fourmi, *s. f.*, Ameise.
Fourrer, *v. a.*, hineinstecken; hineinstopfen; mit Pelz besetzen.
Foyer, *s. m.*, Herd; Feuer; Heimath; Brennpunkt. *(focus.)*
Fracas, *s. m.*, Getöse, Krachen, Zusammenkrachen.
Fracasser, *s. m.*, mit Geräusch zerbrechen.
Fragile, *adj.*, zerbrechlich.
Fraîchement, *adv.*, frisch, neu.
Frais, *s. m. pl.*, Kosten, Ausgaben.
Frais, fraîche, *adj.*, frisch, kühl.
Fraise, *s. f.*, Erdbeere.
Framboise, *s. f.*, Himbeere.
Franc, franche, *adj.*, aufrichtig, offen; frei; ächt, erz-, — franc gamin, ächter Schlingel. (deutsch *frank.)*
Français, e, Franzose, Französin; — *adj.* französisch.
Franchement, *adv.*, aufrichtig, gerade heraus.
Franchir, *v. a.*, überschreiten, über eine Schwierigkeit kommen.
Frapper, *v. a.*, schlagen, treffen, in Erstaunen setzen.
Fraternel, elle, *adj.*, brüderlich.
Frayeur, *s. f.*, Furcht; Schrecken.
Frein, *s. m.*, Zügel, Gebiß.
Freluquet, *s. m.*, Herrchen, Stutzerchen.
Frémir, *v. n.*, schaudern, zittern, rauschen.
Fréquenter, *v. a.*, häufig mit Jemand umgehen; häufig besuchen.
Friand, e, *adj.*, lecker, leckerhaft.

Friser, *v. a.*, sich kräuseln.
Froc, *s. m.*, Kutte; Mönchskutte.
Froid, *subst.*, die Kälte, das kalte Wetter.
Froid, e, *adj.*, kalt, kaltblütig, frostig.
Fromage, *s. m.*, Käse (in einer Form *(forma)* gemacht.
Front, *s. m.*, Stirn.
Frottement, *s. m.*, Reibung, Aufreibung.
Frotter, *v. a.*, reiben.
Frugalité, *s. f.*, Mäßigkeit, Einfachheit im Essen und Trinken.
Fruit, *s. m.*, Frucht, Obst, — Ergebniß.
Fruitier, *adj.*, obsttragend; — arbre fruitier, Obstbaum.
Fuir, *v. a.* et *n.*, fliehen, davon laufen; vermeiden.
Fuite, *s. f.*, Flucht. — mettre en fuite, in die Flucht jagen.
Fumée, *s. f.*, Rauch.
Fumeux, se, voll Rauch, räucherig.
Funèbre, *adj.*, tödtlich, gräblich, trauernd.
Funéraire, *adj.*, was sich auf ein Leichenbegängniß bezieht.
Funeste, *adj.*, traurig, schlimm, verderblich.
Furet, *s. m.*, Spürhund, Frettchen.
Fureur, *s. f.*, Wuth.
Furie, *s. f.*, Wuth; Furie.
Furieux, se, *adj.*, wüthend, unbändig.
Fusil, *s. m.*, Flinte, Büchse.
Fusiller, *v. a.*, erschießen
Futaie, *s. f.*, altes, hochstammiges Holz; Hochholz, Hochwald.
Futile, *adj.*, leer, elend, nichtsbedeutend.
Futur, e, *adj.*, zukünftig.

G.

Gabelle, *s. f.*, Salzsteuer. (deutsch *Gabe.)*
Gage, *s. m.*, Pfand, Zeugniß. (engl. *wage.)*
Gagner, *v. a.*, gewinnen; verdienen, erreichen.
Gai, e, *adj.*, lustig, fröhlich, munter, heiter.
Gaieté, Gaîté, *s. f.*, Heiterkeit, Fröhlichkeit.
Gaillard, *s. m.*, Bursche, wackerer Bursche.
Galant, e, *adj.*, artig, zuvorkommend, einer der den Artigen spielt.
Galerie, *s. f.*, Gallerie, Gang, — bedeckter Gang (im Krieg). *(galea.)*
Galop, *s. m.*, Galopp; Galoppiren.
Gambade, *s. f.*, Sprung, Hüpfen. *(jambe*, ital. *gamba.)*
Gambader, *v. n.*, Sprünge, Sätze machen.
Garçon, *s. m.*, Knabe, Junge; — Junggesell; — Kellner.
Garde, *s. m.*, Wache, Schildwache; Gardist.
Garde, *s. f.*, Wache, Schutz, Beschützung.
Gars, *s. m.*, Junge, Bürschchen, Knabe.
Gâteau, *s. m.*, Kuchen.
Gauche, *adj.*, link, linkisch.
Gaze, *s. f.*, leichtes, durchsichtiges Gewebe.
Gazon, *s. m.*, Rasen; zartes Gras.
Géant, *s. m.*, Riese.
Geler, *v. n.*, frieren.
Gémir, *v. n.*, stöhnen, wehklagen.
Gémissement, *s. m.*, Wehklagen, Stöhnen.
Gêné, e, *adj.*, gehemmt; beengt; nicht wohlhabend.
Gêner, *v. a.*, hemmen, unbehaglich machen, in die Klemme bringen.
Général, *s. m.*, General, Feldherr.
Généralement, *adv.*, gewöhnlich.
Généreux se, edelmüthig; großmüthig; freigebig.

Générosité, s. f., Edelmuth, edle Handlungsweise; Freigebigkeit.
Génie, s. m., Geist; Schutzgeist; höhere Geistesgabe, Genie.
Genou, s. m., Knie; — tomber à genoux, auf die Kniee fallen.
Gens, s. pl., m. et f., Leute.
Gent, s. f., Volk, Geschlecht (wird selten gebraucht, und bleibt in dieser Bedeutung immer in der Einzahl).
Gentilhomme, s. m., Edelmann, Herr.
Gentillesse, s. f., Artigkeit, Lieblichkeit.
Gentiment, *adv.*, in einer artigen Weise; recht fein, recht hübsch.
Geolier, s. m., Kerkermeister.
Gésir, v. n. et *défectif*, liegen, ausgestreckt da liegen. *(jacere)*
Geste, s. m., Gebärde, Bewegung der Hand.
Gibier, s. m., Wildpret; Wild.
Givre, s. m., Reif.
Glace, s. f., Eis, Eismasse; — großer Spiegel.
Glacer, v. a., zu Eis machen, erfrieren; zum Erfrieren bringen, zum Erstarren bringen.
Glacial, e, eisig; eiskalt.
Glaçon, s. m., Eisscholle.
Glaive, s. m., Schwerdt.
Gland, s. m., Eichel.
Glande, s. f., Drüse.
Glaner, v. a., stoppeln, ähren, Aehrenlesen.
Glaneur, euse, s., Aehrenleser (nachdem die Garben weggenommen wurden).
se Glisser, v. *pron.*, schleichen, gleiten.
Glorifier, v. a., verherrlichen, preisen, loben.
Golfe, s. m., Meerbusen.
Gorge, s. f., Gurgel; Kehle; Brust; Schlucht, Engpaß.
Gothique, *adv.*, gothisch.
Goudron, s. m., Theer, Pech.
Goudronner, v. a., mit Theer überziehen.
Gouffre, s. m., Schlund; Abgrund.
Goûter, v. a., kosten, versuchen; angenehm finden.
Goûter, v. n., das Abendbrod essen; ein Nachmittagsessen (Vieruhressen) genießen.
Goutte, s. f., Tropfen; — Podagra.
Gouvernement, s. m., Regierung; Regierungsform.
Gouverner, v. a., leiten, führen.
Gouverneur, s. m., Führer; Hofmeister; Gouverneur; Statthalter.
Grabat, s m., Strohbett, Strohsack, schlechtes Bett. (deutsch *Garbe.)*
Grâce, s. f., Gnade; Dank; — Anmuth; Lieblichkeit; — grâce au ... Dank dem ...
Gracier, v. a., begnadigen; verzeihen.
Gracieux, se, *adj.*, gnädig; anmuthig, lieblich.
Gradation, s. f., Stufe.
Grade, s. m., Stufe, Grad, Rang.
Graduellement, *adv.*, stufenweise.
Graduer, v. a., in Stufen oder Graden abtheilen; stufenweise ordnen.
Grain, s. m., Korn, Körnchen, Samen.
Graine, s. f., Same, Samenkorn; Korn; Fruchtkörner.
Grand, grande, *adj.*, groß; vornehm; bedeutend.
Grand-maître, s. m., Großmeister.
Grandeur, s. f., Größe.
Grandir, v. n., groß werden; wachsen.
Grange, s. f., Scheuer, Scheune.
Gratis, *adv.*, unentgeltlich, umsonst.
Gratter, v. a., kratzen, aufkratzen, abkratzen.
Gratuit, e, *adj.*, unentgeltlich.
Gras, grasse, *adj.*, fett.

Grave, *adj.*, schwer, wichtig, ernst.
Gré, *s. m.*, Wille, Gefallen, Belieben; — bon gré mal gré, gern oder ungern; — savoir gré, einem Dank wissen.
Grec, grecque, *adj.*, griechisch.
Grèce, *s. pr. f.*, Griechenland.
Grégeois, *adj.*, griechisch (nur bei feu grégeois, griechisches Feuer, gebraucht).
Grêle, *s. f.*, Hagel.
Grenadier, *s. m.*, Grenadier.
Griffe, *s. f.*, Kralle.
Grillage, *s. m.*, Gitterwerk; Gitter.
Grillon, *s. m.*, Grille.
Grimace, *s. f.*, Gesicht; Grimasse.
Grimper, *v. n.*, hinaufklettern.
Gris, e, *adj.*, grau.
Grog, *s. m.*, Getränk aus Branntwein, Wasser und Zucker.
Grognement, *s. m.*, Grunzen, Murren.
Gronder, *v. a.*, zanken, brummen, rollen.
Gros, grosse, stark, fett, dick.
Grossier, ère, *adj.*, grob, grobgearbeitet. — *adv.* grossièrement.
Grossir, *v. act.*, größer machen, stärker machen; *v. n.*, größer werden.
Guenon, *s. f.*, das Weibchen der Affen.
Guère, *adv.*, (ne ... guère), wenig, nicht besonders; — nicht viel
Guérir, *v.* . et *n.*, heilen, kuriren; genesen, gesund werden.
Guerre, *s. f.*, Krieg.
Guider, *v. a.*, leiten, führen, lenken.
Guirlande, *s. f.*, Kranz, Blumenkranz.

H.

Habile, *adj.*, gewandt, geschickt.
Habiller, *v. act.*, bekleiden.
s'Habiller, *v. pron.*, sich ankleiden.
Habitant, *s. m.*, Einwohner.
Habiter, *v. a.*, bewohnen; wohnen.
Habituel, elle, *adj.*, gewöhnlich.
Hache, *s. f.*, Axt, Beil.
Haie, *s. f.*, Hecke, Zaun, Reihe.
Haine, *s. f.*, Haß; Abneigung.
Haïr, *v. a.*, hassen.
Haleine, *s. f.*; Athem, Hauch; — hors d'haleine, athemlos.
Haleter, *v. n.*, keuchen; mit Mühe athmen.
Hameau, *s. m.*, Weiler; Dorf ohne Kirche.
Hameçon, *s. m.*, Angel; Fischangel.
Hanneton, *s. m.*, Maikäfer.
Hanter, *v. a.*, häufig besuchen, sich häufig an einem Orte befinden.
Happer, *v. a.*, aufschnappen, wegschnappen.
Hardi, e, *adj.*, kühn.
Harmonie, *s. f.*, Einklang, Uebereinstimmung.
Harpon, *s. m.*, Haken, großer Fischangel.
Hasard, *s. m.*, Zufall, Ungefähr.
Hasarder, *v. a.*, wagen.
Hâter, *v. a.*, beeilen, beschleunigen: se hâter, sich eilen, eilen.
Haut, e, *adj.*, hoch, laut, ober; là-haut, dort oben.
Hauteur, *s. f.*, Höhe; Erhöhung; — Hochmuth, Stolz.
Hé! *interj.*, Ei. — hé bien! ei nun.
Hébreu, *s. m.*, Hebräer.
Hébreu, hébraïque, *adj.*, hebräisch.
Hélas, *interject.*, ach! leider! weh mir!
Héraut, *s. m.*, Herold.
Herbe, *s. f.*, Gras, Kraut.
Héritage, *s. m.*, Erbgut; Erbschaft, geerbtes Gut.
Héros, *s. m.*, Held.
Héroïque, *adj.*, heldenmüthig.
Hésitation, *s. f.*, Zaudern, Zögern.

Hésiter, *v. n.*, zaudern, schwankend sein, zweifeln.
Hêtre, *s. m.*, Buche.
Heure, *s. f.*, Stunde; Augenblick, Zeit.
Heurter, *v. a.* et *n.*, anstoßen, anklopfen; verletzen, beleidigen.
Heureux, se, *adj.*, glücklich, erfreut.
Hirondelle, *s. f.*, Schwalbe.
Hiver, *s. m.*, Winter; Winterzeit.
Historien, *s. m.*, Geschichtsschreiber.
Homme, *s. m.*, Mensch, Mann.
Hongrie, *s. f.*, Ungarn.
Hongrois, e, *adj.*, ungarisch.
Honneur, *s. m.*, Ehre, Ehrenbezeugung.
Honorable, *adj.*, ehrenwerth, ehrenhaft.
Honorer, *v. a.*, ehren, beehren.
Honte, *s. f.*, Scham, Beschämung; Schande, Schimpf.
Honteux, se, *adj.*, beschämt, schimpflich.
Hôpital, *s. m.*, Spital.
Horison, *s. m.*, Horizont, Gesichtskreis.
Horreur, *s. f.*, Entsetzen; Schaudern, Schauerlichkeit.
Horrible, *adj.*, entsetzlich, schauderhaft, abscheulich.
Hors, *prép.*, aus, außer, außerhalb.
Hostilité, *s. f.*, Feindseligkeit.
Hôte, *s. m.*, Gast; Gastgeber; Gastwirth; — der fremde Gast.
Hôtesse, *s. f.*, Wirthin.
Hourras, *interj.*, Hurrah.
Huche, *s. f.*, Backtrog, Brodkasten, Mulde.
Huile, *s. f.*, Oel.
Huître, *s. f.*, Auster; Dummkopf.
Humain, e, *adj.*, menschlich; menschenfreundlich, mild, human.
Humains, *s. m. pl.*, die Menschen.
Humanité, *s. f.*, Menschheit, Menschlichkeit; Menschenfreundlichkeit.
Humble, *adj.*, demüthig, bescheiden.
Humeur, *s. f.*, Feuchtigkeit, Saft; Gemüthsart; Laune; Stimmung; oft: böse Laune.
Hymne, *s. m.*, Hymne, heiliger Gesang.

I.

Ici, *adv.*, hier; — ici-bas, hienieden.
Idée, *s. f.*, Begriff, Gedanken.
Ignoble, *adj.*, unedel; niedrig.
Ignorance, *s. f.*, Unwissenheit.
Ignorant, e, *adj.*, unwissend.
Ignorer, *v. a.*, nicht wissen, nicht kennen.
Il, *(pron pers. nom.)* er; *pl.* ils, sie.
île, *s. f.*, Insel. *(insula.)*
Illuminer, *v. a.*, erleuchten, beleuchten, illuminiren.
Illustre, *adj.*, berühmt, ausgezeichnet, erlaucht.
Image, *s. f.*, Bild; Bildniß.
Imaginable, *adj.*, denkbar.
Imagination, *s. f.*, Einbildung; Phantasie.
Imaginer, *v. a.*, erdenken, erfinden.
Imitation, *s. f.*, Nachahmung; Nachmachung.
Imiter, *v. a.*, nachahmen, nachmachen.
Immanquablement, *adv.*, unfehlbar.
Immensité, *s. f.*, Unermeßlichkeit, unermeßlicher Raum.
Immobile, *adj.*, unbeweglich.
Immoler, *v. a.*, opfern, schlachten.
Immonde, *adj.*, unrein, unsauber.
Immortel, elle, *adj.*, unsterblich.
Immuable, *adj.*, unveränderlich; unabänderlich, stehend.
Immutabilité, *s. f.*, Unveränderbarkeit.
Imparfait, e, *adj.*, unvollkommen.

Impassiblement, *adv.*, gleichgültig, ruhig.
Impatience, *s. f.*, Ungeduld.
Impatient, e, *adj.*, ungeduldig.
Impatienter, *v. a.*, ungeduldig machen.
Impératif, ve, *adj.*, befehlend, gebieterisch.
Impétueux, se, *adj.*, ungestüm.
Implanter, *v. a.*, einpflanzen, einsetzen.
Implorer, *v. a.*, erbitten, anflehen.
Important, e, *adj.*, wichtig, wesentlich.
Importer, *v. act.*, eintragen; Waaren in ein Land bringen.
Importer, *v. imp.*, il importe, es liegt daran; es ist wichtig, wesentlich.
Importun, e, *adj.*, lästig.
Importuner, *v. a.*, belästigen, lästig sein.
Imposer, *v. a.*, auferlegen; — Einfluß ausüben; — en imposer, täuschen.
Impossibilité, *s. f.*, Unmöglichkeit.
Impossible, *adj.*, unmöglich.
Impression, *s. f.*, Eindruck; — Druck (von Büchern).
Imprimer, *v. a.*, drucken; einprägen.
Imprimerie, *s. f.*, Buchdruckerei.
Imprimeur, *s. m.*, Buchdrucker.
à l'Improviste, *express. adv.*, unvorhergesehen, unerwartet.
Imprudent, e, unklug, unbesonnen.
Impuissant, e, *adj.*, unvermögend, machtlos.
Impunément, *adv.*, ungestraft.
Incapable, *adj.*, unfähig.
Incapacité, *s. f.*, Unfähigkeit.
Incendiaire, *s. m.*, Brandstifter.
Incendie, *s. m.*, Brand; Feuersbrunst.
Incertitude, *s. f.*, Ungewißheit.
Incident, *s. m.*, Zufall, Zwischenfall, unerwartetes Ereigniß.
Incliner, *v. a.*, neigen, beugen.
Incomplet, ète, *adj.*, unvollständig.
Inconnu, e, *adj.*, unbekannt.
Inconsolable, *adj.*, untröstlich.
Incontestable, *adj.*, unstreitig, unbestreitbar.
Incrédulité, *s. f.*, Ungläubigkeit, Unglaube.
Incruster, *v. a.*, einlegen.
Incurable, *adj.*, unheilbar.
Indépendamment, *adv.*, unabhängig, außer.
Indépendance, *s. f.*, Unabhängigkeit.
Indifférent, e, *adj.*, gleichgültig.
Indigence, *s. f.*, Dürftigkeit.
Indigent, e, dürftig; arm.
Indigestion, *s. f.*, Unverdaulichkeit, verdorbener Magen.
Indignation, *s. f.*, Unwille.
Indigne, *adj.*, unwürdig, niederig, niederträchtig.
Indigo, *s.* et *adj.*, Indigo, indigofarbig.
Indiquer, *v. a.*, anzeigen, angeben.
Indiscipline, *s. f.*, Ungehorsam; Mangel an Ordnung, an Zucht.
Indiscrétion, *s. f.*, Unbescheidenheit; Mangel an Verschwiegenheit.
Indispensable, *adj.*, unbezähmbar, unbändig.
Indulgent, e, *adj.*, nachsichtig.
Industrieux, se, *adj.*, fleißig, arbeitsam.
Inégal, e, *adj.*, ungleich.
Inestimable, *adj.*, unschätzbar.
Inévitablement, *adv.*, unvermeidbar.
Inexorable, *adj.*, unerbittlich.
Inexprimable, *adv.*, unaussprechlich, unausdrücklich.
Infailliblement, *adv.*, unfehlbar.
Inférieur, e, *adj.*, unter, untenstehend, untergeordnet.
Infernal, e, *adj.*, höllisch, zur Unterwelt gehörend.
Infidèle, *adj.*, untreu, ungläubig.
Infini, e, *adj.*, unendlich, un-

begrenzt; — à l'infini, ins Unendliche.
Infirmerie, *s. f.*, Krankenstube, Krankenhaus.
Infirmier, *s. m.* Krankenwärter.
Inflexible, *adj.*, unbeugsam, unerbittlich.
Infliger, *v. a.*, zuerkennen, ertheilen, geben.
Infortunée, e, *adj.*, unglücklich.
Ingénu, e, *adj.*, unschuldig, hold, kindlich.
Ingrat, e, *adj.*, undankbar; *s. m.*, der Undankbare.
Inhabité, e, *adj.*, unbewohnt.
Inhérent, e, *adj.*, zusammenhängend, 'einen und denselben Körper bildend.
Inimitable, *adj.*, unnachahmlich.
Iniquité, *s. f.*, Unbilligkeit; Unredlichkeit; Ungewichtigkeit; Sündhaftigkeit.
s'Initier, *v. a.*, einweihen, einbringen.
Injecter, *v. a.*, einspritzen, hineinschaffen.
Injuste, *adj.*, ungerecht.
Innombrable, *adj.*, zahllos.
Innocent, e, *adj.*, unschuldig.
Inonder, *v. a.*, überschwemmen, überströmen.
Inopiné e, *adj.*, unerwartet.
Inouï, e, *adj.*, unerhört. *(inauditus.)*
Inquiet, ète, *adj.*, unruhig, geängstigt.
s'Inquiéter, *v. pron.*, sich beunruhigen.
Inquiétude, *s. f.*, Unruhe. — Besorgniß.
Insatiable, *adj.*, unersättlich.
Insecte, *s. m.*, Insekt.
Insensé, e, *adj.*, unsinnig, thöricht.
Inséparable, *adj.*, unzertrennlich.
Insomnie, *s. f.*, Schlaflosigkeit, schlaflose Nacht.
Insouciant, *s. f.*, unbekümmert; nachlässig.
Inspirer, *v. a.*, begeistern, einflößen, eingeben.
Installer, *v. a.*, einstellen, einsetzen; einrichten.
Instance, *s. f.*, dringende Bitte.
Instant, *s. m.*, Augenblick, Nu.
Institution, *s. f.*, Einrichtung; Anstalt; Erziehungsanstalt.
Instruction, *s. f.*, Unterricht, Bildung; Belehrung; Instruction, Anweisung.
Instruire, *v. a.*, belehren, unterrichten.
Instrument, *s. m.*, Werkzeug, Instrument.
Insulte, *s. f.*, Beleidigung; — Beschimpfung.
Insulter, *v. a.*, verhöhnen, beleidigen; beschimpfen.
Insupportable, *adj.*, unerträglich; unausstehlich.
Intact, e, *adj.*, unberührt, ganz.
Intelligence, *s. f.*, Auffassungsgabe, Intelligenz; Einverständniß; Mittheilung.
Intelligent, e, *adj.*, verständig; leicht auffassend; geistig.
Intempérance, *s. f.*, Unmäßigkeit.
Intendant, *s. m.*, Verwalter, Intendant.
Intention, *s. f.*, Absicht.
Intercéder, *v. n.*, dazwischen treten, für Jemanden sprechen oder bitten.
Intéresser, *v. a.*, Theilnahme erregen.
s'Intéresser, *v. pron.*, Theilnahme zeigen.
Intérêt, *s. m.*, Interesse, Zins; Vortheil, Eigennutz; Antheil, Theilnahme.
Intérieur, *s. m.*, Innere, der innere Raum.
Intérieur, e, *adj.*, innere, inwendig
Interne, *adj.* et *subst.*, innere; — ein Schüler, der in der Unterrichtsanstalt wohnt.
Interprète, *s. m*, Dollmetscher, Ausleger.
Interrompre, *v. n.*, unterbrechen; einfallen.

Intime, *adj.*, innig, innigst; geheim.
Intrépide, *adj.*, unerschrocken.
Introduire, *v. a.*, einführen, hineinbringen.
Inutile, *adj.*, nutzlos, zwecklos, vergebens.
Inutilité, *s. f.*, Nutzlosigkeit.
Invalide, *s. m.*, ein gebrechlicher Mann, ein untauglich gewordener Krieger; les Invalides oder l'hôtel des Invalides, das Invalidenhaus (in Paris).
Inventer, *v. a.*, erfinden, ersinnen.
Inventeur, trice, *s. m.* et *f.*, Erfinder, Urheber.
Investir, *v. a.*, umringen, umzingeln.
Invincible, *adj.*, unbesiegbar.
Inviter, *v. a.*, einladen; auffordern; ersuchen.
Invoquer, *v. a.*, anrufen, anflehen.
Irréprochable, *adj.*, tadellos, ohne Vorwurf.
Irriter, *v. a.*, reitzen, aufregen, zum Zorn reitzen.
Isolé, e, *adj.*, allein gelassen, vereinzelt.
Ivre, *adj.*, betrunken, berauscht.
Ivresse, *s. f.*, Trunkenheit, Rausch, Entzücken. *(ebrius.)*

J.

Jadis, *adv.*, ehemals, einst. (ital. *già*, einst, *dì*, Tag).
Jaloux, se, eifersüchtig, neidisch; auch: stolz auf. (engl. *jealous* — *yellow*, gelb vor Neid.)
Jamais, *adj.*, je, jemals; — ne ... jamais, niemals; — à jamais, pour jamais, auf ewig.
Jambe, *s. f.*, Bein.
Jardin, *s. m.*, Garten.
Jardinier, *s. m.*, Gärtner.
Jaunâtre, *adj.*, gelblich.
Jaune, *adj.*, gelb.
Jaunir, *v. n.*, gelb werden.
Javelot, *s. m.*, Wurfspieß.
Jeter, *v. a.*, werfen, wegwerfen.
Jeu, *s. m.*, Spiel; Spiele zur Erholung.
Jeûne, *s. m.*, Fasten, Nüchternsein. *(jejunium.)*
Jeune, *adj.*, jung *(juvenis.)*
Jeunesse, *s. f.*, Jugend, Jugendzeit.
Joie, *s.* f., Freude; Vergnügen.
Joindre, *v. a.*, verbinden, vereinigen, zusammenlegen, falten.
Joli, e, *adj.*, hübsch, nett, niedlich, schön.
Jonc, *s. m.*, Rohr.
Joncher, *v. a.*, mit Schilf bestreuen; bestreuen.
Joue, *s. f.*, Wange, Backen.
Jouer, *v. n.*, spielen.
Jouet, *s. m.*, Spielzeug, Spielwerk.
Jouir, *v. n.*, genießen, sich freuen.
Jouissance, *s. f.*, Genuß.
Jour, *s. m.*, Tag. *(dies, diurnus.)*
Journée, *s. f.*, Tag, Tagesarbeit, Tagereise; Schlacht. *(diurnus.)*
Joyau, *s. m.*, Juwel.
Joyeux, se, munter, lustig, heiter.
Juge, *s. m.*, Richter; Beurtheiler.
Juger, richten, urtheilen.
Juillet, *s, m.*, Juli.
Juin, *s. m.*, Juni.
Jupiter, Jupiter.
Jurer, *v. n.*, schwören; einen Eid ablegen; fluchen.
Jus, *s. m.*, Saft, Brühe.
Jusque, *prép.*, bis.
Jusqu'à ce que, bis.
Juste, *adj.*, gerecht, richtig, passend; *adv.* richtig; gerade.
Justement, *adv.*, richtig, in richtiger, gerechter Weise; so eben, gerade jetzt.
Justice, *s. f.*, Gerechtigkeit; Gericht.
Jovial, e, *adj.*, lustig, freudig.

L.

La, *art. f.*, die; *pronom. pers. accus.* sie.

Là, *adv.*, dort; là-haut, dort oben; là-bas, dort unten; là-dessus, hierauf.
Labeur, *s. f.*, Arbeit, Strapatze.
Laborieux, se, *adj.*, arbeitsam.
Laboureur, *s. m.*, Ackersmann, Landmann.
Lac, *s. m.*, der Landsee.
Lacet, *s. m.*, Schnur; Schlinge. *(laqueus.)*
Lâche, *adj.*, feig, kraft- und willenlos; *subst.* ein Feigling. *(lassus, laxus.)*
Lâcher, *v. a.*, los lassen; gehen lassen.
Laid, laide, *adj.*, häßlich, garstig.
Laine, *s. f.*, Wolle.
Laineux, se, *adj.*, wollenartig.
Lait, *s. m.*, Milch.
Laisser, *v. a. et compl.*, lassen, zurücklassen; verlassen; (vor einem Infinit.) lassen, gestatten.
Lambeau, *s. m.*, zerrissenes Stück Zeug; Lumpen, Fetzen.
Lambris, *s. m.*, Getäfel.
Lame, *s. f.*, Platte (Metall); Klinge; lame d'eau, Welle, Woge.
Lamentable, *adj.*, kläglich, erbärmlich.
Lampe, *s. f.*, Lampe.
Lance, *s. f.*, Lanze, Speer; Stange.
Lancer, *v. a.*, schleudern, schwingen, werfen.
Landgrave, *s. m.*, Landgraf.
Langage, *s. m.*, Sprache, Mundart.
Langue, *s. f.*, Zunge, Sprache.
Lanterne, *s. f.*, Laterne.
Laper, *v. a.*, lappen, schlappen, schlabbern.
Lapin, *s. m.*, Kaninchen.
Large, *adj.*, breit, weit; — au large, im hohen Meer.
Larron, *s. m.*, Dieb, Gaudieb. *(latro.)*
Lasser, *v. a.*, müde machen, lästig machen.
se Lasser, müde werden.
Laurier, *s. m.*, Lorbeer, Siege.
Laver, *v. a.*, waschen, auswaschen.
Le, *art. m.*, der; — *pron.* ihn.
Leçon, *s. f.*, Lehre, Stunde, Aufgabe.
Lécher, *v. act.*, lecken, ablecken.
Lecture, *s. f.*, Lesen; Vorlesen; Lektüre.
Léger, ère, *adj.*, leicht, leichtfertig.
Légèreté, *s. f.*, Leichtigkeit, leichter Sinn; Leichtsinn.
Lendemain, *s. m.*, der folgende Tag, der andere Tag.
Lent, e, *adj.*, langsam, träge.
Lentement, *adv.*, langsam, sachte, mit Muße.
Lenteur, *s. f.*, Muße, Langsamkeit, bedächtiges Verfahren.
Lentille, *s. f.*, Linse.
Léopard, *s. m.*, Leopard.
Lessive, *s. f.*, Wäsche.
Leste, *adj.*, leicht, behend, flink.
Lettre, *s. f.*, Buchstabe; Brief; *pl.* die schönen Wissenschaften.
Leur, *pron. pers. dat. pl.*, ihnen.
Leur, *pl.* leurs, *pron. poss.*, ihr, ihre.
Leurrer, *v. a.*, anlocken, durch eine Lockspeise anziehen.
Lever, *v. a.*, aufheben, aufrichten; *v. pron.* se lever, aufstehen; — faire lever, aufgehen lassen.
Léviathan, *s. m.*, Seeungeheuer, Wallfisch.
Lèvre, *s. f.*, Lippe.
Liaison, *s. f.*, Verbindung, Bekanntschaft, Freundschaft.
Liban, *s. m.*, Libanon.
Liberté, *s. f.*, Freiheit.
Librement, *adv.*, frei, ungehindert.
Lice, *s. f.*, Schranke, Kampfplatz.
Lien, *s. m.*, Band; *pl.* Fesseln.
Lier, *v. a.*, binden, zusammen binden; — se lier, in ein

freundschaftliches Verhältniß treten.
Lieu, *s. m.*, Ort, Stelle, Stätte, Statt. — tenir lieu, statt halten, ersetzen.
Lieutenant, *s. m.*, Stellvertreter; Stellvertreter des Hauptmanns, Lieutenant.
Lieutenant-colonel, *s. m.*, Oberstlieutenant.
Lièvre, *s. m.*, Hase.
Ligne, *s. f.*, Linie, Zeile; Fischleine.
Limon, *s. m.*, Schlamm; — Limone, kleine saftige Citrone.
Linceul, *s. m.*, Leichentuch.
Lion, *s. m.*, Löwe.
Liqueur, *s. f.*, Flüßigkeit.
Liquide, *adj.*, flüssig, fließend.
Lisière, *s. f.*, Rand.
Lisse, *adj.*, glatt.
Lit, *s. m.*, Bett, Lager, Lage, Schichte.
Livre, *s. m.*, das Buch.
Livre, *s. f.*, Pfund; — Pfund Sterling; Frank. — 81 livres gelten 80 francs.
Livrer, *v. a.*, liefern, abliefern; übergeben, hingeben.
Logette, *s. f.*, Stübchen, kleiner Raum, Hüttchen.
Logis, *s. m.*, Wohnung.
Loi, *s. f.*, Gesetz; — Bestimmung.
Loir, *s. m.*, Siebenschläfer, Schlafratze; Billich.
Loin, *adv.*, weit, weit davon, fern; fort.
Lointain, e, *adj.*, fern, entfernt.
Long, longue, *adj.*, lang.
Longer, *v. a.*, längs einem Walde rc. gehen oder fahren, längs einer Küste fahren.
Longueur, *s. f.*, Länge, Längemaß.
Lorgner, *v. a.*, anschielen, seitwärts ansehen; sein Augenmerk auf etwas richten; mit einem Augenglas oder Taschenfernglas betrachten.
Lors, *adv.*, als, da; — lors de, *prép.*, zur Zeit; — lors même que, *conj.*, wenn auch.
Lorsque, *conj.*, als, da.
Louange, *s. f.*, Lob, Preisen, Lobgesang.
Louer, *v. a.*, loben, preisen.
Loup, *fém.* Louve, *s.*, Wolf, Wölfin.
Lourd, e, *adj.*, schwer; plump.
Luciole, *s. f.*, Leuchtwurm; Leuchtkäfer.
Lueur, *s. f.*, Schimmer, schwaches Licht.
Lugubre, *adj.*, traurig, düster, gräblich.
Lui, *pr. pers.*, 1) *dat.*, ihm, ihr; 2) *nom. accus.*, er, ihn.
Lumière, *s. f.*, Licht; — Einsicht; les lumières, die Kenntnisse, das Wissen.
Lumineux, se, *adj.*, glänzend.
L'un l'autre, *pr. ind.*, einander.
Lune, *s. m.*, Mond.
Lustrer, *v. a.*, glänzend machen, poliren.
Lutte, *s. f.*, Kampf, Ringen.
Lutter, *v. n.*, ringen, kämpfen.
Lycée, *s. m.*, Lycäum.

M.

Machine, *s. m.*, Maschine; Kriegsmaschine.
Mâchoire, *s. f.*, Kinnlade. *(masticare.)*
Magasin, *s. m.*, Lager, Magazin, Vorrath.
Magicien, magicienne, *s.*, Zauberer, Zauberin.
Magie, *s. f.*, Zauberei, Magierkunst.
Magique, *adj.*, magisch, bezaubert.
Magnanime, *adj.*, großmüthig.
Magnificence, *s. f.*, Großartigkeit, Pracht, voller Glanz.
Magnifique, *adj.*, prächtig, großartig.
Main, *s. f.*, Hand; une main de papier, ein Buch Papier.

Main-chaude, *s. f.*, das Heiß-hand-Spiel.
Maint, e, *pr. ind.*, mancher, mehr als einer.
Maintenant, *adv.*, nun, jetzt, gegenwärtig.
Maintenir, *v. a.*, aufrecht halten; handhaben.
Mais, aber, allein; — eh mais! nun! — ei!
Maison, *s. f.*, Haus; Stamm-haus; Handlungshaus *(mansio)*.
Maître, *s. m.*, Meister, Lehrer, Herr.
Maîtriser, *v. a.*, bemeistern, beherrschen.
Mal, *adv.*, schlecht, schlimm.
Mal, *s. m.*, das Schlechte; Böses; eine schlimme Sache; ein Schmerz; — j'ai mal à la tête, ich habe Kopfschmerzen.
Malade, *adj.*, krank.
Maladresse, *s. f.*, Ungeschicklichkeit.
Malaisément, *adv.*, schwer, nicht leicht.
Malgré, wider, trotz; wider den Willen; malgré moi, wider meinen Willen; bon gré, mal gré, gern oder ungern. *(malus, gratus.)*
Malheur, *s. m.*, Unglück; Unfall; — malheur à lui! wehe ihm!
Malin, maligne, *adj.*, bösartig; boshaft; schalkhaft.
Malle, *s. f.*, Koffer.
Mamelon, *s. m.*, einzeln stehender kleiner Berg; Busenberg.
Manant, *s. m.*, Insasse; Bauer; Grobian, Schlingel *(maneo.)*
Manche, *s. f.*, Aermel.
Manche, *s. m.*, Stiel, Heft.
Manége, *s. m.*, Handhabung, — Verfahren, Benehmen; Reitbahn.
Mânes, *s. pl.*, die Manen, die Seelen.
Mander, *v. a.*, kommen lassen, wissen; beauftragen, befehlen
Manger, *v. a.* et *n.*, essen; verzehren.
Mangonneau, *s. m.*, Schleuder, Wurfgeschütz.
Manie, *s. f.*, Narrheit; thörichte Gewohnheit.
Manier, *v. a.*, führen, umgehen mit, leiten.
Manière, *s. f.*, Weise, Art; Handhabung; Benehmen. (lat. *manus.)*
Manifester, *v. a.*, zeigen, an den Tag legen, offenbaren.
Manioc, *s. m.*, Maniok, Maniokmehl.
Manoeuvre, *s. f.*, Bewegung, Manöver. *(manus, opus.)*
Manquer, *v. a.* et *n.*, fehlen, verfehlen, ermangeln.
Manteau, *s. m.*, Mantel.
Manuscrit, *s. m.*, Handschrift, und geschriebenes, ungedrucktes Werk, Manuscript.
Marais, *s. m.*, Morast, sumpfige Gegend.
Marchand, e, *adj.*, kaufmännisch, was den Handel betrifft.
Marche, *s. f.*, Gang, Marsch, Zug.
Marché, *s. m.*, Handel, Vertrag.
Maréchal, *s. m.*, Marschall, Oberfeldherr.
Mari, *s. m.*, Ehemann, Gatte, Gemahl.
Mariage, *s. m.*, Ehe, Verheirathung.
Marin, s. *m.*, Seefahrer.
Maronite, *adj.*, Maronit (die Christen in Syrien.)
Marque, *s. f.*, Zeichen.
Marquer, *v. a.*, merken, bemerken, notiren.
Marsouin, *s. m.*, Meerschwein.
Marteau, *s. m.*, Hammer.
Masquer, *v. a.*, maskiren; verschleiern, bedecken, verbergen.
Massacrer, *v. a.*, zusammenschlagen, zusammenhauen, niedermetzeln.
Mât, *s. m.*, Mastbaum.
Matelot, *s. m.*, Matrose.
Maternel, elle, *adj.*, mütterlich.

Matin, *s. m.*, der Morgen, Vormittag; — demain matin, morgen früh.
Matinée, *s. f.*, Morgen, Morgenzeit.
Maudire, *v. a.*, verfluchen.
Mauricaud, e, / Moricaud, e, } *adj.* schwarzbraun.
Me, *pr. pers.*, mich, mir.
Méchant, te, *adj.*, böse, schlimm, unartig; bösartig; boshaft; — schlecht.
Mécompte, *s. m.*, Verrechnen; Täuschung.
Mécontentement, *s. m.*, Unzufriedenheit.
Médical, e, *adj.*, ärztlich.
Médicament, *s. m.*, Arzeneimittel.
Méditation, *s. f.*, Nachsinnen, Nachdenken.
Méditer, *v. a.* et *n.*, nachsinnen, nachdenken, überlegen.
Méfiance, *s. f.*, Mißtrauen.
Meilleur, e, *adj. comp.*, besser.
Mélange, *s. m.*, Mischung, Gemisch.
Mêlée, *s. f.*, Gemenge, Handgemenge, Schlachtgetümmel.
Membre, *s. m.*, Glied; Mitglied.
Même, *pron. ind.*, derselbe, der nämliche, selbst; *adv.* de même, auch, ebenfalls; — à même, im Stande.
Même, *adv.*, sogar, selbst.
Mémoire, *s. f.*, Gedächtniß.
Mémoire, *s. m.*, Denkschrift, Rechnung.
Mémorable, *adj.*, denkwürdig; erinnerlich.
Menace, *s. f.*, Drohung.
Menacer, *v. a.*, drohen, bedrohen.
Mendiant, e, *adj.*, Bettler, Bettlerin.
Ménestrel, *s. m.*, Minnesänger.
Mensonge, *s. m.*, Lüge, Unwahrheit.
Menteur, euse, *s.*, Lügner, Lügnerin; *adj.* lügenhaft.
Menu, e, *adj.*, klein, kleingetheilt.
Mépris, *s. m.*, Verachtung.
Méprisable, *adj.*, verächtlich.
Méprise, *s. f.*, Verwechselung.
Mépriser, *v. a.*, verachten, verschmähen.
Mer, *s. f.*, Meer, die See.
Mère, *s. f.*, Mutter.
Merle, *s. m.*, Amsel.
Mérite, *s. m.*, Verdienst; Werth, Tüchtigkeit.
Mériter, *v. a.*, verdienen.
Merveille, *s. f.*, Wunder, wunderbares Ding.
Merveilleux, se, *adj.*, wunderbar, merkwürdig, sehr schön.
Mesquin, e, *adj.*, karg, dürftig, klein.
Mesure, *s. f.*, Maß, Größe. — à mesure que, in dem Maße daß; indem, beim (mit Infinitif).
Mesurer, *v. a.*, messen, abmessen.
Métairie, *s. f.*, Meierhof, Meierei.
Métayer, *s. m.*, Pächter, Meier.
Méthodiquement, methodisch, nach einer gegebenen Ordnung.
Métier, *s. m.*, Handwerk, Gewerbe; Werkstuhl; Gestell; Rahmen (zum Sticken).
Mètre, *s. m.*, Längemaß von 40 Zoll.
Mets, *s. m.*, *sing.* et *pl.*, Speise, Schüssel.
Mettre, *v. a.*, setzen, legen.
se Mettre à, anfangen, sich anschicken.
Meuble, *s. m.*, Möbel, Geräth.
Meûnier, *s. m.*, Müller.
Meurtre, *s. m.*, Mord.
Meurtrier, ère, *adj.*, mörderisch, tödtlich; *subst.* Mörder.
Meurtrir, *v. a.*, zerschlagen, zerquetschen, zerstoßen.
Meurtrissure, *s.*, Zerquetschung.
Microscope, *s. m.*, Mikroskop.
Miel, *s. m.*, Honig.
Miette, *s. f.*, Brosam; Krümmchen. *(mica.)*
Mieux, *adv.*, (comparat. von bien) besser, lieber; aimer mieux, vorziehen.

Milieu, *s. m.*, Mitte, Mittelpunkt, Mittel. — au milieu de, mitten in, mitten unter.
Mille, *n. de nomb.*, Tausend.
Mille, *s. m.*, eine Meile.
Mince, *adj.*, dünn, klein, gering, karg.
Mine, *s. f.*, Miene, Gesicht; — Bergwerk.
Miner, *v. a.*, unterminiren, untergraben.
Mineur, *s. m.*, Bergmann; Bergknappe.
Minute, *s. f.*, die Minute; die Original-Urkunde.
Miracle, *s. m.*, Wunder; Wunderthat.
Miroir, *s. m.*, Spiegel.
Mirthe, *s. m.*, Myrtenbaum.
Misérable, *adj.*, elend, erbärmlich, unglücklich.
Miséricorde, *s. f.*, Mitleid, Barmherzigkeit.
Mission, *s. f.*, Sendung; Auftrag.
Mode, *s. m.*, Art, Weise, Sprechweise; Tonart; *s. f.* Mode.
Modèle, *s. m.*, Muster; Form; Vorschrift; Zeichenvorlage *(modus.)*
Modération, *s. f.*, Mäßigkeit.
Moderne, *adj.*, der neueren und neuesten Zeit angehörend; neu, neumodisch, modern.
Modestie, *s. f.*, Bescheidenheit.
Moëlle, *s. f.*, Mark, Saft. *(medulla.)*
Moëlleux, se, *adj.*, markig, kernig, wollreich, sanft anzufühlen.
Moeurs, *s. f. pl.*, Sitten.
Moine, *s. m.*, Mönch.
Moins, *adv.*, weniger; — du moins, au moins, wenigstens; pour le moins, am allerwenigsten.
Mois, *s. m.*, Monat.
Moisson, *s. f.*, Erndte, Erndtezeit.
Moissonner, *v. a.*, das Korn schneiden, erndten; wegschneiden, dahinraffen.
Moitié, *s. f.*, Hälfte.
Mollement, *adv.*, weich, sanft.
Mollet, *s. m.*, Waden.
Moment, *s. m.*, augenblickliche Bewegung; Augenblick. *(movimentum.)*
Monarque, *s. m.*, Monarch, Alleinherrscher.
Monastère, *s. m.*, Kloster (namentlich für Männer).
Mondain, e, *adj.*, weltlich, unheilig.
Monde, *s. m.*, Welt; — Leute; — nous avons du monde, wir haben Besuch; — tout le monde, jedermann.
Moniteur, *s. m.*, ein braver und ausgezeichneter Schüler, dem man in einigen Schulen die Wiederholung der Lectionen bei jüngeren Schülern und die Handhabung der Ordnung anvertraut.
Monnoyé, *adj.*, gemünzt, geprägt.
Monotone, *adj.*, eintönig; einförmig.
Monseigneur, gnädigster Herr.
Monsieur, *pl.* Messieurs, meine Herrn.
Monstre, *s. m.*, Ungeheuer, Scheusal.
Mont, *s. m.*, Berg.
Monter, *v. n.*, hinaufsteigen, höher steigen; *v. a.* hinaufziehen. — montez votre montre, ziehen Sie Ihre Uhr auf.
Monticule, *s. m.*, kleiner Berg.
Montre, *s. f.*, Uhr, Taschenuhr.
Monture, *s. f.*, jedes Thier, das zum Reiten dient.
se Moquer, *v. pron.*, spotten, auslachen; sich um Etwas nicht bekümmern.
Moqueur, *s. m.*, Spötter.
Moqueur, euse, *adj.*, spöttisch.
Morale, *s. f.*, Sittenlehre, Moral.
Morceau, *s. m.*, Biß, Bißchen, Stückchen. *(mordere.)*
Morne, *adj.*, düster, still, trauernd.

Morsure, *s. f.*, Biß.
Mort, *s. f.*, Tod.
Mort, e, *part. passé* von mourir, todt, gestorben.
Mortifier, *v. a.*, kränken.
Mosquée, *s. f.*, Moschee.
Mot, *s. m.*, Wort.
Motif, *s. m.*, Beweggrund.
Mouche, *s. f.*, Mücke, Fliege.
Moucheture, *s. f.*, das Ausgehackte, Getüpfte; kleine Flecken.
Mouchoir, *s. m.*, Taschentuch.
Moulin, *s. m.*, Mühle. — moulin à vent, Windmühle; — moulin à café, Kaffeemühle.
Mourir, *v. n.*, sterben; ausgehen, erlöschen.
Moussaillon, *s. m.*, kleiner, unbedeutender Schiffsjunge.
Mousse, *s. m.*, Schiffsjunge.
Mousse, *s. f.*, Moos.
Mousseline, *s. f.*, Musselin.
Mule, *s. f.*, Mauleselin; Maulthier.
Mulet, *s. m.*, Maulesel.
Multiplier, *v. a.*, vervielfältigen, vermehren, multipliciren.
Munir, *v. a.*, versehen, befestigen, bewaffnen.
Mûr, e, *adj.*, reif.
Mur, *s. m.*, Mauer, Wand.
Muraille, s. *f.*, Mauer, Mauerwerk.
Mûrir, *v. n.*, reif werden.
Murmurer, *v. n.*, murmeln; brummen; Unzufriedenheit zeigen.
Museau, *s. m.*, Schnautze; — Maul.
Musique, *s. f.*, Musik.
Mutuel, elle, *adj.*, gegenseitig, wechselsweise.
Myriagramme, *s. m.*, zehntausend Gramm.
Mystère, *s. m.*, Geheimniß.
Mystérieux, se, *adj.*, geheimnißvoll.

N.

Nacre, *s. f.*, Perlmutter.
Nage, *s. m.*, Schwimmen (nur gebraucht in: à la nage, schwimmend).
Nager, *v. n.*, schwimmen.
Nageur, *s. m.*, Schwimmer.
Naguère, *adv.*, vor Kurzem, unlängst. (il *n'y a guère* de temps.)
Naïf, ve, *adj.*, aufrichtig wie ein Kind, naiv, schlicht.
Nain, *s. m.*, Zwerg.
Naissance, *s. f.*, Geburt; Entstehung.
Naïveté, *s. f.*, kindliches Wesen, kindliche Aeußerung; Natürlichkeit; Naivetät.
Natation, *s. f.*, das Schwimmen, die Schwimmkunst.
Nation, *s. f.*, Nation, Volk.
National, e, *adj.*, national, die Nation betreffend.
Natte, *s. f.*, Matte; geflochtene Decke.
Nature, *s. f.*, Natur; Art.
Naturel, *s. m.*, Charakter, Natur, Gemüthsart, Anlage.
Naturel, elle, *adj.*, natürlich.
Naufrage, *s. m.*, Schiffbruch. *(navem frangere.)*
Naufragé, e, *s.* et *adj.*, einer der Schiffbruch gelitten hat.
Nautonnier, *s. m.*, Seemann, Seefahrer.
Navigateur, *s. m.*, Seefahrer.
Navigation, *s. f.*, Schifffahrt.
Naviguer, *v. n.*, auf der See fahren.
Navire, *s. m.*, Fahrzeug; Schiff.
Ne, *adv.* nicht.
Ne ... pas, nicht.
Ne... point, nicht, durchaus nicht.
Ne ... que, nur.
Néanmoins, *conj.*, nichtsdestoweniger.
Nécessaire, *adj.*, nothwendig, erforderlich.
Nectar, *s. m.*, Göttertrank.
Nectaré, e, *adj.*, nektarartig.
Nef, *s. f.*, Schiff; Fahrzeug, Schiff der Kirche *(navis.)*
Négociation, *s. f.*, Verhandlung.
Nègre, *s. m.*, ein Neger.
Négrillon, *s. m.*, ein kleiner Neger.

Neige, *s. f.*, Schnee; les neiges, die Schneemassen.
Nerveux, se, *adj.*, nervigt, kräftig.
Netteté, *s. f.*, Reinheit, Sauberkeit, Klarheit, Bestimmtheit.
Nez, *s. m.*, Nase.
Ni... ni... *conj.*, weder ... noch.
Nid, *s. m.*, Nest.
Noble, *adj.*, edel, adelig.
Nocturne, *adj.*, nächtlich.
Noël, *s. m.*, Weihnachten. *(natalis.)*
Noeud, *s. m.*, Knote, Knopf, Schleife.
Noisette, *s. f.*, Haselnuß.
Nom, *s. m.*, Name.
Nombre, *s. m.*, Zahl, Anzahl.
Nombreux, se, *adj.*, zahlreich.
Nommer, *v. act.*, nennen, ernennen, einen Namen geben.
Non, *adv.*, nein; nicht.
Non pas, ja nicht, durchaus nicht.
Nord, *s. m.*, Norden.
Noter, *v. a.*, notiren, bemerken, aufzeichnen.
Notion, *s. f.*, Kenntniß, Erfahrung.
Notre, *pron. poss.*; — *pl.* nos, unser; le nôtre, les nôtres, der Unsrige, die Unsrigen.
Nouvelle, *s. f.*, Nachricht, Kunde, Neuigkeit; Novelle.
Noyau, *s. m.*, Kern, Stein (einer Frucht).
Nu, nue, *adj.*, nackt, blos, ohne Schmuck.
Nuage, *s. m.*, Wolke, einzelne Wolke.
Nudité, *s. f.*, Entblößung, Dürftigkeit.
Nue, *s. f.*, Gewölk, Wolken.
Nuée, *s. f.*, eine ausgedehnte Wolke. — une nuée de flèches, eine Menge Pfeile. — une nuée d'oiseaux, ein Schwarm Vögel.
Nuire, *v. n.*, schaden, nachtheilig sein. *(noceo.)*
Nuisible, *adj.*, schädlich.
Nuit, *s. f.*, Nacht.
Nul, nulle, *pron. indét.*, kein. *adj.* null, nichtig.
Nullement, *adv.*, keineswegs.

O.

Obéir, *v. n.*, gehorchen.
Obéissance, *s. f.*, Gehorsam.
Objet, *s. m.*, Gegenstand, Ding, Objekt.
Oblique, *adj.*, schief.
Obliquement, *adv.*, in schiefer Richtung.
Obligeant, e, *adj.*, gefällig, verbindend; bereit, einen Dienst zu leisten.
Obscurcir, *v. a.*, verdunkeln.
Obscurité, *s. f.*, Dunkelheit.
Obstination, *s. f.*, Eigensinn, Hartnäckigkeit.
s'Obstiner, *v. pron.*, mit Hartnäckigkeit behaupten.
Obus, *s. m.*, Haubitze.
Océan, *s. m.*, Weltmeer; Meer.
Occident, *s. m.*, Westen, Abend, die Richtung nach Sonnenuntergang, Abendland.
Oculaire, *adj.*, was das Auge betrifft. — témoin oculaire, Augenzeuge.
Odeur, *s. f.*, Geruch; — Wohlgeruch.
Odorer, *v. a.*, riechen.
Offense, *s. f.*, Beleidigung.
Office, *s. m.*, Dienst, Amt, Pflicht; Speisekammer; Büreau.
Offrir, *v. act.*, anbieten, darbieten, darbringen.
Oeil, *s. m.*, *pl.* Yeux, Auge.
Oeuf, *s. m.*, Ei.
Oeuvre, *s. f.*, Werk.
Oiseau, *s. m.*, Vogel. *(avis, avicellus.)*
Oisiveté, *s. f.*, Müßiggang; Tagdieberei.
Olivier, *s. m.*, Oelbaum, Olivenbaum.
Ombre, *s. f.*, Schatten; Schattirung.

Onde, *s. f.*, Welle; Wogen; Wasser.
Onduler, *v. n.*, sich wellenförmig bewegen, wogen, wallen.
Ongle, *s. m.*, Nagel, Kralle. *(unguis.)*
Opération, *s. f.*, Arbeit, Werk, Operation, Kriegsoperation.
Opérer, *v. a.*, schaffen, bewirken.
Opposer, *v. a.*, entgegenstellen, entgegensetzen, Widerstand leisten; opponiren.
Oppresseur, *s. m.*, Unterdrücker.
Opprobre, *s. m.*, Schande, Schimpf.
Or, *s. m.*, Gold; — d'or, von Gold; golden.
Or, *adv.-conj.*, nun aber, nun.
Orage, *s. m.*, Gewitter, Sturm.
Orageux, euse, *adj.*, stürmisch.
Orange, *s. f.*, Pomeranze.
Orangé, *adj.*, orangefarbig.
Orateur, *s. m.*, Redner.
Oratoire, *adj.*, eines Redners würdig, oratorisch.
Ordinaire, *adj.*, gewöhnlich; — d'ordinaire, *adv.*, gewöhnlich.
Ordonner, *v. a.*, ordnen, anordnen, bestellen, bestimmen, befehlen.
Ordre, *s. m.*, Befehl, Ordre; Orden, Ordnung.
Oreille, *s. f.*, Ohr.
Organiser, *v. a.*, anordnen, mit Werkzeugen versehen.
Orgie, *s. f.*, Schmaus.
Orgueil, *s. m.*, Stolz, Hochmuth.
Orgueilleux, se, *adj.*, hochmüthig, stolz.
Orient, *s. m.*, Osten, Morgen, Richtung nach Sonnenaufgang, Morgenland.
Origine, *s. f.*, Ursprung, Entstehung; Abstammung; Herkunft.
Orme, *s. m.*, Ulme.
Ornement, *s. m.*, Verzierung; Putz, Zierde; — Zierrath.
Orner, *v. a.*, schmücken, verzieren.
Orphelin, *s. m.*, Waisenkind.
Oser, *v. n.*, wagen, sich erkühnen, dürfen.
ôter, *v. a.*, wegnehmen; *(abstare,* mit einer aktiven Bedeutung im Französischen; wie bei prévenir von *praevenire*).
Où, *adv.*, wo, wohin.
Ou, *conj.*, oder. — ou ... ou, entweder.
Oublier, *v. a.*, vergessen, nicht mehr wissen.
Ouest, *s. m.*, Westen.
Ouïr, *v. a.*, hören; — j'ai ouï dire, ich habe gehört; — ich habe mir sagen lassen. *(audire.)*
Ourdir, *v. a.*, anzetteln, anfangen, anspinnen.
Ours, *s. m.*, Bär.
Ourse, *s. f.*, die Bärin.
Ourson, *s. m.*, ein junger Bär.
Oût statt Août, *s. m.*, Monat August.
Outrage, *s. m.*, Beschimpfuug, Beleidigung.
Outre, *prép.*, außer, jenseit; en outre, *expr. adv.*, überdieß, außerdem.
Ouverture, *s. f.*, Oeffnung; Eröffnung; Eingang; Ouverture.
Ouvrage, *s. m.* Werk, Arbeit.
Ouvragé, e, *adj.*, gearbeitet, gewirkt, gewoben, gestickt.
Ouvrier, *s. m.*, Arbeiter; Gesell.
Ouvrir, *v. act.*, öffnen, aufmachen.
Outrage, *s. m.*, Beleidigung, Beschimpfung.

P.

Page, *s. m.*, Page, Edelknabe.
Page, *s. f.*, Seite (in einem Buche).
Paille, *s. f.*, Stroh.
Pain, *s. m.*, Brod; ein Laib Brod; — des pains à cacheter, Obladen.
Paix, *s. f.*, Friede, Ruhe.
Paladin, *s. m.*, Ritter, Paladin, fahrender Ritter, Abentheurer.
Palais, *s. m.*, Gaumen; Palast, fürstliche Wohnung.

Pâle, *adj.*, blaß, bleich.
Palefroi, *s. m.*, Staatspferd; Zelter.
Pâlir, *v. n.*, erblassen, bleich werden.
Palpiter, *v. n.*, schlagen, klopfen.
Panache, *s. m.*, Federbusch.
Panégyriste, *s. m.*, Lobredner.
Panser, *v. a.*, verbinden; — panser un cheval, ein Pferd füttern.
Pantalon, *s. m.*, Beinkleider.
Paon, *s m.*, Pfau.
Papa, *s m.*, Vater.
Papier, *s. m.*, Papier, Schrift, Document.
Papillon, *s. m.*, Schmetterling.
Paquet, *s. m.*, Pack, Päckchen.
Par, *prép.*, durch, von (nach einem passiven Zeitwort); — par eau, zu Wasser; par terre, zu Land; de par le roi, auf Befehl des Königs.
Parade, *s. f.*, Schaustellung; Parade.
Parage, *s. m.*, Abkunft, Stand; Seestrich; Seestrecke.
Paralyser, *v. a.*, lähmen, lahm machen.
Parc, *s. m.*, Park; eingezäunter Wald.
Pardieu, *interj.*, bei Gott.
Pardon, *s. m.*, Verzeihung, Vergebung.
Pardonner, *v. a.*, verzeihen, vergeben.
Parer, *v. a.*, schmücken, verzieren.
Parents, *s. m. pl.*, die Eltern.
Paresse, *s. f.*, Faulheit; Trägheit.
Parfait, e, *adj.*, vollkommen, vollendet, vollständig.
Parfois, *adj.*, zuweilen, bisweilen, manchmal.
Parfum, *s. m.*, Wohlgeruch.
Parier, *v. a.*, wetten, eine Wette eingehen.
Parloir, *s. m.*, Sprechzimmer.
Parmi, *prép.*, unter, vermengt unter.
Parole, *s. f.*, Wort.
Part, *s. f.*, der Theil (der einem zukommt), Antheil, Theilnahme.
de Part et d'autre, beiderseits.
Partager, *v. a.*, theilen.
Parterre, *s. m.*, Boden.
Parti, *s. m.*, Partei.
Partial, e, *adj.*, parteiisch.
Partialité, *s. f.*, Parteilichkeit.
Particulier, ère, *s.* et *adj.*, Privatmann; besonder, eigenthümlich.
Partie, *s. f.*, Theil; Abtheilung, Parthei, Zweig. (lat. *pars.*)
Partiel, elle, *adj.*, theilweise.
Partiellement, *adv.*, theilweise.
Partir, *v. n.*, abreisen, verreisen, fortgehen; — partir pour ... reisen nach ...
Partout, *adv.*, überall.
Parure, *s. f.*, Schmuck, Putz.
Parvis, *s. m.*, Vorhof.
Pas, *s. m.*, der Schritt. — pas à pas, Schritt vor Schritt.
Pas, *adv.*, nicht. — zweites Glied der Negation ne.
Passage, *s. m.*, Uebergang, Ueberfahrt; Durchzug; Zug; — oiseau de passage, Zugvogel.
Passager, *s. m.*, Reisender, Ueberfahrender, Passagier.
Passe-droit, *s. m.*, Ungerechtigkeit.
Passe-temps, *s. m.*, Zeitvertreib.
Passer, *v. n.*, vorübergehen, vorbeigehen; übergehen; — *v. act.* reichen, vorbeigehen lassen, verzeihen; — überschreiten, übersetzen.
Passereau, *s. m.*, Sperling.
Passion, *s. f.*, Leidenschaft; Leiden.
Pathologique, *adj.*, die Krankheit betreffend, krankheitslehrig.
Patience, *s. f.*, Geduld, Ausdauer.
Patient, *s. m.*, Patient, Kranke, der Leidende.
Patriarche, *s. m.*, Oberpriester, Patriarch.

Patrie, *s. f.*, Vaterland, Heimat.
Patron, e, *s. m.* et *f.*, Schutzpatron.
Patte, *s. f.*, Pfote, Tatze, Fuß (bei Thieren).
Pauvre, *adj.*, arm, dürftig.
Pauvreté, *s. f.*, Armuth.
Payer, *v. a.*, zahlen, ausbezahlen, vergelten.
Pays, *s. m.*, Land; Gegend; Vaterland.
Paysan, *s. m.*, Bauer, Landmann.
Paysanne, *s. f.*, Bäuerin.
Peau, *s. f.*, Haut; Fell.
Pêcher, *v. n.*, fischen.
Pêcheur, *s. m.*, Fischer.
Pécher, *v. n.*, sündigen, fehlen.
Pécheur, *s. m.*, Sünder.
Peindre, *v. act.* et *n.*, malen, schildern, färben.
Peine, *s. f.*, Strafe; Mühe; Kummer, Schmerz. — avec peine, mit Mühe, ungern. — à peine, kaum.
Peintre, *s. m.*, Maler.
Peinture, *s. f.*, Malerei, Schilderung.
Pêle-mêle, *adv.*, durcheinander.
Pélerin, *s. m.*, Wanderer, Pilgrim, Wallfahrer. *(peregrinus — per agros.)*
Pélerinage, *s. m.*, Wallfahrt Wanderung, Pilgrimschaft.
Peloton, *s. m.*, Knäul; Pack Faden oder Cordel; — Abtheilung einer Compagnie.
Pencher, *v. a.* et *n.*, neigen, hängen lassen; sich neigen; überhängen.
Pendant, *prép.*, während.
Pendant que, *conj.*, während.
Pénible, *adj.*, mühsam, schwer, schmerzlich.
Péniblement, *adv.*, mühsam, schwer.
Pénitence, *s. f.*, Buße, Strafe, Strafarbeit.
Pensée, *s. f.*, Gedanke, das Denken; Meinung; Absicht, Vorhaben; — Stiefmütterchen, Dreifaltigkeitsblume.
Penser, *v. n.*, denken, nachsinnen, glauben; gedenken.
Pensif, ve, *adj.*, nachdenkend, nachsinnend, gedankenvoll.
Pension, *s. f.*, Pension, Gnadengehalt. — Erziehungsanstalt. — Kosthaus.
Pensum, *s. m.*, zugewogene oder zugetheilte Arbeit; Strafarbeit.
Percer, *v. a.*, bohren, durchbohren, durchdringen.
Percher, *v. n.*, auf einer Stange stehen, oder sitzen. *(pertica.)*
Perdrix, *s. f.*, Feldhuhn, Repphuhn.
Perfection, *s. f.*, Vollkommenheit.
Perfide, *adj.*, treulos, verrätherisch; boshaft.
Perfidement, *adv.*, in boshafter, treuloser, perfider Weise.
Perfidie, *s. f.*, Treulosigkeit, Verrätherei.
Péril, *s. m.*, Gefahr. *(periculum.)*
Périlleux, se, *adj.*, gefährlich, gefahrvoll.
Périr, *v. n.*, umkommen, zu Grunde gehen. — faire périr, umbringen.
Périssable, *adj.*, was leicht umkommen kann, vergänglich.
Perle, *s. f.*, Perle.
Permission, *s. f.*, Erlaubniß, Zustimmung.
Persécuter, *v. a.*, verfolgen.
Persévérance, *s. f.*, Beharrlichkeit, Standhaftigkeit.
Personnel, elle, *adj.*, persönlich.
Persister, *v. n.*, beharren, auf etwas bestehen.
Perte, *s. f.*, Verlust, Untergang.
Pesant, e, *adj.*, schwer.
Peser, *v. n.*, wiegen, schwer sein; drücken; *v. a.* abwiegen, wiegen.
Pétillement, *s. m.*, Knistern, Krachen des Feuers.
Petit, e, *adj.*, klein.
Petit-maître, *s. m.*, Stutzer, Herrchen.

Peu, *adv.*, wenig, nur wenig, nicht sehr.
Peuplade, *s. f.*, Volk, Völkerschaft.
Peuple, *s. m.*, Volk.
Peupler, *v. a.*, bevölkern, mit lebenden Wesen anfüllen.
Peur, *s. f.*, Furcht, Schrecken.
Phalange, *s. f.*, Schaar, Phalanx.
Phénomène, *s. m.*, Naturerscheinung.
Phosphorique, *adj.*, phosphorisch, phosphorescirend.
Phrase, *s. f.*, Satz, Rede.
Phraseur, *s. m.*, einer der viel redet.
Physionomie, *s. f.*, Miene, Aeußere, Gesicht, Gesichtsbildung.
Pièce, *s. f.*, Stück. — une pièce de vers, ein Gedicht. — une pièce de monnaie, ein Stück Geld; — une pièce de canon, ein Geschütz.
Piédestal, *s. m.*, Fußgestell, Basis.
Piége, *s. m.*, Falle, Fallstrick.
Pierre, *n. pr.*, Peter, Petrus.
Pierre, *s. f.*, Stein.
Pierrier, *s. m.*, Steinböller.
Piété, *s. f.*, Frömmigkeit; — Liebe zu seinen Pflichten; Pietät. — piété filiale, kindliche Liebe.
Pieux, se, fromm, andächtig.
Pigeon, *s. m.*, Taube.
Pillage, *s. m.*, Plünderung.
Pillard, *s. m.*, Plünderer.
Piller, *v. a.*, plündern.
Pilote, *s. m.*, Steuermann, Lotse.
Pin, *s. m.*, Fichte; Tanne.
Piquer, *v. a.*, stechen; reitzen; verletzen.
Piteux, se, *adj.*, Mitleid erregend; erbärmlich.
Pitié, *s. f.*, Mitleid; Mitgefühl.
Place, *s. f.*, Platz, Stelle; — feste Stadt.
Plafond, *s. m.*, Decke des Zimmers.
Plage, *s. f.*, Ufer, Küste.
Plaine, *s. f.*, Ebene. *(planus.)*
Plaintif, ve, *adj.*, klagend, traurig.
Plaire, *v. n.*, gefallen; einem lieb sein, belieben.
Plaisanterie, *s. f.*, Scherz, Spaß, Spott.
Plaisir, *s. m.*, Vergnügen, Freude, Belieben, Wille.
Plancher, *s. m.*, Boden, Fußboden.
Plat, *s. m.*, Schüssel, Platte.
Plate-forme, *s. f.*, flaches Dach; Altan; Geschützdamm, Bettung; Oberfläche eines Walls.
Plein, e, *adj.*, voll, angefüllt.
Pleurer, *v. a.* et *n.*, weinen; beweinen.
Pleurer, *v. n.*, weinen.
Pleurs, *s. m. pl.*, Thränen; Weinen.
Pli, *s. m.*, Falte, Biegung.
Plier, *v. a.*, biegen, beugen; senken; fügsam, gelenkig machen.
Plisser, *v. a.*, falten, fälteln.
Plomb, *s. m.*, Blei. — d'à-plomb, senkrecht.
Plonger, *v. a.* et *n.*, tauchen; hineintauchen, untertauchen, hineinbringen (ins Unglück u. s. w.).
Pluie, *s. f.*, Regen.
Plumage, *s. m.*, Gefieder.
Plume, *s. f.*, Feder, Gefieder.
Plus, *adv.*, mehr; plus que, mehr als; plus de, mehr als (vor einem Zahlwort).
Plusieurs, *pron. indét. pl. m.* et *f.*, mehrere, einige. *plus, plures.)*
Poche, *s. f.*, Tasche, Sack.
Poële, *s. m.*, Ofen, Stubenofen.
Poële, *s. f.*, Pfanne.
Poème, *s. m.*, Gedicht.
Poésie, *s. f.*, Gedicht.
Poète, *s. m.*, Dichter.
Poids, *s. m.*, Gewicht, Last, Schwere.
Poignard, *s. m.*, Dolch.
Poignée, *s. f.*, Handvoll.

Poignet, *s. m.*, Faust; Handgelenk.
Poil, *s. m.*, Haar, namentlich der Thiere.
Poindre, *v. a.*, durchstechen, durchbrechen, anbrechen (von Licht oder Glanz gesprochen).
Poing, *s. m.*, die Faust *(pugnus.)*
Point, *s. m.*, Punkt; Grad.
Point, *adv.*, *(correlat.* von *ne)* nicht, gar nicht, durchaus nicht.
Pointu, e, *adj.*, spitz, spitzig.
Poison, *s. m.*, Gift.
Poisson, *s. m.*, Fisch. — donner un poisson d'avril, einen in April schicken.
Poitrine, *s. f.*, Brust.
Politesse, *s. f.*, Höflichkeit, Artigkeit.
Poltron, *s. m.*, ein feiger Mensch, Memme, Hasenfuß.
Poltron, onne, *adj.*, furchtsam, feig.
Pommade, *s. f.*, Pommade.
Pomme, *s. f.*, Apfel.
Pomme de terre, Kartoffel.
Pommier, *s. m.*, Apfelbaum.
Pomper, *v. a.*, einsaugen, pumpen.
Pompeux, se, *adj.*, prachtvoll.
Pont, *s. m.*, Brücke, Verdeck.
Pontife, *s. m.*, Oberpriester.
Pontifical, e, *adj.*, oberpriesterlich.
Porc, *s. m.*, Schwein; Schweinefleisch
Pore, *s. f.*, Pore, Zwischenraum, Schweißloch.
Poreux, se, *adj.*, porös, durchlöchert.
Port, *s. m.*, Hafen; — Haltung, — das Aeußere.
Porte, *s. f.*, Thüre, Thor.
Porte-crayon, Bleistifthalter.
Porte-drapeau, Fahnenträger.
Porte-enseigne, Fähndrich.
Portée, *s. f.*, Bereich, Tragkraft; être à portée, im Stande sein; mettre à portée, in den Stand setzen.
Portier, *s. m.*, Pförtner.
Portion, *s. f.*, Theil, Abtheilung.
Portique, *s. m.*, Vorhalle.
Poser, *v. a.*, setzen, legen, niedersetzen.
Position, *s. f.*, Stelle, Lage.
Positivement, *adv.*, bestimmt.
Posséder, *v. a.*, besitzen, in Besitz haben.
Possession, *s. f.*, Besitz; Besitzthum.
Poste, *s. m.*, Posten, Amt, Stelle.
Poste, *s. f.*, Post; Postamt; Postwagen.
Postérité, *s. f.*, der Nachkommen, Nachwelt; Nachkommenschaft.
Pot, *s. m.*, Topf.
Potier, *s. m.*, Töpfer.
Potion, *s. f.*, Getränk, Arzneigetränk.
Pouce, *s. m.*, Daumen, Zoll.
Poudre, *s. f.*, Pulver, Staub; Puder; Schießpulver.
Poule, *s. f.*, Huhn, Henne.
Poulet, *s. m.*, junges Huhn.
Poupe, *s. f.*, Hintertheil eines Schiffes.
Pour, *prép.*, für.
Pour que, *conjonct.*, damit.
Pour peu que, *conj.*, wenn im Geringsten.
Pourceau, *s. m.*, Schwein.
Pourpre, *adj.*, purpurn, purpurfarbig.
Pourquoi, *adv.*, warum; — c'est pourquoi, weßhalb, daher.
Pourtant, *adv.*, doch, dennoch, jedoch.
Poursuite, *s. f.*, Verfolgung; Nachsetzen.
Poursuivre, *v. act.*, verfolgen; nachgehen, fortfahren, fortsetzen. *(prosequi.)*
Pourvu que, *con .*, wenn nur, wenn im Geringsten.
Pousser, *v. act.*, stoßen, treiben, antreiben, ausstoßen. *(pulsare,* engl. *to push.)*

Poussière, *s. f.*, Staub, feines Pulver.
Poutre, *s. f.*, Balken; Pfahl.
Pouvoir, *v. n.*, können, vermögen, die Gewalt haben, im Stande sein.
Pouvoir, *s. m.*, Macht, Gewalt, Vermögen.
Prairie, *s. f.*, Wiese.
Praticable, *adj.*, anwendbar, brauchbar; ausführbar.
Pré, *s. m.*, Wiese.
Précaution, *s. f.*, Vorsicht, Behutsamkeit.
Précédent, e, *adj.*, vorhergehend; vorig.
Précéder, *v. a.*, vorangehen; vorhergehen; vorher erscheinen.
Précepte, *s. m.*, Lehre, Vorschrift
Précepteur, *s. m.*, Hofmeister, Hauslehrer.
Prêcher, *v. a.*, predigen.
Précipitation, *s. f.*, Uebereilung, Eile.
Précipiter, *v. a.*, stürzen, hinunterstürzen, schleudern.
Précisément, *adv.*, gerade; ganz genau; bestimmt
Précision, *s. f.*, Bestimmtheit; Bündigkeit.
Précoce, *adj.*, frühzeitig.
Précurseur, *s. m.*, Vorläufer, Vorbote.
Prédécesseur, *s. m.*, Vorgänger.
Prédiction, *s. f.*, die Voraussagung, Prophezeihung.
Prédilection, *s. f.*, Vorliebe.
Préférer, *v. a.*, vorziehen, einem lieber sein, lieber thun.
Préluder, *v. n.*, vorspielen; durch einen Versuch vorbereiten.
Premier, ère, *adj. de n.*, erst, zuvörderst.
Prendre, nehmen; etwas zu sich nehmen (Speisen, Getränke); fassen; — prendre garde, Acht geben, — s'y prendre, sich dabei benehmen, es anfangen.
Préoccupé, e, *adj.*, mit seinen Gedanken beschäftigt, zerstreut.
Préparatif, *s. m.*, Vorbereitung, Vorkehrung.
Préparer, *v. a.*, vorbereiten, bereiten, zurecht machen.
Près, *adv.*, nahe, in der Nähe.
Près de, *prép.*, nahe bei, an.
Prescrire, *v. a.*, vorschreiben, befehlen.
Présence, *s. f.*, Gegenwart, Anwesenheit.
Présent, e, *adj.*, gegenwärtig, anwesend.
Présent, *s. m.*, Geschenk.
Présentable, *adj.*, würdig gesehen oder vorgestellt zu werden.
Présentement, *adj.*, nun, jetzt; sogleich.
Préserver, *v. a.*, bewahren, schützen.
Présomptueux, se, *adj.*, dünkelhaft, stolz, eingebildet.
Presser, *v. a.*, drücken, drängen, treiben.
Prestance, *s. f.*, stattliches Aussehen, kräftiges Ansehen.
Prêt, e, *adj.*, bereit, sich anschickend.
Prétendre, *v. a.*, behaupten, fest glauben; — wollen, verlangen.
Prétention, *s. f.*, Anspruch; Behauptung.
Prêter, *v. a.*, leihen, darbringen, verleihen; leisten.
Prêteur, euse, *adj.*, wer gern leiht.
Prêtre, *fém.*, prêtresse, *s.* Priester, Priesterin.
Preuve, *s. f.*, Beweis, Beweisurkunde.
Prévenant, e, *adj.*, zuvorkommend.
Prévision, *s. f.*, Voraussehen, Ahnung.
Prier, *v. a.*, beten; bitten; — einladen.
Prière, *s. f.*, Gebet; Bitte.
Prince, *s. m.*, Prinz; Fürst.
Princesse, *s. f.*, Prinzessin, Fürstin.

Principal, *s. m.*, Hauptsumme, Kapital.
Principal, e, *adj.*, hauptsächlich, vorzüglich, — Haupt-; wesentlich.
Printemps, *s. m.*, Frühling, Lenz.
Prise, *s. f.*, Fang, Griff, Halt, Prise.
Prisme, *s. m.*, Prisma.
Prisonnier, ère, *s. m.* et *f.*, der, die Gefangene.
Privation, *s. f.*, Entbehrung, Opfer.
Priver, *v. a.*, berauben, wegnehmen.
Prix, *s. m.*, Preis, Werth, Prämium.
Probité, *s. f.*, Redlichkeit, Ehrlichkeit.
Problême, *s. m.*, Aufgabe (zu lösen); Räthsel.
Procéder, *v. n.*, herrühren, herkommen; zu einer Handlung schreiten.
Proclamer, *v. a.*, ausrufen, verkünden.
Procurer, *v. a.*, verschaffen, herbeiführen.
Prodiguer, *v. a.*, reichlich geben oder angedeihen lassen; — spenden, verschwenden.
Produire, *v. a.*, vorführen, vorbringen, produciren; schaffen, ergeben.
Produit, *s. m.*, Ertrag, Ergebniß, das Producirte.
Profanation, *s. f.*, Entweihung.
Profane, *adj.*, ungeweiht, unheilig.
Profiter, *v. n.*, benutzen; Nutzen ziehen, gewinnen.
Profusion, *s. f.*, Verschwendung.
Proie, *s. f.*, Beute. *(praeda.)*
Projet, *s. m*,, Vorhaben, Vorsatz, Plan.
Prolonger, *v. a.*, verlängern, dauern lassen.
Promesse, *s. f.*, Versprechen.
Promettre, *v. a.*, versprechen; — geloben.
Prompt, e, *adj.*, rasch, schnell, behend.
Promptement, *adv.*, schnell, in aller Eile.
Prononcer, *v. act.*, aussprechen.
Propager, *v. a.*, verbreiten, verkünden; in die Welt bringen.
Prophète, *s. m.*, Prophet.
Proposer, *v. a.*, vorschlagen, — se proposer, sich vornehmen.
Propre, *adj.*, eigen, eigenthümeich; rein, sauber.
Proprement, *adv.*, eigen, eigentlich; — proprement dit, sogenannt.
Propriétaire, *s. m.*, Eigenthümer, Besitzer.
Proscrire, *v. a.*, ächten, proscribiren.
Prose, *s. f.*, Prosa.
Protecteur, *s. m.*, Beschützer.
Protection, *s. f.*, Schutz, Beschützung.
Protégé, s. *m.*, Schützling.
Protéger, *v. a.*, schützen, beschützen.
Proue, *s. f.*, Vordertheil eines Schiffes *(prora)*, Vorschiff.
Prouesse, *s. f.*, Heldenthat, tapfere Handlung.
Provenir, *v. n.*, entstehen, herauskommen, als Ergebniß erscheinen.
Prouver, *v. act.*, beweisen.
Proverbe, *s. m.*, Sprichwort.
Proviseur, *s. m.*, Verseh　er, Aufseher; Verwalter.
Provision, *s. f.*, Vorrath; — Provision.
Provoquer, *v. a.*, aufrufen, auffordern; reitzen; herausfordern.
Prudent, e, *adj.*, klug, vorsichtig.
Public, que, *adj.*, öffentlich.
Puis, *adv.*, hierauf, alsdann, nachher.
Puiser, *v. a.*, schöpfen, herausziehen.
Puisque, *conj.*, weil, der.
Puissamment, *adv.*, mächtig, gewaltig.

Puissance, *s. f.*, Macht, Gewalt, Kraft.
Punir, *v. a.*, strafen, bestrafen, züchtigen.
Punition, *s. f.*, Strafe.
Pur, e, *adj.*, rein, ungemischt.
Purement, *adv.*, rein, nur, bloß.

Q.

Quadrupède, *s.* et *adj.*, Vierfüßler, vierfüßig.
Quai, *s. m.*, Kai, Straße längs einem Flusse oder einem sonstigen Wasser.
Quarante, *n. de nomb.*, vierzig.
Quart, *s. m.*, Viertel.
Quart-d'heure, Viertelstunde.
Quartier, *s. m.*, Viertel, Stadtviertel.
Quatorze, *n. d. n.*, vierzehn.
Quatre, *n. d. nomb.*, vier.
Que, *conj.*, daß, als; *pron. rel. accus.* welchen, welche, welches, was; *pron. interrog.* was?
Quelque, *pron. indét.*, irgend einer; *pl.* quelques, einige. *(qualis.)*
Quelque . . . que, welch auch, so auch.
Quelquefois, *adv.*, zuweilen, bisweilen, manchmal.
Question, *s. f.*, Frage; — il est question, es ist die Rede. — le livre en question, das bewußte (fragliche) Buch, — die Folter.
Questionner, *v. a.*, fragen, befragen.
Queue, *s. f.*, Stiel, Schwanz, Schweif. *(cauda.)*
Qui, *pron. rel. nom.*, welche, welches.
Qui, *pron. interr. nom.* et *accus.*, wer? wen?
Quiconque, *pron. ind.*, wer, wer auch, wer nur, jeder der.
Quinze, *n. d. n.*, fünfzehn. — dans quinze jours, in 14 Tagen.
Quitter, *v. a.*, verlassen, allein lassen; weggehen von . . —
Quoi? *pron. interrog.*, was?
Quoi que, *pron. indét.*, was auch.
Quoique, *conj.*, obgleich, obschon.

R.

Rabattre, *v. a.*, abschlagen, herunterlassen, herabsetzen; wohlfeiler geben.
Race, *s. f.*, Geschlecht, Art, Stamm, Rasse.
Radieux, se, *adj.*, strahlend, glänzend; verklärt. *(radius.)*
Radoteur, euse, *adj.*, schwatzhaft, plauderhaft, faselnd.
Raffale, *s. f.*, Stoßwind, Fallwind, der die Schiffe auf dem Meere in Gefahr bringt.
Rage, *s. f.*, Wuth, Tollwuth, rasender Schmerz, Sucht.
Raide, } *adj.*, steif; — raide-
Roide, } mort, mausetodt.
Raisin, *s. m.*, Traube, Weintraube.
Raison, *s. f.*, Vernunft; vernünftiger Grund; Recht; Firma (eines Handlungshauses). — mettre à la raison, zurecht weisen.
Rajeunir, *v. a.*, verjüngern; neue Kraft verleihen.
Ralliement, *s. m.*, Vereinigung; Versammlung.
Rallier, *v. a.*, wieder verbinden, zusammen bringen, vereinigen.
Ramage, *s. m.*, Gesang der Vögel; Laubwerk.
Ramasser, *v. a.*, sammeln, aufheben.
Rame, *s. f.*, Ruder; — Ries Papier.
Ramener, *v. a.*, zurückführen, zurückbringen.
Ramer, *v. n.*, rudern.
Ramper, *v. n.*, kriechen.
Rançon, *s. f.*, Lösegeld.
Rancune, *s. f.*, Zorn, Groll.

Rang, *s. m.*, Reihe, Glied; Rang, Ordnung, Classe.
Rangé, *adj.*, geregelt; ordentlich.
Rangée, *s. f.*, Reihe.
Ranger, *v. a.*, ordnen; in Reihen aufstellen.
Ranimer, *v. a.*, wieder beleben, neuen Muth einflößen.
Rapide, *adj.*, schnell, reißend, rasch.
Rapidité, *adj.*, Schnelligkeit, Geschwindigkeit.
Rapiécer, *v. a.*, ausbessern; mit Stücken besetzen.
Rappeler, *v. a.*, zurückrufen, in Erinnerung bringen, erinnern.
Rapport, *s. m.*, Verhältniß; Beziehung; Bericht.
Rapporter, *v. a.*, zurückbringen; wieder erzählen; berichten.
Rapprocher, *v. a.*, wieder näher bringen.
Rare, *adj.*, selten, dünngesäet.
Raser, *v. a.*, streifen, glatt abschneiden, scheeren, rasiren.
Rassembler, *v. a.*, versammeln, zusammenbringen.
se Rasseoir, *v. pron.*, sich wieder setzen.
Rassurer, *v. a.*, beruhigen.
Rat, *s. m.*, Ratte.
Ravage, *s. m.*, Verwüstung.
Ravir, *v. a.*, rauben, wegnehmen; entzücken.
se Raviser, *v. pron.*, sich besinnen, wieder auf den ersten Gedanken kommen; wieder zu Verstand kommen.
Ravissement, *s. m.*, Entzücken; Hinreißen; große Freude.
Rayon, *s. m.*, Strahl, Radius (in einem Kreise), Gefach (in einem Bücherschrank), Sparre.
Rayonner, *v. n.*, strahlen, leuchten, glänzen.
Réaliser, *v. a.*, verwirklichen, zur Ausführung bringen.
Rebuter, *v. a.*, hart abweisen; zurückstoßen, abschrecken.
Récalcitrant, e, *adj.*, widerspenstig.
Récent, e, *adj.*, neu, frisch, modern.
Recherche, *s. f.*, das Aufsuchen.
Rechercher, *v. a.*, aufsuchen, hervorholen.
Récit, *s. m.*, Erzählung; Kunde.
Réclamer, *v. a.*, einen Anspruch gelten lassen; zurückverlangen; Einwendungen vorbringen.
Récolte, *s. f.*, Erndte.
Recommandation, *s. f.*, Empfehlung.
Recommander, *v. a.*, empfehlen, auftragen.
Recommencer, *v. act.*, von neuem beginnen, wieder anfangen.
Récompense, *s. f.*, Belohnung; Vergeltung.
Récompenser, *v. a.*, belohnen, vergelten.
Reconnaître, *v. a.*, erkennen, wiedererkennen.
Recopier, *v. a.*, ein zweites Mal abschreiben.
Recourber, *v. a.*, krümmen, umbiegen.
Recours, *s. m.*, Zuflucht, Recurs.
Recouvrer, *v. a.*, wieder erlangen; wieder finden.
Recouvrir, *v. a.*, bedecken, überdecken, überziehen.
Recréation, *s. f.*, Erholung; Spielzeit.
se Récrier, *v. pron.*, laut aufschreien.
Recueillir, *v. a.*, sammeln.
se Recueillir, *v. pron.*, sich sammeln, sich erholen; andächtig sein.
Reculer, *v. a.*, zurückschieben, entfernen; — *v. n.* zurücktreten, weichen.
Redevable, *adj.*, schuldig, dankbar.
Redoubler, *v. a.*, verdoppeln, vermehren.
Redoutable, *adj.*, furchtbar, zu befürchten.
Redresser, *v. a.*, wieder aufrichten, wieder gerade richten.

se Redresser, *v. pron.*, sich aufrichten.
Réellement, *adv.*, wirklich, in der That.
Réfectoire, *s. m.*, Speisesaal, Speisekammer.
Réfléchir, *v. n.*, nachdenken, nachsinnen, zurückstrahlen.
Reflet, *s. m.*, Widerschein, Zurückstrahlen.
Réflexion, *s. f.*, Nachdenken; Ueberlegung; Betrachtung.
Refouler, *v. a.*, zurückstoßen, zurücktreiben.
Réfraction, *s. f.*, das Brechen der Strahlen; Zurückstrahlen.
Réfrangibilité, *s. f.*, Brechbarkeit (der Strahlen).
Refuge, *s. m.*, Zufluchtsort.
se Réfugier, *v. pron.*, sich flüchten; einen Zufluchtsort suchen.
Refus, *s. m.*, Verweigerung, abschlägliche Antwort.
Refuser, *v. act.*, verweigern, abschlagen; ablehnen; nicht zugeben.
Regagner, *v. a.*, wieder gewinnen, wieder erreichen.
Régal, *s. m.*, Schmaus.
Régaler, *v. a.*, bewirthen.
Regard, *s. m.*, Blick.
Regarder, *v. a.*, betrachten, ansehen, hinblicken.
Régicide, *s. m.*, Königsmord.
Région, *s. f.*, Gegend; Himmelsstrich.
Règle, *s. f.*, Ordnung; Bestimmung; Lineal.
Régner, *v. n.*, herrschen, regieren.
Regret, *s. m.*, Schmerz, den man bei dem Verluste einer Person oder einer Sache fühlt; — Bedauern.
Regretter, *v. act.*, den Verlust fühlen, sich zurückwünschen; bedauern, daß . . .
Régularité, *s. f.*, Regelmäßigkeit.
Régulièrement, *adv.*, regelmäßig.
Rehausser, *v. a.*, erhöhen.
Réïtérer, *v. a.*, wiederholen, zum zweitenmal verrichten.
Rejaillir, *v. a.*, zurückwerfen; zurücksprudeln; zurückfallen.
Rejeter, *v. a.*, zurückwerfen, zurückstoßen.
Rejoindre, *v. a.*, wieder verbinden; wieder gelangen zu.
Réjouir, *v. a.*, erfreuen, ergötzen.
se Réjouir, sich freuen.
Relâche, *s. f.*, der Nachlaß; die Ruhe; — sans relâche, unabläßig.
Relever, *v. a.*, aufheben, wieder aufheben.
se Relever, *v. pr.*, wieder aufstehen.
Relique, *s. f.*, Reliquie; Gebeine der Heiligen.
Reluire, *v. n.*, glänzen, blank erscheinen.
Remarquable, *adj.*, bemerkenswerth, merkwürdig.
Remède, *s. m.*, Mittel, Arzneimittel, Hülfe.
Remédier, *v. n.*, durch ein Mittel helfen; wieder gut machen.
Remener, *v. a.*, wieder hinführen; zurückführen.
Remercier, *v. a.*, danken; Danksagungen abstatten.
Remettre, *v. a.*, übergeben, überlassen, verschieben.
Remords, *s. m.*, Gewissensbiß.
Rempart, *s. m.*, Wall, Verschanzung.
Remplacer, *v. a.*, ersetzen, die Stelle einnehmen.
Remplir, *v. a.*, füllen, erfüllen, ausfüllen.
Remporter, *v. a.*, davon tragen. — remporter une victoire, einen Sieg davon tragen.
Remuer, *v. a.*, wegrücken, bewegen, aufrühren, aufwühlen.
Rémunération, *s. f.*, Vergeltung, Belohnung.
Renard, *s. m.*, Fuchs (Reinhard, Reinecke).
Rencontre, *s. f.*, Begegnung, Zusammentreffen.

Rencontrer, *v. a.*, begegnen, zustoßen.
Rêne, *s. f*, Hügel.
Rendre, *v. a.*, zurückgeben; übergeben; (wenn ein Beiwort darauf folgt:) machen; — rendre heureux, glücklich machen; rendre sage, zur Vernunft bringen. — se rendre, sich begeben nach.
Renfermer, *v. a.*, einschließen, verschließen.
Renier, *v. a.*, verläugnen.
Renom, *s. m.*, Ruhm, Berühmtheit.
Renommée, *s. f.*, Ruf, Ruhm; die Fama.
Renoncer, *v. n.*, Verzicht leisten, entsagen.
Renouer, *v. act.*, wieder zusammenknüpfen; wiederanknüpfen; zusammenbinden.
Renouveler, *v. a.*, erneuern, erfrischen; wiederholen.
Rentrer, *v. n.*, wieder hineingehen, nach Hause gehen oder kommen.
Renverser, *v. a.*, umwerfen, umstoßen, verschütten.
Requin, *s. m.*, Haifisch, Hai.
Repaire, *s. m.*, Zufluchtsort, Schlupfwinkel, Höhle (für wilde Thiere).
se Repaître, *v. pron.*, sich weiden, sich sättigen.
Répandre, *v. a.*, ausstreuen, verbreiten, ausgießen, ausschütten.
Réparer, *v. act.*, wieder gut machen, ausbessern, wieder herstellen.
Repas, *s. m.*, Mahl, Mahlzeit.
Repentir, *s. m.*, Reue.
se Repentir, *v. pr.*, bereuen.
Répéter, *v. a.*, wiederholen; zurückverlangen.
Répétition, *s. f.*, Wiederholung; Probe bei der Aufführung eines Schauspiels, Concerts, Tanzes u. s. w.; — montre à répétition, eine Repetiruhr.
Replacer, *v. a.*, wieder hinstellen.
Réplique, *s. f.*, Erwiederung, Antwort, Vertheidigung.
Répliquer, *v. n.*, erwiedern, antworten, versetzen.
Répondre, *v. n.*, antworten, beantworten; verantwortlich sein.
Réponse, *s. f.*, Antwort, Erwiederung.
Reporter, *v. a.*, übertragen.
Reposer, *v. a.*, wieder niederlegen; ausruhen lassen; *v. n.* ausruhen.
Repousser, *v. a.*, zurückstoßen, zurücktreiben; verstoßen.
Repréhension, *s. f.*, Tadel.
Reprendre, *v. a.*, zurücknehmen, wiedernehmen; das Wort abermals ergreifen; erwiedern, versetzen.
Réprimer, *v. a.*, zurückhalten, unterdrücken; bändigen; beherrschen.
Reprise, *s. f.*, Wiederaufnahme; ein zweites Beginnen; das Zurücknehmen.
Reproche, *s. m.*, Vorwurf.
Reprocher, *v. a.*, vorwerfen, einen Vorwurf machen.
Reptile, *s. m.*, kriechendes Thier.
Répugnance, *s. f.*, Abneigung; Widerwille.
Réseau, *s. m.*, Netz.
Réserver, *v. a.*, aufbewahren, bereiten.
Résignation, *s. f.*, Ergebung.
Résigné, ée, *adj.*, ergeben.
Résistance, *s. f.*, Widerstand.
Résister, *v. n.*, widerstehen, Widerstand leisten.
Résolu, e, *adj.*, entschlossen, bestimmt.
Résoudre, *v. a.*, auflösen, beschließen.
Respecter, *v. a.*, berücksichtigen, Ehrfurcht erweisen; ehren; schonen.
Respiration, *s. f.*, Athem.
Respirer, *v. a.*, athmen, einathmen, riechen nach.
Ressembler, *v. n.*, gleichen, ähnlich sein.

Ressentir, *v. a.*, fühlen, mit Bewußtsein fühlen.
Resserrer, *v. a.*, enger schließen, fester binden.
Ressort, *s. m.*, Schnellkraft; Feder; Schwungkraft, Triebfeder; Gerichtsbarkeit; Fach.
Ressource, *s. f.*, Hülfsmittel, Hülfsquelle.
Rester, *v. n.*, bleiben, übrig bleiben, zurückbleiben.
Restriction, *s. f.*, Einschränkung, Vorbehalt, Bedingung.
Résultat, *s. m.*, Ergebniß; Folgen; Resultat.
Résulter, *v. n.*, entstehen, folgen, sich ergeben.
Rétablir, *v. a.*, wiederherstellen, wiedereinsetzen.
Retarder, *v. a.*, verspäten, verschieben, verzögern.
Retenir, *v. a.*, zurückhalten, behalten; abhalten.
Retentir, *v. n.*, ertönen, erschallen, wiederhallen.
Retenue, *s. f.*, Zurückhaltung; Behutsamkeit; das Zurückbehalten (eines Schülers, der seine Eltern besuchen will).
Retirer, *v. a.*, zurückziehen, herausnehmen, zurücknehmen. — se retirer, sich zurückziehen, sich entfernen.
Retomber, *v. n.*, zurückfallen.
Retour, *s. m.*, die Rückkehr, die Rückreise; — être de retour, zurückgekehrt sein.
Retourner, *v. a.*, wieder umdrehen, herumwenden; — *v. n.* wieder hingehen, zurückfallen.
Retracer, *v. a.*, wieder auf die Spur gehen; schildern; darstellen.
Rétracter, *v. a.*, zurücknehmen, widerrufen, revociren.
Retraite, *s. f.*, Zufluchtsort; Rückzug.
Retrancher, *v. a.*, abschneiden, abziehen
se Retrancher, sich abschneiden, sich verschanzen; seine Zuflucht nehmen.
Rétrécir, *v. a.*, beschränken, enger machen, zusammenziehen.
Rétribuer, *v. a.*, belohnen, bezahlen.
Rétribution, *s. f.*, Gehalt; Belohnung.
Réunion, *s. f.*, Vereinigung, Versammlung; Gesellschaft.
Réunir, *v. act.*, vereinigen, sammeln, zusammenbringen.
se Réunir, *v. pron.*, sich vereinigen.
Réussir, *v. n.*, gelingen, zu Stande bringen.
Revanche, *s. f.*, Gegentheil; Wiedervergeltung.
Rêve, *s. m.*, Traum.
Réveiller, *v. a.*, aufwecken, anregen.
se Réveiller, *v. pron.*, aufwachen.
Révéler, *v. a.*, entschleiern, entdecken, offenbaren. *(velum.)*
Revenir, *v. n.*, zurückkommen, zurückkehren.
Revenu, *s. f.*, Einkunft.
Révérer, *v. a.*, ehren, verehren.
Revers, *s. m.*, Rückseite, Kehrseite, Unglücksfall.
Révolter, *v. a.*, empören; zur Empörung bringen.
Révolution, *s. f.*, Umwälzung, Umdrehung, Staatsumwälzung.
Riant, e, *adj.*, lachend, freundlich, lieblich.
Riche, *adj.*, reich.
Richesse, *s. f.*, Reichthum.
Rideau, *s. m.*, Vorhang.
Rigoureux, se, *adj.*, hart, streng.
Rigueur, *s. f.*, Strenge, Steife.
Rincer, *v. a.*, ausspülen, ausschwenken.
Riposter, *v. n.*, eine Gegenantwort geben; erwiedern; — einen Gegenstoß geben; nachstoßen.
Rire, *v. n.*, lachen; se rire de, sich über Etwas oder Jemand lustig machen.
Ris, *s. m.*, Lachen, Gelächter.
Risque, *s. m.*, gewagte Sache; Gefahr.

Risquer, *v. a.*, wagen, auf's Spiel setzen.
Rivage, *s. m.*, Ufer, Küste.
Rival, *s. m.*, Nacheiferer, Nebenbuhler.
Rive, *s. f.*, Ufer, Strand, Rand, Grenze.
Rivière, *s. f.*, Fluß, Bach.
Riz, *s. m.*, Reis.
Robuste, *adj.*, stark, kräftig.
Roche, *s. f.*, Felsen; Felsenwand.
Rocher, *s. m.*, Felsen.
Rôder, *v. a.*, herumstreifen, herumstreichen.
Rôle, *s. f.*, Rolle.
Romain, *s.* et *adj.*, Römer, römisch.
Rompre, *v. a.*, brechen, zerbrechen.
Rond, e, *adj.*, rund.
Ronde, *s. f.*, Runde, Rundwache, Rundgang; — à la ronde, ringsum, im Kreise der Reihe nach.
Rose, *s. f.*, Rose; *adj.* rose, rosenfarbig; — tout n'est pas roses dans la vie, es glückt nicht alles im Leben.
Roseau, *s. m.*, Schilf, Rohr; schwache Stütze.
Rosée, *s. f.*, Thau.
Roturier, *s. m.*, ein Nichtadeliger.
Rouge, *adj.*, roth; glühend.
Rougeâtre, *adj.*, röthlich.
Rougir, *v. a.*, roth machen, roth färben, glühend machen; *v. n.* erröthen, sich schämen.
Rouler, *v. a.* et *n.*, rollen, wälzen.
Route, *s. f.*, Straße, Weg, Reise.
Royal, e, *adj.*, königlich.
Royauté, *s. f.*, Königsthum, Königswürde.
Rude, *adj.*, roh, derb, grob, ungeschliffen.
Rudement, *adj.*, hart, barsch, derb.
Rue, *s. f.*, Straße (in einer Stadt), Gang, Canal.
Ruine, *s. f.*, Sturz, Verfall; *pl.* Trümmer, Ruine.
Ruisseau, *s. m.*, Bach, Bächlein.
Rumeur, *s. f.*, Geräusch.
Ruse, *s. f.*, List, Schlauheit, schlauer Streich.
Rustre, *adj.*, roh, bäuerisch.

S.

Sable, *s. m.*, Sand; *pl.* Sandebene, Sandwüste.
Sabre, *s. m.*, Säbel.
Sac, *s. m.*, Sack.
Sacré, e, *adj.*, heilig, geweiht.
Sacrifice, *s. m.*, Opfer, Opferfest.
Sacrifier, *v. a.*, opfern.
Sagacité, *s. f.*, Weisheit, Scharfsinn.
Sage, *adj.*, weise, geschickt.
Sage, *s. m.*, ein Weiser.
Sain, e, *adj.*, gesund.
Saint, e, *adj.*, heilig; geweiht
Saint-Jean-d'Acre, Akkon, Stadt in Syrien.
Saisir, *v. a.*, ergreifen.
Saison, *s. f.*, Jahreszeit.
Sale, *adj.*, schmutzig, unsauber, unklar.
Salé, e, *adj.*, salzig.
Saler, *v. a.*, salzen, einsalzen.
Salut, *s. m.*, Heil, Rettung.
Sanctuaire, *s. m.*, Heiligthum.
Sang, *s. m.*, Blut.
Sanglant, *adj.*, blutig.
Sanglot, *s. m.*, Schluchzen; Weinen. *(singultus.)*
Sanguinaire, *adj.*, blutdürstig.
Sans, *prép.*, ohne.
Santé, *s. f.*, Gesundheit.
Sarcelle, *s. f.*, Kriechente, Ente.
Sarrazin, *s. m.*, Saracen.
Satisfaction, *s. f.*, Zufriedenheit; Befriedigung; Genugthuung.
Satisfaire, *v. a.* et *n.*, genügen; befriedigen.
Satyre, *s. m.*, Satyr, Waldteufel.
Sauf, ve, *adj.*, gerettet, heil. sain et sauf, unbeschädigt.

Saut, *s. m.*, Sprung, Satz.
Sauter, *v. a.* et *n.*, durch Springen übersetzen; — springen, hüpfen; zerplatzen, zerspringen. — faire sauter, in die Luft sprengen.
Sauvage, *adj.*, wild, unbändig.
Sauver, *v. a.*, retten.
Savant, e, *adj.*, gelehrt.
Savoir, *v. act.*, wissen, können; savoir gré, Dank wissen.
Savourer, *v. a.*, schmecken, kosten.
Scandale, *s. m.*, Aergerniß, Skandal.
Scène, *s. f.*, Auftritt; Schaubühne, Scene.
Sceptre, *s. m.*, Scepter.
Schlague, *s. f.*, Durchprügeln.
Scie, *s. f.*, Säge.
Science, *s. f.*, Wissenschaft, Wissen.
Scrupule, *s. m.*, Bedenken, Gewissensbisse.
Scrutateur, trice, *adj.*, forschend, ausforschend.
Se, *pron. pers. dat.* u. *acc.*; *sing.* und *pl.*, sich.
Sec, sèche, *adj.*, trocken, dürr.
Second, e, *adj.*, zweite, folgende.
Secours, *s. m.*, Hülfe, Beistand.
Secousse, *s. f.*, Erschütterung, Stoß.
Secrètement, *adv.*, im Geheimen.
Sectateur, *s. m.*, Anhänger, Parteigänger.
Sécurité, *s. f.*, Ruhe, Sicherheit, Gefahrlosigkeit.
Séduire, *v. a.*, verführen, verleiten, für sich einnehmen.
Sein, *s. m.*, Busen, Brust; Schoos, Mitte.
Seigneur, Herr.
Seize, *n. de nomb.*, sechszehn.
Séjour, *s. m.*, Aufenthalt; Aufenthaltsort; Stätte.
Séjourner, *v. n.*, wohnen, sich aufhalten.
Semaine, *s. f.*, Woche. *(septimana.)*
Semblable, *adj.*, ähnlich; gleich.
Sembler, *v. n.*, scheinen; einem vorkommen.
Semer, *v. a.*, säen, streuen.
Sens, *s. m.*, Sinn; Gefühl; — Bedeutung; — bon sens, gesunder Menschenverstand; — sens dessus dessous, unterst zu oberst.
Sensible, *adj.*, gefühlvoll, empfindsam, empfindlich.
Sentence, *s. f.*, Sentenz, Spruch, Lehre.
Sentier, *s. m.*, Fußpfad.
Sentiment, *s. m.*, Gefühl; Gesinnung.
Sentimental, e, *adj.*, empfindsam.
Sentir, *v. act.*, fühlen, merken, verstehen; riechen; den Geruch haben.
Séparer, *v. a.*, trennen, von einanderbringen.
Sept, *n. de nomb.*, sieben.
Serein, e, *adj.*, heiter, ruhig, friedlich, wolkenlos, sturmlos.
Sergent, *s. m.*, Feldwebel.
Sérieux, se, *adj.*, ernst.
Serin, *s. m.*, Zeisig. — serin de Canarie, Canarienvogel.
Serment, *s. m.*, Eid, Schwur.
Serpolet, *s. m.*, Quendel, gemeiner wilde Thymian.
Serpent, *s. m.*, Schlange.
Serrer, *v. act.*, zusammenziehen, eng schließen; ausdrücken; einschließen.
Serrure, *s. f.*, Schloß.
Serrurier, *s. m.*, Schlosser.
Servir, *v. a.* et *n.*, bedienen, bei Tische auftragen, dienen.
se Servir, *v. pr.*, sich bedienen; gebrauchen, benutzen.
Servitude, *s. f.*, Sklaverei; Dienstbarkeit.
Seuil, *s. m.*, Tritt, Schwelle, Eingang.
Seul, e, *adj.*, allein, einzig, einsam.
Seulement, *adv.*, nur, blos, erst.
Sévère, *adj.*, streng, ernst; scharf.
Sévèrement, *adv.*, streng, ernst.
Sévérité, *s. f.*, Strenge.
Si, *conj.*, wenn, gesetzt daß; ob.
Si, *adv.*, so, so sehr, dermaßen.

Si . . . que . . . *conj.*, so auch, so sehr auch.
Siècle, *s. m.*, Jahrhundert.
Siége, *s. m.*, Sitz; Stuhl; Belagerung.
Sifflement, *s. m.*, Pfeifen, Zischen.
Siffler, *v. n.*, pfeifen, zischen, sausen.
Signal, *s. m.*, Zeichen (das gegeben wird).
Signaler, *v. act.*, ein Zeichen geben, bezeichnen, auszeichnen.
Signe, *s. m.*, Zeichen; Wink; — Beweis.
Silence, *s. m.*, Stillschweigen, Schweigen, Stille.
Sillon, *s. m.*, Furche.
Sillonner, *v. a.*, Furchen durchziehen; Streifen durchziehen.
Simple, *adj.*, einfach, schlicht, einfältig; — simple soldat, Gemeiner (Soldat).
Simplement, *adv.*, in einer einfachen Weise, schlichtweg.
Simples, *s. pl. m.*, Heilkräuter, officinelle Pflanzen.
Simplicité, *s. f.*, Einfachheit, Schlichtheit.
Singe, *s. m.*, Affe.
Singularité, *s. f.*, Sonderbarkeit; das Auffallende.
Singulier, e, *adj.*, einzeln, einzig, sonderbar.
Sinistre, *s. m.*, Unglücksfall (namentlich auf der See).
Sinistre, *adj.*, unheilverkündend.
Sinon (si non), *conj.*, wo nicht, sonst.
Sire, *s. m.*, Herr, — auch als Vocativ, wenn ein Kaiser oder ein König angeredet wird, statt: Ew. Majestät.
Sitôt, *adv.*, so bald, so schnell.
Situation, *s. f.*, Lage, Stellung.
Situé, e, *adj.*, liegend, gelegen.
Six, sechs; — six mois, ein halbes Jahr.
Sixième, *n. de n.*, der sechste.
Sobre, *adj.*, mäßig (im Essen und Trinken), nüchtern.
Soif, *s. f.*, Durst; Durst nach, Lust, Streben.
Soigner, *v. a.*, besorgen, mit Sorgfalt behandeln, pflegen, warten.
Soin, *s. m.*, Sorge, Pflege.
Soir, *s. m.*, Abend; Abendzeit; — ce soir, heut Abend.
Soirée, *s. f.*, Abendzeit; Abendgesellschaft.
Soleil, *s. m.*, Sonne.
Solennel, elle, *adj.*, feierlich.
Solide, *adj.*, fest; sicher; wohl begründet.
Solidement, *adv.*, fest.
Solitude, *s. f.*, einsamer Ort, Einöde; Einsamkeit.
Solliciter, *v. a.*, eifrig um etwas nachsuchen; erbitten.
Sollicitude, *s. f.*, Fürsorge; ängstliche Pflege.
Sombre, *adj.*, dunkel, düster, finster; mürrisch.
Somme, *s. f.*, Summe; — Last. — une bête de somme, ein Lastthier.
Sommeil, *s. m.*, der Schlaf.
Sommet, *s. m.*, Gipfel; — höchster Punkt; Spitze.
Somptueux, euse, *adj.*, kostbar, kostspielig, prächtig, prunkvoll.
Son, sa, ses, *pron. poss.*, sein, seine, ihr, ihre.
Son, *s. m.*, Ton, Schall.
Songer, *v. n.*, träumen, denken, nachdenken.
Sonner, *v. a.* et *n.*, läuten, ertönen lassen, schlagen; — schellen.
Soporifique, *adj.*, schlafbewirkend.
Sorcière, *s. f.*, Hexe.
Sort, *s. m.*, Schicksal, Loos; Bezauberung. — tirer au sort, losen.
Sorte, *s. f.*, Art, Gattung; — en quelque sorte, einigermaßen; — de sorte que, *conj.*, so daß.
Sortie, *s. f.*, Ausgang, Ausfall (aus einer Festung), Ausfall (gesprochene Worte).

Sortir, *v. n.*, ausgehen, hinausgehen.
Sot, sotte, *adj.* et *subst.*, dumm, albern; dummer Mensch, ein Thor, ein Tölpel.
Sottise, *s. f.*, Dummheit, dummer Spaß; Beleidigung.
Souci, *s. m.*, Sorge, Kummer.
se Soucier, *v. pr.*, sich kümmern, sich bekümmern.
Soucieux, se, *adj.*, sich kümmernd, sorgend, besorgt.
Soudain, e, *adj.* und *adv.*, plötzlich, unerwartet, urplötzlich. *(subitaneus.)*
Souffle, *s. m.*, Hauch, Athem, Wehen des Windes.
Souffler, *v. a.*, blasen; hauchen; athmen; zuflüstern.
Souffrance, *s. f.*, Leiden; Schmerz.
Souffrir, *v. a.* et *n.*, leiden, dulden, ertragen, erlauben.
Souiller, *v. a.*, beschmutzen, besudeln, beflecken; verunreinigen.
Soulager, *v. a.*, erleichtern; unterstützen, tröſten.
Soulever, *v. act.*, erheben, bewegen.
Soulier, *s. m.*, Schuh.
Soumettre, *v. a.*, unterwerfen, unterjochen, besiegen; — vorlegen, zur Prüfung vorlegen.
Soumission, *s. f.*, Unterwürfigkeit, Gehorsam.
Soupçon, *s. m.*, Verdacht.
Soupe, *s. f.*, Suppe.
Souper, *s. m.*, Abendessen, Nachtessen.
Souper, *v. n.*, zu Nacht speisen, das Abendbrod essen.
Soupir, *s. m.*, Seufzer, schweres Aufathmen; — dernier soupir, letzter Athemzug.
Soupirail, *s. m.*, Luftloch.
Soupirer, *v. n.*, seufzen, einen Seufzer ausstoßen, sich sehnen nach.
Souple, *adj.*, biegsam, geschmeidig, gewandt.
Souplesse, *s. f.*, Biegsamkeit, Fügsamkeit, Schmiegsamkeit.
Souquet, *s. m.*, Grundsteuer. *(sulcus.)*
Sourd, e, *adj.*, taub. — un bruit sourd, ein dumpfes Geräusch. — un sourd-muet, ein Taubstummer.
Sourire, *v. n.*, lächeln, schmunzeln, freundlich sein.
Sourire, *s. m.*, Lächeln, Schmunzeln.
Sous, *prép.*, unter; bei; sous peine de la vie, bei Todesstrafe.
Sous-marin, e, *adj.*, unterseeisch.
Sous-pieds, *s. m.*, Steg.
Souteneur, *s. m.*, Beschützer, Behaupter.
Soutenir, *v. a.*, aushalten, ertragen.
Soutien, *s. m.*, Stütze, Stützpunkt.
Souvent, *adv.*, oft, oftmals, häufig.
se Souvenir, *v. pr.*, sich erinnern, gedenken.
Souvenir, *s. m.*, die Erinnerung.
Spartiate, *s. m.*, Spartaner.
Spectacle, *s. m.*, Schauspiel, Anblick.
Spectateur, trice, *s.*, Zuschauer, -in.
Sphérique, *adj.*, rund, kugelförmig.
Spirituel, elle, *adj.*, geistvoll, geistreich; geistig; — geistlich.
Splendide, *adj.*, glänzend, prächtig.
Squale, *s. m.*, Haifisch.
Statue, *s. f.*, Bildsäule, Standbild.
Stile, *s. m.*, Styl, Schreibart.
Studieux, se, *adj.*, fleißig, arbeitsam, einer der gern studirt.
Stupéfait, e, *adj.*, erstaunt, verblüfft.
Stupeur, *s. f.*, Staunen; Erstaunen; Verstummen.
Suave, *adj.*, süß, sanft, weich.
Subir, *v. a.*, aushalten, ertragen, sich einer Strafe u. s. w. unterwerfen.
Sublime, *adj.*, erhaben.

Subsister, *v. n.*, bestehen; leben; vorhanden sein.
Substance, *s. f.*, Bestandtheil.
Subtil, subtile, *adj.*, fein, schlau.
Succéder, *v. n.*, folgen auf, nachfolgen.
Succès, *s. m.*, Erfolg; glücklicher Erfolg, Glück.
Succomber, *v. n.*, unterliegen; einer Krankheit unterliegen.
Succulent, e, *adj.*, schmackhaft, köstlich.
Sucer, *v. a.*, saugen, aussaugen.
Sucre, *s. m.*, Zucker.
Sucrer, *v. a.*, verzuckern.
Sud, *s. m.*, Süden.
Sueur, *s. f.*, Schweiß.
Suffire, *v. n.*, hinreichen, genügen; hinreichend, genügend sein.
Suffoquer, *v. a.*, ersticken.
Suffrage, *s. m.*, Stimme, Wahlstimme, Beifall.
Suggérer, *v. a.*, eingeben, einflößen, beibringen.
Suite, *s. f.*, Folge, Fortsetzung; — Gefolge, Begleitung.
Suivre, *v. a.*, folgen, befolgen, nachgehen.
Sujet, *s. m.*, Unterthan.
Sujet, ette, *adj.*, unterworfen, geneigt.
Superbe, *adj.*, stolz; hochmüthig; — sehr schön, prächtig, prachtvoll.
Superflu, e, *adj.*, überflüßig.
Supérieur, e, *adj.*, ober, vorgesetzt, höher stehend; — *subst.* der Vorgesetzte.
Superstitieux, se, *adj.*, abergläubisch.
Superstition, *s. f.*, Aberglaube.
Suppléer, *v. n.*, zu Hülfe kommen, ersetzen, die Stelle vertreten.
Supplice, *s. m.*, Todesqual; Todesstrafe; Qual, Folter.
Supplier, *v. act.*, bitten; unterthänig, inständig bitten; anflehen.
Supporter, *v. a.*, unterstützen, tragen, ertragen, aushalten.
Suprême, *adj.*, höchst, wichtigst, letzt.
Sur, *prép.*, auf, gegen. *(super.)*
Sûr, e, *adj.*, sicher, gewiß, fest.
Sûrement, *adj.*, sicher, sicherlich.
Sûreté, *s. f.*, Sicherheit, Gewißheit.
Surface, *s. f.*, Oberfläche.
Surnommer, *v. a.*, einen Beinamen geben, nennen.
Surpasser, *v. a.*, übertreffen, übersteigen.
Surprenant, te, *adj.*, überraschend; erstaunend.
Surprendre, *v. act.*, überraschen, in Erstaunen setzen; überfallen.
Surprise, *s. f.*, Ueberraschung, Ueberfall.
Sursis, *s. m.*, Aufschub, Frist.
Surtout, *adv.*, namentlich, besonders.
Survenir, *v. n.*, dazwischen, unerwartet kommen.
Susciter, *v. a.*, erregen, aufregen, anhetzen.
Suspendre, *v. a.*, aufhängen; aufschieben, unterbrechen.
Suspens, *s. m.*, Zweifel; — en suspens, ungewiß.
Sympathie, *s. f.*, Mitgefühl; Einklang im Fühlen; Harmonie.
Symptome, *s. m.*, Kennzeichen (bei einer Krankheit).
Système, *s. m.*, Zusammenstellung; Ordnungsweise; System.

T.

Tableau, *s. m.*, Tafel; Uebersichtstabelle; — Gemälde; gemaltes Bild.
Tache, *s. f.*, Flecken.
Tâche, *s. f.*, Aufgabe, Trachten.
Tâcher, *v. n.*, trachten, streben, sich bemühen.
Tactique, *s. f.*, Kriegskunst, Kriegführung, Taktik.
Tafia, *s. m.*, Zuckerbranntwein, Rhum.
Taille, *s. f.*, Wuchs, Gestalt, Größe; Einschnitt; — Tenor; — junges Gehölz.

Tailler, *v. a.*, schneiden, durch das Schneiden oder Hauen eine Form geben.
Taire, *v. a.*, verschweigen, nicht aussagen.
se Taire, *v. pron.*, schweigen, still sein.
Talent, *s. m.*, Talent, eine Summe Geld bei den Griechen.
Talent, *s. m.*, Talent; Anlage; Geschick.
Talocher, *v. a.*, einen Schlag mit der Hand auf den Kopf geben.
Tambour, *s. m.*, Trommel; Trommelschläger.
Tambourin, *s. m.*, Tamburin.
Tandis que, *conj.*, während, während dagegen.
Tanière, *s. f.*, Höhle, Loch, in welchem sich die Bären u. s. w. aufhalten.
Tant, *adv.*, so sehr, so viel; — tant mieux, desto besser.
Tant que, *conj.*, so lang als, insofern als.
Tantôt, *adv.*, bald, sogleich. — tantôt . . . tantôt . . . bald . . . bald.
Taquin, *s. m.*, Necker, Quäler.
Taquiner, *v. a.*, necken, quälen.
Tard, *adv.*, spät.
Tarder, *v. n.*, sich verspäten, lange ausbleiben; sich verzögern.
Tardif, ve, *adj.*, spät, spät kommend.
Tas, *s. m.*, Haufen, Stoß.
Tasse, *s. f.*, Tasse.
Taxer, *v. act.*, schätzen, abschätzen; taxiren; einem Abgaben auferlegen.
Teigne, *s. f.*, Motte, Schabe.
Teindre, *v. a.*, färben.
Teinte, *s. f.*, Färbung; Nuance.
Tel, telle, *pron. indét.* et *adj.*, so, derartig, solch; mancher, — so, ebenso.
Télégraphe, *s. m.*, Telegraph.
Télescope, *s. m.*, Fernrohr.
Tellement, *adv.*, dergestalt; so, so sehr.
Téméraire, *adj.*, kühn, verwegen, tollkühn.
Témérité, *s. f.*, Verwegenheit, Vermessenheit, Tollkühnheit.
Témoin, *s. m.*, Zeuge.
Témoignage, *s. m.*, Zeugniß, Beweis.
Témoigner, *v. a.*, zeugen, bezeugen; zeigen; merken lassen.
Tempérance, *s. f.*, Mäßigkeit.
Tempête, *s. f.*, Sturm, Seesturm.
Templier, *s. m.*, Tempelherr, Templer.
Temps, *s. m.*, Zeit.
Tendre, *v. a.*, spannen, ausdehnen, reichen; streben.
Tendre, *adj.*, zart, weich; liebevoll.
Tendresse, *s. f.*, Zartheit, Zärtlichkeit, zärtliche Liebe.
Ténèbres, *s. f. pl.*, Finsterniß, Dunkelheit.
Tenir, *v. act.*, halten, festhalten, behalten; anhängen; — il ne tient qu'à vous, es hängt nur von euch ab. — tenir bon, *n.*, aushalten.
Tentative, *s. f.*, Versuch.
Tente, *s. f.*, Zelt. (*tendere*, ausspannen.)
Tenter, *v. a.*, in Versuchung bringen; versuchen; — être tenté, geneigt sein.
Tenue, *s. f.*, Haltung; Anzug; tenue des livres, Buchhaltung.
Terme, *s. m.*, Grenzstein, Ziel, Ende; Termin; — Ausdruck.
Terminer, *v. a.*, enden, beendigen, schließen.
Ternir, *v. n.*, abblassen, die Farbe verlieren.
Terrain, Terrein, *s. m.*, Boden, Bodengattung; Erdmasse.
Terre, *s. f.*, Erde, Land, Boden, Grund, Erdgattung.
Terrein, terrain, *s. m.*, Boden, Grund.
Terreur, *s. f.*, Schrecken, Furcht.

Terrible, *adj.*, erschreckend, schrecklich.
Terrier, *s. m.*, Lager; Bau (eines Kaninchens); Dachshund; — Flurbuch.
Tête, *s. f.*, Kopf, Haupt, Spitze, Anfang; — en tête, als Ueberschrift; — de tête, auswendig.
Têtu, e, *adj.*, eigensinnig, halsstarrig.
Tiers, tierce, *adj.*, dritter, den dritten Theil bildend; als dritter auftretend.
Tige, *s. f.*, Stamm, Stengel, Stütze.
Tigre, *s. m.*, Tiger.
Tilleul, *s. m.*, Linde, Lindenblüththee.
Timbre, *s. m.*, Glocke (ohne Klöppel); Glöckchen; Glockenklang; — Stempel.
Timidité, *s. f.*, Schüchternheit; Blödigkeit; Furchtsamkeit.
Tinter, *v. a.*, läuten; durch einzelne Schläge läuten.
Tirage, *s. m.*, das Ziehen (einer Lotterie), der Abdruck, der Druck.
Tirer, *v. act.*, ziehen, herausziehen, herausnehmen; schießen, abfeuern; tirer au sort, losen.
Tisserand, *s. m.*, Weber.
Tissu, *s. m.*, Gewebe.
Titre, *s. m.*, Titel, Urkunde, Rechtsgrund.
Toile, *s. f.*, Leinwand; jedes Gewebe.
Toilette, *s. f.*, das Ankleiden, der Putz, Toilette.
Toit, *s. m.*, Dach, Obdach; — toit paternel, Heimath *(tectum).*
Tombe, *s. f.*, Grab; Grabstein; Grabmal.
Tombeau, *s. m.*, Grabmal, Grab.
Tomber, *v. n.*, fallen; sinken; niedersinken (taumeln, engl. *to tumble).*
Tonneau, *s. m.*, Tonne, Faß.
Torche, *s. f.*, Pechkranz; Fackel. *(torqueo.)*
Torrent, *s. m.*, Bergstrom; reißende Strömung. — Strom.
Tort, *s. m.*, Unrecht; Fehltritt.
Tortue, *s. f.*, Schildkröte, Schilddach.
Total, e, *adj.*, ganz, gänzlich, gesammt.
Touchant, e, *adj.*, rührend, bewegend.
Touche, *s. f.*, Taste; Strich, Pinselstrich. — pierre de touche, Probirstein, Streichstein.
Touche-à-tout, als *subst. m.* gebraucht, Einer, der Alles anrührt; Nasenweis.
Toucher, *v. a.*, berühren, angreifen, anrühren; das Ziel treffen; — rühren, bewegen.
Toujours, *adv.*, immer; stets; *conj.* dennoch.
Toupie, *s. f.*, Kreisel; Hohlkreisel.
Tour, *s. f.*, der Thurm *(turris).*
Tour, *s. m.*, Umdrehung; Drehbank; Reihe; — à mon tour, an meiner Reihe, auch ich; — à chacun son tour, jeder kommt an die Reihe; — tour-à-tour, wechselsweise; — eine Rundreise, ein Spaziergang.
Tourelle, *s. f.*, Thürmchen.
Tourbillon, *s. m.*, Wirbel; Wirbelwind; Verwirrung.
Tourbillonner, *v. n.*, wirbeln; sich stürmisch herumdrehen.
Tourmenter, *v. a.*, quälen, plagen.
Tourner, *v. a.*, drehen, wenden, umwenden.
Tournois, *s. m.*, Turnier.
Tournoyer, *v. n.*, sich drehen; sich umwenden.
Tournure, *s. f.*, Wendung; Aeußere; Haltung; Anzug.
Tout, toute *(pl.* tous, toutes), all, ganz; tout . . . que, so . . . auch, wie . . . auch.
Tout-à-coup, *adv.*, plötzlich, unerwartet, auf einmal.
Tout-d'un-coup, *adv.*, auf einmal (ohne abzusetzen).

Tout-à-fait, *adv.*, ganz, vollständig.
Toutefois, *conj.*, jedoch, dennoch, aber.
Trace, *s. f.*, Strich, Spur, Zeichen.
Tracer, *v. m.*, zeichnen, schildern, ziehen.
Tradition, *s. f.*, Ueberlieferung, Sage.
Traduire, *v. a.*, übersetzen.
Trahir, *v. a.*, verrathen.
Trahison, *s. f.*, Verrath, Verrätherei.
Train, *s. m.*, Gang; Gefolge, Getöse, Lärm.—Zug (der Eisenbahn).
Traîneau, *s. m.*, der Schlitten.
Traîner, *v. a.*, schleppen; nach sich ziehen.
Trait, *s. m.*, Zug; Handlung; Geschichtszug. — Geschoß, Pfeil.
Traitement, *s. m.*, Behandlung.
Traiter, *v. a.*, behandeln; — verhandeln; einen Vertrag abschließen.
Traître, *s. m.*, Verräther.
Trajet, *s. m.*, Ueberfahrt.
Transfuge, *s. m.*, Ueberläufer.
Trancher, *v. a.* et *n.*, zerschneiden; vorschneiden, transchiren; — abstehen, abstechen.
Transférer, *v. a.*, versetzen; an eine andere Stelle bringen.
Transfiguration, *s. f.*, Verklärung.
Transmettre, *v. a.*, übergeben, überliefern, mittheilen.
Transmission, *s. f.*, Ueberlieferung, Mittheilung.
Transparent, e, *adj.*, durchsichtig hell.
Transport, *s. m.*, Uebertragung; Transportirung; — Entzücken.
Transporter, *v. a.*, von einer Stelle zur andern bringen; entzücken.
Travail, *s. m.*, Arbeit.
Travailleur, *s. m.*, Arbeiter; einer der gern arbeitet; ein fleißiger Schüler.
Travers, *s. m.*, Verkehrtheit. — à travers, quer durch (ohne Hindernisse); au travers de, durch (bei Hindernissen, *trabs*).
Traverser, *v. act.* et *n.*, quer durchgehen, durchziehen; durchkreuzen; hinübergehen.
Treize, *n. de n.*, dreizehn.
Tremper, *v. a.*, eintauchen, benetzen.
Trente, *n. de nomb.*, dreißig.
Trépas, *s. m.*, Tod, Ableben; Uebergang aus diesem Leben. *(trans passus.)*
Trépied, *s. m.*, Dreifuß.
Très, sehr (Zeichen des Superl. vor Bei- und Nebenwörtern).
Très-Haut, der Allerhöchste.
Trésor, *s. m.* Schatz, Reichthum, Kleinod.
Triangulaire, *adj.*, dreieckig.
Tribulation, *s. f.*, Trübseligkeiten; Trübsal; Unglücksfälle.
Tribunal, *s. m.*, Gericht; Gerichtshof.
Tricheur, *s. m.*, einer der im Spiel betrügt.
Trigonocéphale, *adj.*, mit dreieckigem Kopfe.
Triomphalement, *adv.*, im Triumph.
Triomphateur, *s. m.*, Sieger, Triumphator.
Triste, *adj.*, traurig; niedergeschlagen; elend; schlecht.
Tristement, *adv.*, traurig.
Tristesse, *s. f.*, Traurigkeit; Niedergeschlagenheit.
Trois, *n. de nomb.*, drei.
Troisième, *adj. de nombre*, dritte.
Trompe, *s. f.*, Rüssel; Waldhorn; Trompete; Seetrompete (Muschel).
Tromper, *v. a.*, täuschen, betrügen; *se tromper*, irren, sich irren.
Tromperie, *s. f.*, Betrug, Betrügerei.
Trompeur, euse, *adj.* et *subst.*, betrügerisch, Betrügerin.
Trompette, *s. m.*, der Trompeter; *s. f.* die Trompete.

Tronc, *s. m.*, Rumpf; abgehauener Baum; Stamm.
Trône, *s. m.*, Thron.
Trop, *adv.*, zu sehr, zu viel, zu; — par trop, gar zu sehr, gar zu viel.
Trou, *s. m.*, Loch; Höhle, Schlupfwinkel, schlechte Wohnung.
Trouble, *s. m.*, Verwirrung.
Troubler, *v. a.*, stören, verwirren, trüben.
Troupe, *s. f.*, Truppe, Schaar.
Troupeau, *s. m.*, Heerde, Schaar.
Trouver, *v. a.*, finden; — aller trouver, aufsuchen.
Tu, *pron. pers.*, du.
Tuer, *v. a.*, tödten, schlachten; — ermüden. — chanter à tue-tête, aus vollem Halse singen.
Tuer, *v. pr.*, sich tödten; sich eine unaussprechliche Mühe geben.
Tumulte, *s. m.*, Lärm, Aufruhr, Durcheinander; Geräusch.
Tuyau, *s. m.*, Rohr, Schlauch; tuyau de plume, Federkiel.
Tyr, *s. pr.*, Tyrus, Stadt.
Tyran, *s. m.*, Tyrann, Herrscher.

U.

Un, une, *art. indéf.*, ein, eine.
Unanime, *adj.*, einstimmig.
Unanimité, *s. f.*, Einstimmigkeit.
Uniforme, *adj.*, einförmig; eintönig.
Uniformité, *s. m.*, Einförmigkeit, Eintönigkeit.
Unique, *adj.*, einzig, alleinig.
Unir, *v. a.*, vereinigen; verbinden.
Universel, elle, *adj.*, allgemein, die Welt umfassend.
Urne, *s. f.*, Urne, Aschenkrug; — Wasserkrug; Gefäß, auch Weihrauchgefäß.
Usage, *s. m.*, Gebrauch; Sitte; feines Benehmen.
Usé, *adj.*, abgenutzt; verbraucht; abgetragen; abgeschliffen.
Utiliser, *v. a.*, nützlich machen, Nutzen ziehen.

V.

Vacances, *pl.*, Ferien.
Vache, *s. f.*, Kuh.
Vagabond, e, *adj.*, herumstreifend, herumirrend.
Vague, *adj.*, weit, öde, unbestimmt, weg.
Vague, *s. f.*, Woge, Welle.
Vainqueur, *s. m.*, Sieger.
Vaincre, *v. a.*, besiegen.
Vainement, *adv.*, eitel, vergebens.
Vaisseau, *s. m.*, Schiff; Gefäß.
Valet, *s. m.*, Diener, Knecht.
Vallée, *s. f.*, ein breites Thal; ein Flußthal.
Vallon, *s. m.*, Thal; kleines Thal, Schlucht.
Valoir, *v. n.*, werth sein, gelten; — *v. a.*, einem etwas werth sein, verschaffen, — veranlassen.
Vaisseau, *s. m.*, Schiff; Seeschiff; Gefäß.
Vanner, *v. a.*, das Korn schwingen.
Vanneur, *s. m.*, Kornschwinger.
Vannier, *s. m.*, Korbmacher.
Vanter, *v. a.*, rühmen; — se vanter, sich rühmen, prahlen.
Vapeur, *s. f.*, Dampf; Dunst; Hauch.
Varié, *adj.*, verschiedenartig.
Varier, *v. a.*, verschieden sein; wechseln.
Variété, *s. f.*, Verschiedenheit.
Vase, *s. m.*, Gefäß; Becher.
Vaste, *adj.*, weitläufig, geräumig, ausgedehnt, öde, wüst.
Vautour, Geier.
Veau, *s. m.*, Kalb, Kalbfleisch. *(vitellum.)*
Végétal, e, *adj.*, pflanzenartig.
Végéter, *v. n.*, fortleben, kümmerlich fortleben.
Véhément, e, *adj.*, heftig, gewaltsam, dahinreißend.

Veille, *s. f.*, das Wachen, die Nachtwache; der Abend vorher; der Tag vorher; der Vorabend.
Vendanges, *s. f. pl.*, Weinlese.
Vendeur, *s. m.*, Verkäufer.
Vénérable, *adj.*, ehrwürdig.
Vendredi, *s. m.*, Freitag.
Vengeance, *s. f.*, Rache.
se Venger, *v. pr.*, sich rächen.
Venimeux, se, *adj.*, giftig.
Venin, *s. m.*, Gift.
Venir, *v. n.*, kommen, ankommen, herkommen; venir de drückt eine noch nicht ferne Vergangenheit; il vient de partir, er ist soeben abgereist.
Ver, *s. m.*, Wurm.
Ver-luisant, Leuchtwurm.
Verdure, *s. f.*, Grüne.
Verger, *s. m.*, Obstgarten, Baumgarten.
Vergue, *s. f.*, Segelstange.
Véridique, *adj.*, wahrheitsliebend; der nur die Wahrheit sagt.
Vérifier, *v. a.*, prüfen, nachsehen.
Vermeil, eille, roth, purpurroth, — auch: vergoldetes Silber.
Vermisseau, *s. m.*, Würmchen.
Vernis, *s. m.*, Firniß.
Verre, *s. m.*, Glas.
Vers, *prép.*, gegen (die Richtung nach Ort und Zeit bezeichnend).
Verser, *v. a.*, umwenden, ausschütten, vergießen.
Version, *s. f.*, Uebersetzung.
Verset, *s. m.*, Vers, Spruch.
Vert, e, *adj.*, grün; — kräftig; derb.
Vertu, *s. f.*, Tugend; Kraft; Haupteigenschaft.
Vertueux, se, *adj.*, tugendhaft.
Vêtement, *s. m*, Kleid, Kleidung, Anzug.
Vêtir, *v. a.*, ankleiden, bekleiden.
Victime, *s. f.*, Opfer; Schlachtopfer.
Vice, *s. m.*, Fehler, Laster.
Victoire, *s. f.*, Sieg.
Victorieux, se, *adj.*, siegreich; siegend.
Vide, *adj.*, leer, ausgeleert.
Vie, *s. f.*, Leben.
Vieil (vieux), vieille, alt, bejahrt.
Vieillard, *s. m.*, Greis; alter Mann.
Vieillesse, *s. f.*, das hohe Alter.
Vieux, vieil, *fém.* vieille, alt.
Vif, vive, *adj.*, lebhaft, lebendig.
Vigne, *s. f.*, Weinstock; Weinberg, Reben.
Vigoureux, se, *adj.*, kräftig.
Vil, e, *adj.*, weit; niedrig.
Vilain, e, *adj.*, häßlich, abscheulich.
Villa, *s. f.*, Landsitz, Landgut.
Village, *s. m.*, Dorf.
Villageois, e, Dorfbewohner.
Ville, *s. f*, Stadt.
Vinaigre, *s. m.*, Essig. *(vinum acre.)*
Violet, ette, *adj.*, violettfarbig.
Violette, *s. f.*, Veilchen.
Vipère, *s. f.*, Natter, Viper.
Vis-à-vis, *prép.* et *adv.*, gegenüber.
Visage, *s. m.*, Gesicht, Antlitz.
Vision, *s. f.*, Traum, Träumerei, Seherei.
Visite, *s. f.*, Besuch; Nachforschung.
Visiter, *v. a.*, besuchen; durchsuchen.
Visqueux, se, *adj.*, kleberig.
Vite, *adv.*, schnell; rasch, in aller Eile; geschwind.
Vitre, *s. m.*, Fensterscheibe.
Vitré, e, *adj.*, glasartig.
Vivacité, *s. f.*, Lebhaftigkeit.
Vivement, *adv.*, lebhaft.
Vivre, *v. n.*, leben.
Vivres, *s. pl.*, Lebensmittel.
Voeu, *s. m.*, Gelübde; Wunsch.
Vogue, *s. f.*, Gang, Abgang, Mode.
Voguer, *v. n.*, wogen, sich bewegen; rudern.
Voici, *prép.*, hier ist, da kommt.
Voie, *s. f.*, Weg, Mittel; — voies de fait, Thätlichkeit. *(via.)*

Voilà, dort ist, da ist. — te voilà, da bist du; la voilà, da ist sie.
Voile, *s. m.*, Schleier; Verhüllung.
Voile, *s. f.*, Segel. *(velum.)*
Voisin, e, *adj.* et *subst.*, Nachbar; benachbart, nahe.
Voisinage, *s. m.*, Nachbarschaft.
Voir, *v. act.*, sehen, erblicken, einsehen.
Voix, *s. f.*, Stimme.
Vol, *s. m.*, Diebstahl, Raub.
Volage, *adj.*, flüchtig; flatterhaft.
Volatile, *s. m.*, beflügeltes Thier; Vogel.
Volée, *s. f.*, Flug; eine Schaar Vögel; eine Tracht Prügel.
Voler, *v. a.*, stehlen, rauben, entwenden.
Volet, *s. m.*, Fensterladen.
Voleur, *s. m.*, Dieb; rauben.
Volière, *s. f.*, Vogelhaus.
Volontaire, *s. m.*, Freiwillige; — *adj.* freiwillig.
Volontairement, *adv.*, freiwillig.
Volonté, *s. m.*, Wille.
Volontiers, *adv.*, gerne, mit Vergnügen.
Voltiger, *v. n.*, hin und hereilen; gewandte Wendungen verrichten; voltigiren.
Voltigeur, *s. m.*, Seiltänzer; einer der sich leicht wendet und schwingt, Voltigeur.
Volume, *s. m.*, Band; Masse.
Volupté, *s. f.*, Vergnügen, Ergötzlichkeit.
Vomir, *v. a.*, auswerfen, ausspeien; sich erbrechen.
Vorace, *adj.*, gierig, heißhungrig, allesverzehrend.
Vouer, *v. a.*, widmen, weihen.
Vouloir, wollen, willens sein; je voudrais, ich möchte gern; voulez-vous bien? wollen Sie die Güte haben?
Voûte, *s. f.*, Gewölbe; Gruft.
Vous, *pron. pers.*, Ihr, Euch, Sie.
Voyage, *s. m.*, Reise.
Voyager, *v. n.*, reisen, herumreisen.
Voyageur, *s. m.*, Reisender.
Voûte, *s. f.*, Gewölbe; gewölbter Gang.
Vrai, vraie, *adv.*, wahr, wahrheitsliebend, wirklich.
Vraiment, *adv.*, wahrlich, wirklich.
Vue, *s. f.*, Sicht, Ansicht, Anblick; Absicht.
Vulcanique, Volcanique, } *adj.*, vulkanisch.

X.

Xylographie, *s. f.*, Holzdruckerkunst.

Y.

Y, *pr. pers. dat.* et *adv.*, an ihn, darin, da, dort, dortselbst. — il y va, es steht auf dem Spiel. *(ibi.)*
Yeux, *s. pl. (sing.* Oeil*)*, Augen.

Z.

Zèle, *s. m.*, Eifer; eifrige Bemühung.
Zéphyr, *s. m.*, Zephyrus; Wind, kühlender Wind; Abendwind, Westwind.
Zizag, *s. m.*, Zickzack.
Zizanie, *s. f.*, Zwietracht, Uneinigkeit.

Table des matières, contenues dans ce volume.



LECTURES GRADUÉES

pour

l'étude de la langue française;

OUVRAGE

destiné aux élèves de l'âge de 12 à 14 ans.

par

F. Haas,

Conseiller aulique; chargé d'enseigner les langues et les littératures modernes au Gymnase grand-ducal de Darmstadt.

Darmstadt, 1859.

Gustave Jonghaus.